This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578393 0

W. Scafe.

Int: Templi Sodalis.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME DIX-HUITIEME.

Digitized by Google

CE VOLUME CONTIENT

La suite des Contes et Fables Indiennes de Bidpaï et de Lokman,

Fables et Contes composés pour l'éducation de feu monseigneur le duc de Bourgogne, par feu messire François de Salignac de la Mothe-Fénélon,

Boca, ou la vertu récompensée, par madame le Marchand.

Digitized by Google

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

TOME DIX-HUITIÈME.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

Digitized by Google

Repair No. 606/

Digitized by Google

CONTES ET FABLES INDIENNES, DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN;

Traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc.

CHAPITRE V.

L'on perd souvent par sa faute, un bien que l'on n'a acquis qu'après bien des peines.

DABCHELIM adressant la parole au brachmane, lui dit : L'histoire que vous venez de raconter nous enseigne quelle conduite nous devons tenir avec nos ennemis ; elle nous apprend que la prudence peut nous garantir des pièges qu'ils nous tendent,

Digitized by Google

traçez-nous maintenant le tableau des malheurs de l'homme, qui, par son imprudence, perd un bien dont l'acquisition lui a coûté des travaux infinis. S'il est difficile, répondit le brachmane, d'obtenir ce qui fait l'objet de nos désirs, il l'est encore plus de le conserver. Quelquefois le hasard nous procure un bien qui n'est le fruit ni de nos peines, ni de notre mérite, mais si nous nous endormons dans le sein du bonheur, bientôt ce bonheur nous échappe : alors les regrets, les soupirs, les larmes, loin d'adoucir nos maux, ne font que les augmenter.. L'histoire d'une tortue que je vais raconter à votre majesté, vous retracera cette vérité beaucoup mieux que des préceptes.

LE SINGE ET LA TORTUE,

FABLE.

DES singes habitoient une des isles de la mer verte : Kardan, c'est ainsi que s'appeloit leur roi, étoit depuis long-temps sur le trône, sans que rien eût altéré son bon-

Digitized by Google

heur; mais, comme dit le proverbe arabe, quel eſt le bien ſur la terre que le temps ne détruiſe? Ce ſinge vieillit, ſes membres s'affoiblirent, ſon corps ſe courba, l'aimable joie fut bannie de ſon cœur; il reſſentit enfin toutes les incommodités de la décrépitude.

Le roi des ſinges ne tarda pas à en faire la triſte expérience; ſes ſujets, qu'il avoit rendus heureux, oublièrent ſes bienfaits: ils ne voulurent plus obéir à un vieillard; ſon eſprit, diſoient-ils, ſe reſſentoit des infirmités de ſon âge. Ils jetèrent les yeux ſur un jeune prince de ſes parens. Kardan, dans un inſtant, ſe vit abandonné de ceux mêmes qu'il avoit cru les plus fidèles. Il céda, malgré lui, une couronne qu'il ne pouvoit plus diſputer. Honteux de reparoître comme particulier dans un pays où il avoit donné des loix, il s'exila volontairement; &, retiré dans une iſle voiſine qui étoit déſerte, il faiſoit de ſérieuſes réflexions ſur le peu de ſolidité des grandeurs: content de quelques fruits que produiſoient les arbres dont l'iſle étoit couverte, il tâchoit d'oublier ſa gloire paſſée, & ne ſongeoit qu'à éclairer ſon eſprit des lumières de la plus pure ſageſſe.

Digitized by Google

Un jour qu'il étoit monté ſur un figuier planté ſur le rivage, quelques fruits de cet arbre tombèrent dans la mer ; le bruit cauſé par leur chûte, & l'eau qu'ils firent rejaillir, l'amusèrent : les moindres choſes occupent celui qui eſt condamné à vivre dans la ſolitude. Il ſe fit un plaiſir innocent de ce jeu ; il jeta lui-même pluſieurs figues dans la mer. Une tortue qui étoit aux environs en profitoit, & les mangeoit ; elle prit pour un acte de bienfaiſance de la part du ſinge, ce qui n'étoit qu'un amuſement : elle lève la tête hors de l'eau, & le remercie. Kardan, enchanté d'avoir trouvé un compagnon dans ce lieu déſert, l'aſſura qu'il ſeroit charmé de ſe lier avec elle. Je ne déſire pas avec moins d'empreſſement votre amitié, lui dit la tortue : heureuſe ſi vous m'en croyez digne.

Les ſages, reprit Kardan, ont établi des règles ſur l'amitié ; il nous ont appris à diſtinguer les perſonnes avec leſquelles on doit ſe lier, & celles qu'il faut éviter. Trois eſpèces d'amis ont droit à notre confiance : le ſavant, non pas celui qui, par la corruption de ſes mœurs, & par un orgueil déplacé, profane un ſi beau nom ; mais le ſavant modeſte & vertueux : l'homme ſincère, qui a

Digitized by Google

le courage de nous avertir de nos défauts, & de nous exciter à la vertu; enfin, l'homme désintéressé, qui, tout occupé de celui qu'il aime, s'oublie lui-même, & ne fait pas de l'amitié un honteux commerce.

Mais si l'on peut se livrer à ces trois espèces d'amis, l'on doit fuir ces trois autres : celui qui, lâchant la bride à ses passions, nous séduiroit par ses discours empoisonnés, & nous entraîneroit dans le crime par son dangereux exemple : le médisant, le calomniateur, forment la seconde espèce : la troisième espèce renferme celui qui manque de jugement : un ennemi prudent est préférable à un ami imprudent. L'histoire d'un roi de Kachemire & de son singe est une preuve convaincante de cette vérité :

Digitized by Google

LE ROI DE KACHEMIRE ET SON SINGE,

CONTE.

UN roi de Kachemire s'étoit épris pour un singe de l'amitié la plus forte ; il le préféroit à ses serviteurs les plus fidèles, & lui avoit confié la garde de sa personne durant la nuit : le singe, un poignard à la main, veilloit au chevet du lit du monarque, tandis que celui-ci s'abandonnoit au sommeil.

Un filou, dans l'espérance de faire quelque bon coup, s'étoit rendu à Kachemire ; en traversant la ville, il rencontra un de ses camarades : tous deux tinrent conseil, pour savoir de quel côté ils dirigeroient leurs pas. J'ai apperçu, dit le second filou à son camarade, un âne à quelques pas d'ici, nous profiterons des ténèbres de la nuit pour l'enlever : tout proche est la boutique d'un fayancier, nous nous y introduirons, & nous chargerons notre âne des marchan-

difes qu'elle renferme. Ils parloient encore lorfque la patrouille paffa : le premier voleur, plus alerte que fon camarade, fe gliffa derrière un mur, l'autre fut pris comme un oifeau au filet; fa mauvaife mine & fon air embarraffé le trahirent : il avoua au chef de la garde le motif qui l'avoit conduit à Kachemire. L'officier, en le faifant conduire en prifon, ne put s'empêcher de rire de la fimplicité du filou : Un âne, lui dit-il, eft un animal bien rare, & quelques bouteilles de verre font des effets affez précieux pour rifquer fa vie.

Le premier filou n'étoit pas fi éloigné qu'il n'entendît ces paroles : Mon camarade, dit-il en lui-même, étoit un imprudent; faute de jugement, il alloit pour rien me précipiter dans un danger évident. Le chef de la garde eft mon ennemi, mais un ennemi éclairé; profitons du confeil qu'il me donne fans le favoir; &, s'il faut rifquer la vie, que ce foit du moins par quelque fait éclatant. Il dit, & il fe gliffa dans le palais du roi. Le hafard fit qu'il perça le mur de la chambre même où dormoit ce prince. Le filou entre fans faire de bruit : il apperçoit à la lueur de plufieurs flambeaux de camphre, le monarque étendu dans fon lit, & plongé

Digitized by Google

dans le plus profond sommeil; un singe armé d'un poignard s'offre ensuite à sa vue. Tandis qu'il considéroit avec étonnement toutes ces choses, il voit un grand nombre de fourmis, qui, tombées du plancher, couroient sur le visage & la poitrine du prince. Le singe, qui les avoit aussi apperçues, en gardien vigilant, se met aussitôt à les écarter: impatienté de les voir toujours revenir, à mesure qu'il les chassoit, il se met en colère; il veut les percer avec le poignard dont il est armé, & il alloit en frapper le roi, lorsque le voleur jeta un grand cri, & s'élançant avec rapidité sur le singe, lui retint le bras qu'il avoit déjà levé.

Le sultan, au cri du voleur, se réveilla; étonné de voir un inconnu dans son appartement, il lui demanda qui il étoit: Je suis, répondit le filou, votre ennemi, mais un ennemi prudent; l'espoir du butin m'a fait pénétrer jusqu'ici, heureux d'y être venu à temps pour vous sauver la vie, que le singe votre ami, mais un ami sans jugement, alloit vous arracher.

Le monarque, après s'être fait raconter tout au long ce qui s'étoit passé, frémit du danger qu'il venoit de courir, & rendit grâce au ciel, qui l'en avoit délivré: il

Digitized by Google

combla de biens le filou; le ſinge fut renvoyé dans une écurie, ſéjour plus digne de lui que le palais des rois.

Bagha, c'étoit le nom de la tortue, témoigna à Kardan le plaiſir qu'il avoit eu à l'entendre : il le pria de lui faire connoître les différentes eſpèces d'amis. Il y en a de trois ſortes, lui dit Kardan : les premiers reſſemblent à la nourriture; ils ſont auſſi néceſſaires à l'ame, que les alimens le ſont au corps : les ſeconds, ſont comme les remèdes auxquels l'on a quelquefois recours, mais dont l'uſage continuel eſt pernicieux. On peut comparer les troiſièmes, qui ſont les hypocrites en amitié, à du poiſon : malheur à celui qui s'attache à de pareils amis, il devient bientôt la triſte victime de leur trahiſon & de ſon imprudence : le ſage fuit celui qui, couvert du maſque de l'amitié, porte au-dedans de lui un cœur inſenſible & frivole.

A quels traits, reprit Bagha, peut-on reconnoître la véritable amitié? L'ami véritable, dit Kardan, cache avec ſoin les défauts de celui qu'il chérit, & les couvre du voile de l'indulgence : il exalte au contraire ſes moindres vertus : le plus petit talent de ſon ami devient à ſes yeux une

Digitized by Google

perfection : sa mémoire, fidelle à lui retracer les bienfaits qu'il a reçus, ne conserve aucun souvenir de ceux qu'il a rendus lui-même; enfin, si son ami a le malheur de l'offenser, il lui pardonne aisément : la plus légère excuse l'appaise & le désarme.

Si l'amour-propre ne m'aveugle pas, dit Bagha, je crois me reconnoître au portrait que vous venez de tracer; je sens au-dedans de moi toutes les vertus qu'exige la plus pure amitié : daignez en faire l'épreuve, vous me trouverez toujours fidelle & constant : la mort seule pourra briser les liens qui m'uniront à vous.

Le singe, enchanté de ces protestations, descendit de l'arbre sur lequel il étoit monté; la tortue aborda sur le rivage : ces deux nouveaux amis, en s'embrassant, se jurèrent unè constance à toute épreuve. Kardan se félicitoit d'avoir trouvé quelqu'un qui pût lui adoucir les amertumes de son exil, & dans le sein duquel il verseroit ses chagrins. Bagha, de son côté, admiroit la haute sagesse & le profond savoir de ce solitaire : le singe oublia ses malheurs, & Bagha ne songea plus à sa femme & à ses enfans, qu'il avoit abandonnés depuis plusieurs mois.

Tandis qu'il goûtoit tranquillement les

Digitized by Google

douceurs de l'amitié, son épouse étoit en proie à tout ce que l'inquiétude a de plus accablant : tantôt elle craignoit que son mari n'eût été englouti par les flots; tantôt elle s'imaginoit qu'il l'avoit quittée pour une autre; la nuit même, lorsqu'elle se livroit au sommeil, elle étoit agitée par des songes affreux, qui lui représentoient son époux mort & étendu sur le rivage. La tortue en s'éveillant s'attristoit de ses songes affreux : Quoi donc? disoit-elle, mon cher époux, je ne vous reverrai jamais? jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & pour lequel je ressentois une égale ardeur? non, je ne peux plus rester dans cette cruelle incertitude, je veux en sortir à quelque prix que ce soit. Un moment après, elle craignoit d'éclaircir son sort, & de devenir encore plus malheureuse. Elle se détermina enfin à confier ses peines à une de ses amies. Celle-ci tâcha de la consoler : elle lui dit qu'on lui avoit appris que son mari étoit en vie, & le lieu où il étoit; elle exigea de celle qui la consultoit une soumission aveugle. Comptez sur ma docilité à suivre vos conseils, dit l'épouse de Bagha; la prudence vous les inspire, & l'amitié vous les dicte. Apprenez, lui dit alors celle-ci, que votre époux n'a pas été la proie

des flots, comme vous vous l'imaginez; il est dans une île déserte, peu éloignée de celle que nous habitons. C'est dans cette île qu'il a fait connoissance avec un singe: l'amitié qui les unit est si forte, qu'il a oublié sa patrie, ses proches, vous-même enfin, & ses enfans.

Cette nouvelle affligea sensiblement la tortue; elle accusa son mari d'ingratitude & le ciel d'injustice; enfin elle donna les marques du plus violent désespoir. Il faut montrer plus de courage, lui dit sa confidente, & chercher un remède à vos maux, au lieu de les aigrir. Il est un moyen sûr de faire revenir celui dont vous pleurez l'absence: nous allons lui envoyer quelqu'un pour lui apprendre que vous êtes dangereusement malade; il le croira, il reviendra auprès de vous; lorsqu'il y sera, nous ferons nos efforts pour le retenir.

La tortue consentit à la proposition; l'envoyé partit, & aborda en peu de temps à l'île où étoit Kardan & Bagha: il trouve celui-ci, & lui annonce que son épouse touchoit à son dernier moment.

Bagha, bien affligé, fait part de cette triste nouvelle à Kardan, & lui demande la permission de le quitter pour quelque temps.

Digitized by Google

Je partage votre juste douleur, lui dit Kardan : partez, un devoir trop sacré vous appelle, pour que je m'oppose à votre voyage ; mais faites cesser, par un prompt retour, la peine que va me causer notre séparation.

Bagha, les larmes aux yeux, s'élance dans la mer, & aborde en peu de temps à son île. Ses amis & ses proches, prévenus de son arrivée, l'attendoient sur le rivage : ils le conduisent chez son épouse, qui, pour mieux jouer son rôle, étoit étendue par terre, & paroissoit accablée du mal le plus violent. Son mari, en la voyant, lui dit les choses les plus touchantes, sans qu'elle lui répondît un seul mot.

Bagha désespéré d'un silence si opiniâtre, en demanda la raison à l'amie de sa femme. Dans l'état où est réduite votre épouse, lui dit celle-ci, sans aucun espoir de guérison, & n'envisageant qu'une mort prochaine, est-il étonnant qu'elle ait perdu la parole ? N'est-il donc pas de remède à ses maux ? s'écria Bagha avec douleur : hélas ! si j'étois assez heureux pour l'espérer, je ne plaindrois ni mes peines, ni mes pas, dussé-je parcourir toutes les mers.

La maladie dont est attaquée votre épouse,

Digitized by Google

répondit son amie, n'est pas absolument sans remède ; mais il est si rare & si difficile de le trouver, qu'il n'y faut pas songer. Ce discours ranima les espérances de Bagha : il conjura l'amie de sa femme de lui apprendre le nom de ce remède précieux. A quoi pourra vous servir d'en savoir le nom, lui répondit celle-ci, puisqu'il vous sera difficile de le trouver ? C'est pour recevoir les derniers embrassemens de votre épouse expirante, & non pas pour tenter une chose presqu'impossible, que nous vous avons fait venir ; mais enfin, il faut contenter votre curiosité : le cœur d'un singe est le seul remède qui puisse rappeler à la vie celle que vous pleurez.

Ces paroles affligèrent Bagha ; un foible rayon d'espérance avoit lui à ses yeux pendant quelques instans ; ce qu'il venoit d'entendre le faisoit disparoître. Le singe qu'il a laissé dans l'île déserte s'offre à sa pensée : il considère que le seul moyen de conserver son épouse est de faire périr son ami : il se représente un instant après la noire trahison dont il va se rendre coupable, les droits sacrés de l'amitié violés, sa mémoire devenue en horreur à tous les animaux : mille passions différentes l'agitent & le tour-

Digitized by Google

mentent : l'amour, enfin, l'emporte ſur l'amitié, & la mort de Kardan eſt réſolue, puiſqu'elle doit conſerver la vie de ſon épouſe.

Bagha, après avoir conçu ce noir projet, ſentit la difficulté de l'exécution : il vit bien que tout ſeul, il étoit trop foible contre le ſinge, & que l'unique moyen de réuſſir, étoit de l'attirer dans l'île des tortues. Il ſe met à la nage, & rejoint Kardan, qui fut tranſporté de joie à ſa vue ; il l'accable de careſſes, & lui demande avec empreſſement des nouvelles de ſa femme & de ſes enfans. Le plaiſir que j'ai eu de revoir des objets ſi chers, lui dit Bagha, a été empoiſonné par le chagrin que me cauſoit votre abſence : jour & nuit vous étiez préſent à ma penſée, & j'ai éprouvé que, ſans vous, je me flattois en vain d'être heureux ; mais ſi vous le voulez, vous pouvez me rendre heureux par l'amour & par l'amitié. Renoncez à votre île déſerte pour habiter celle des tortues ; elle produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie : mes concitoyens, témoins de mon bonheur, l'envieront, ou plutôt s'empreſſeront de le partager : de mon côté, je n'oublierai rien pour vous rendre votre nouveau ſéjour agréable, & pour vous engager à vous

y fixer. Si vous vous rendez à mes désirs, rien désormais ne nous séparera l'un de l'autre, & la distance des lieux ne sera plus un obstacle à ma félicité. Ami, reprit Kardan, qui n'osoit pas encore trop se fier à Bagha, dans le pays de l'amitié l'on ne connoît pas la distance d'un lieu à un autre; rien n'est près, ni rien n'est loin: l'ami, quoiqu'absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination: si l'éloignement sépare leur corps, la pensée réunit leurs ames.

Bagha comprit que le singe, par ce discours adroit, cherchoit à éluder sa demande; il fit de nouvelles instances, & le conjura en des termes si touchans, que celui-ci se laissa vaincre. Une seule chose m'arrête, lui dit Kardan; vous savez que mes pareils craignent l'eau & qu'ils ignorent l'art de nager: comment pourrois-je traverser la mer pour me rendre à votre île? Rien n'est impossible à l'amitié, lui répondit Bagha: mon dos sera l'office d'un navire plus sûr pour vous, que ne seroit ceux que construisent les enfans des hommes. Kardan voyant tous les obstacles levés, descend sur le rivage: l'officieux Bagha le reçoit sur son dos. Il avoit déjà fait la moitié du trajet, lorsqu'il s'arrêta soudain; la trahi-

Digitized by Google

ſon qu'il va commettre s'offre à ſon eſprit avec tout ce qu'elle a d'odieux ; il ſe reproche de tromper le plus fidèle & le plus vertueux des amis, pour une épouſe qui, peut-être, ne méritoit pas un pareil ſacrifice. Kardan étonné de voir Bagha immobile au milieu des eaux, voulut en ſavoir la raiſon : celui-ci étoit bien éloigné de lui découvrir les penſées qui l'agitoient : Je ſuis occupé, lui dit-il, de la réception que je dois vous faire ; je crains qu'elle ne ſoit pas digne d'un hôte auſſi illuſtre ; le triſte état où ſe trouve ma femme l'aura miſe dans l'impuiſſance de faire les préparatifs convenables. Ami, reprit Kardan, abandonnons les vaines cérémonies à ceux qui en ſont jaloux : elles ne ſont pas faites pour l'amitié, & n'en ſont pas toujours l'expreſſion fidèle.

Bagha enchanté de ce que ſon ame n'étoit pas connue, continua ſa route ; mais à peine ſe fut-il remis à nager, que les mêmes penſées l'agitent malgré lui, & ſuſpendent ſa marche une ſeconde fois. Kardan commence à le ſoupçonner : il craint que ſon ami ne médite quelque trahiſon dont il ſoit l'objet ; il lui fait de nouvelles queſtions. Mes alarmes, lui répondit Bagha,

Digitized by Google

augmentent à mesure que j'approche de mon île ; je tremble de ne plus voir la plus tendre des épouses, & d'apprendre qu'elle a enfin succombé aux maux qui l'accabloient. Pourquoi vous affliger d'avance ? dit Kardan : chaque maladie a son remède ; celle de votre épouse feroit-elle exceptée ? apprenez-moi le nom du remède qui doit la guérir : mes peines, mes soins pourront peut-être le lui procurer. A quoi vous serviroit de vous le nommer, reprit Bagha, puisqu'il est presqu'impossible de le trouver ? Kardan fit de nouvelles instances, & pressa tant son ami, qu'à la fin son secret lui échappa, & qu'il lui avoua que ce remède étoit le cœur d'un singe.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'est pas comparable à celle de Kardan ; il frémit du danger dans lequel sa trop grande crédulité l'avoit précipité. Cependant, il ne se troubla point, & résolut de tromper à son tour celui qui avoit abusé si cruellement de sa confiance : Consolez-vous, lui dit-il, le mal de votre épouse n'est pas incurable, les nôtres sont souvent attaquées de la même maladie, & nous les guérissons aisément. L'espèce des singes n'est pas con-

Digitized by Google

formée comme le reste des animaux : nous pouvons vivre sans notre cœur, & nous avons le singulier privilège de le tirer de notre corps, & de l'y remettre sans aucun danger pour nous. Si vous m'aviez appris avant votre départ ce qui cause votre peine, j'aurois apporté mon cœur avec moi, & je l'aurois présenté moi-même à votre épouse : hélas ! je suis si las de mon cœur, & il me cause tant de peines, que ma plus grande satisfaction est d'en être séparé : peut-être en y renonçant pour toujours, perdrai-je le souvenir de mes malheurs.

Bagha ajouta foi aux paroles de Kardan, parce que l'on croit aisément ce que l'on désire ; il lui demanda avec empressement ce qu'il avoit fait de son cœur. Je l'ai laissé en partant au pied d'un arbre, lui dit le singe : il est un usage ancien & sacré parmi nous, lorsque nous voulons passer agréablement un jour & nous livrer à la joie, nous quittons notre cœur, qui y seroit un obstacle : le cœur est la source empoisonnée d'où découlent tous nos maux ; le chagrin le flétrit, l'amour l'embrase, la haine & la vengeance l'aigrissent, l'envie le desséche, l'ambition le consume, & le

Digitized by Google

désespoir le déchire; mille passions différentes l'agitent & le tourmentent tour-à-tour, il flotte continuellement entre la crainte & l'espérance. Par ce que vous venez d'entendre, jugez si je puis vous refuser une chose aussi intéressante pour vous, & qui l'est si peu pour moi. Ramenez-moi dans mon île, j'y prendrai mon cœur que j'y ai laissé, & je l'offrirai moi-même à votre épouse.

Le trop crédule Bagha, enchanté de conserver les jours de sa compagne, sans être forcé d'attenter à ceux de son ami, se mit à nager avec rapidité vers l'île déserte : il y aborda en peu de temps. Kardan eut à peine touché le rivage; qu'il se lança à terre, & montant sur un arbre, il rendit grâce au ciel d'avoir échappé si heureusement au plus grand des dangers. Bagha, inquiet de ce qu'il ne descendoit point de l'arbre sur lequel il étoit, le fit ressouvenir des promesses flatteuses qu'il lui avoit faites un moment auparavant. Insensé que tu es, lui dit le singe, j'ai passé une partie de ma vie sur le trône; j'ai éprouvé la bonne & la mauvaise fortune; elle m'a comblé pendant quelque-temps de ses faveurs les plus précieuses; puis elle m'a tourmenté, & elle

a

a fait de moi un exemple éclatant de son inconstance : je dois du moins à mes malheurs d'avoir acquis quelqu'expérience ; ils m'ont appris à distinguer un ami fidèle d'un traître. Renonce à ma poursuite : elle seroit inutile ; éloigne-toi pour toujours de ma présence ; je ne reverrai jamais un perfide qui a couvert sa trahison du voile de l'amitié.

Bagha voulut se justifier, & engager le singe à le suivre. Tu me crois apparemment aussi crédule, lui dit Kardan, qu'un certain lion, à qui un renard fit accroire qu'un âne n'avoit point de cervelle. Bagha pria le singe de lui raconter cette histoire ; & celui-ci, pour l'instruire, voulut bien lui donner cette dernière preuve de sa complaisance.

Digitized by Google

LE LION, LE RENARD ET L'ANE

FABLE.

UN lion, dit Kardan, étoit attaqué depuis longtemps d'une maladie dangereuse : ses forces étoient tellement épuisées, qu'il pouvoit à peine se traîner hors de sa tanière : il ne faisoit plus retentir les forêts de ses rugissemens, & les animaux s'y promenoient en sûreté. Parmi ses courtisans étoit un renard qu'il aimoit plus que les autres, & auquel il faisoit part de sa chasse ; mais, depuis que le lion ne sortoit plus, le pauvre renard périssoit de misère. Il aborde un jour le lion, & lui dit : Pourquoi vous obstiner, seigneur, à aigrir un mal qui vous accable ? Tu te trompes, lui répondit le lion, si tu crois que je ne songe pas à ma guérison : j'ai consulté un fameux médecin ; il m'a assuré que la cervelle d'un âne me rendroit ma première vigueur ; mais foible & languissant comme je suis, comment

Digitized by Google

puis-je me procurer ce remède précieux?

Seigneur, reprit le renard, il y a aux environs d'ici une fontaine à laquelle un âne vient quelquefois se désaltérer : je tâcherai de vous l'amener.

Le lion se livra volontiers à cette espérance; le renard partit sur le champ. Du plus loin qu'il apperçut l'âne, il le salua; entrant ensuite en conversation : Pourquoi te vois-je, lui dit-il, toujours dans la peine? Un maître cruel, répondit l'âne, exige de moi des services au-dessus de mes forces; & quand je succombe sous le fardeau dont il m'accable, il m'assomme de coups : du moins si la nourriture qu'il me donne réparoit mes forces; mais je travaille beaucoup & je mange peu. Que n'abandonnes-tu celui qui te traite si mal, lui dit le renard? Je ne serois que changer d'esclavage, repartit le pauvre baudet; c'est le sort de mes pareils; ils ne sont pas plus heureux que moi. La terre est vaste, ajouta le renard, & quand on est malheureux dans un lieu, l'on passe dans un autre. Peut-on éviter sa destinée, répondit l'âne, & ne nous suit-elle pas par-tout? Je conviens avec toi de la fatalité du destin, reprit le renard; mais comme nous ne sommes

Digitized by Google

jamais inſtruits de celui qui nous eſt réſervé, pourquoi celui qui eſt malheureux ne tenteroit-il pas d'adoucir la rigueur de ſon ſort ? Tu peux changer le tien, ſi tu veux ſuivre mes conſeils. Près d'ici eſt une prairie immenſe toujours verte, & émaillée de mille fleurs ; un ruiſſeau d'une eau pure coule à travers, & invite à ſe déſaltérer ; cette prairie eſt entourée de bois, qui, par leur ombrage, la défendent de la chaleur du jour ; un printemps perpétuel règne dans ce lieu délicieux : tu y converſeras avec un de tes pareils que j'y ai conduit il y a quelque temps ; aucune peine n'altère ſon bonheur, & il s'applaudit de s'être abandonné à mes conſeils.

L'âne ſimple & crédule conſentit à ſuivre le renard, qui le conduiſit droit à la tanière du lion. Celui-ci, du plus loin qu'il l'apperçut, s'élança ſur ſa proie ; mais il étoit ſi foible, qu'il ne put l'atteindre ; l'âne fut aſſez heureux pour prendre la fuite.

Le renard, fâché de voir le fruit de ſes fourberies perdu, par la trop grande précipitation du lion, lui en fit des reproches. Ignores-tu, lui dit le lion, que de vils ſujets ne doivent pas examiner les actions de leur ſouverain, & encore moins les blâ-

mer : je veux bien te pardonner, mais c'eſt à condition que tu me ramèneras celui qui vient d'échapper à mes griffes.

Le renard obéït, & retourna à la fontaine : il y trouva l'âne encore tout tremblant, qui lui reprocha ſa trahiſon : Ami, répondit le fourbe, quelle eſt ton erreur ? Tu as pris pour un être animé, ce qui n'eſt qu'une vaine repréſentation : ce lion furieux que tu as apperçu, & qui t'a fait tant de peur, eſt un taliſman ; un fameux philoſophe l'a placé dans ce lieu pour intimider les animaux, & les empêcher d'approcher : j'avois oublié de t'en prévenir.

L'âne, malgré l'épreuve qu'il avoit faite de la mauvaiſe foi du renard, s'y fia de nouveau & le ſuivit : à meſure qu'ils approchoient, le renard prit les devants, pour prévenir le lion de ſa nouvelle ruſe, & pour le prier de reſter immobile quand ſa proie approcheroit.

Tandis qu'ils trâmoient la perte du pauvre âne, celui-ci, comme s'il eût ſoupçonné le ſort qu'on lui préparoit, avançoit lentement ; le renard qui vit ſa défiance, le preſſa d'approcher ſans aucune crainte, & de reconnoître ſon erreur par lui-même : l'âne s'enhardit peu-à-peu, & voyant le

Digitized by Google

tion immobile, il crut véritablement que c'étoit un talisman. Bientôt il se rassura tout-à-fait, & se mit à brouter hardiment; il se coucha ensuite sur l'herbe, & s'endormit sans aucune défiance. Le lion, qui attendoit ce moment, s'élança sur sa proie & l'étrangla : il dit ensuite au renard, qu'il alloit à la fontaine voisine prendre les ablutions prescrites par la loi, & lui recommanda de veiller sur le cadavre.

Le renard, dès qu'il le vit éloigné, mangea la cervelle de l'âne. Le lion de retour fut bien étonné de ne la plus trouver : Seigneur, lui dit le renard, la cervelle est le siège de la conception & du jugement; si cet âne avoit eu une cervelle, il auroit reconnu mes fourberies.

Je t'ai raconté cette histoire, dit Kardan à Bagha, afin que si tu crois être aussi fourbe que le renard, tu ne t'imagines pas que je sois aussi simple que le lion. Retourne dans ton île; la présence d'un traître tel que toi souilleroit celle que j'habite.

Bagha voulut faire de nouvelles instances; mais vainement : il se vit forcé de s'en retourner dans son île; où il pleura longtemps la perte qu'il avoit faite d'un ami aussi accompli.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Sur les malheurs que la précipitation entraîne après elle.

VOUS venez de nous apprendre, dit le roi Dabchelim au brachmane, qu'il est plus difficile de conserver un bien que de l'acquérir. Montrez-nous à présent les inconvéniens de la trop grande vivacité.

Prince, répondit le brachmane, de toutes les qualités dont le tout-puissant a doué l'homme, la première, & celle qui l'élève le plus au-dessus des autres animaux, est la prudence. Celui qui, dans les différens événemens de la vie, se livre avec impétuosité à son premier mouvement, ou qui agit avant de réfléchir, commet souvent des fautes, & s'expose à beaucoup de malheurs. Le sang froid, la tranquillité d'ame font le vrai sage; plusieurs histoires prouvent la vérité de cette maxime; mais la plus extraordinaire est celle d'un derviche, que je vais raconter à votre majesté :

Digitized by Google

LE DERVICHE ET SA FEMME,

FABLE.

UN derviche, ennuyé du célibat, prit la résolution de se marier; il consulta un kalender de ses amis, qui approuva son dessein; mais en même-temps celui-ci lui conseilla de faire un choix qui pût le rendre heureux. Quelles sont les qualités dans une femme, demanda le derviche, qui peuvent faire le bonheur d'un mari ? Il faut, répondit le santon, qu'elle soit fidèle, tendre & féconde; une pareille femme est l'ornement de sa maison, la félicité de son sexe. Le derviche voulut savoir celles qu'il devoit exclure de son choix : Ne vous alliez jamais à une veuve, lui répondit le kalender; elle fait l'éloge du défunt aux dépens du vivant, & regrette dans ce premier mille belles qualités, qu'elle ne veut jamais trouver dans le successeur : ajoutez à cet inconvénient, celui de sacrifier le bien

Digitized by Google

de ſon nouveau mari, pour enrichir les enfans qu'elle a eus du premier. On ne doit pas rechercher une femme plus riche, ou d'une naiſſance plus relevée que la ſienne; elle mépriſe ſon mari, qui perd l'empire & la liberté; elle lui fait ſentir ſans ceſſe la diſtance qui les ſéparoit. Croyez-moi, le bonheur eſt dans l'égalité des conditions: je ne vous parle point de la femme ſans mœurs & ſans principes; il n'y a que les ames lâches qui oſent ſe déshonorer publiquement.

Le derviche, qui, dans une affaire auſſi intéreſſante pour lui, vouloit prendre toutes ſes précautions, demanda au kalender l'âge que devoit avoir une fille que l'on deſtinoit au mariage? Comme le printemps, lui répondit celui-ci, eſt la ſaiſon la plus agréable, de même la jeuneſſe eſt de tous les âges le plus flatteur. Quelques philoſophes ont partagé en différentes époques la vie de la femme. Depuis l'âge de quinze ans juſqu'à celui de vingt-cinq, ils la comparent à un parterre émaillé des fleurs les plus brillantes; leur éclat, leur beauté raviſſent tous les ſens à la fois, & font éprouver mille ſenſations délicieuſes: depuis vingt-cinq juſqu'à quarante ans, c'eſt

Digitized by Google

un jardin rempli des fruits les plus agréables ; ces fruits sont le plus bel ornement de l'arbre qui les a portés, & font le bonheur de celui qui les a cultivés ; mais ces heureux momens s'écoulent bientôt. Le temps, plus rapide qu'un fleuve qui roule avec précipitation ses flots écumeux, entraîne avec lui les jeux, les ris & les plaisirs ; l'amour s'envole pour faire place à l'ennui & à la tristesse : semblables à une rose qui, le matin, étale les plus vives couleurs, & qui, le soir, flétrie & languissante, a perdu tout son éclat ; nos beaux jours disparoissent pour ne plus revenir.

Que pensez-vous de la beauté, demanda encore le derviche ? & à quel point influe-t-elle sur la félicité d'un mari ? La douceur, la modestie, la fidélité, répondit le kalender, sont le principal dans une femme ; la beauté n'est que l'accessoire : heureux, cependant, celui qui peut réunir toutes ces qualités dans la même personne ! La laideur, avec un bon caractère, est préférable à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

Le derviche, éclairé par les lumières de son ami, prit une femme qui réunissoit la vertu à la beauté. Il aimoit tendrement son épouse, & il en étoit tendrement aimé. Il

Digitized by Google

ne manquoit à son bonheur que de devenir père; mais depuis plusieurs années qu'il étoit marié, son épouse n'avoit encore donné aucun signe de fécondité. Le derviche fatiguoit en vain le ciel de ses prières; il ne se lassa point de faire des vœux, & il vit enfin combler ses espérances les plus douces.

Cet heureux événement le transporta de joie; il en étoit occupé jour & nuit, il ne s'entretenoit d'autres choses avec sa femme. Bientôt, lui dit-il un jour, tu mettras au monde un enfant plus beau que la pleine lune; la vivacité de son esprit répondra sans doute aux grâces de sa figure. Je cultiverai les heureux talens qu'il aura apportés en naissant, & je lui apprendrai toutes les sciences divines & humaines; ses vastes connoissances le feront regarder comme le prodige de son siècle; ses décisions seront des oracles. Dès qu'il sera en âge d'être marié, je lui choisirai une femme vertueuse & belle comme toi; il en aura des enfans qui deviendront aussi célèbres que lui. C'est ainsi que je me verrai revivre dans une postérité nombreuse, & mon nom ne sera jamais effacé de la mémoire des hommes.

La femme du derviche, qui se moquoit

Digitized by Google

de ces chimères, lui répondit : Les discours que vous tenez conviennent-ils à un religieux, dont l'humilité doit faire l'apanage ? Vous parlez avec certitude de la chose la plus incertaine ; ne puis-je pas mettre au monde une fille aussi-bien qu'un garçon ? Supposons que je devienne mère d'un fils : une mort prématurée peut détruire vos espérances ; quand il vivroit, qui vous a assuré qu'il naîtra avec les heureuses dispositions que vous lui supposez ? L'imagination est un vaste pays ; celui qui le parcourt s'égare aisément, si la raison ne lui sert de guide ; c'est ce qui arriva à un santon, dont je vais vous raconter l'histoire :

LE SANTON

QUI A CASSÉ SA CRUCHE,

FABLE.

UN négociant riche & charitable combloit de bienfaits un pauvre santon son voisin. Chaque jour il lui envoyoit une certaine quantité de miel & d'huile. Le miel ser-

Digitized by Google

voit à la nourriture du santon, & il mettoit à part l'huile dans une grande & large cruche. Quand elle fut pleine, il songea à l'emploi qu'il en pourroit faire. Cette cruche, dit-il en lui-même, contient plus de dix mesures d'huile, & en la vendant, je puis acheter dix brebis : chaque brebis me donnera, dans le cours d'une année, deux agneaux ; ainsi, en moins de dix années de temps, je me verrai possesseur d'un nombreux troupeau. Devenu riche, je ferai bâtir un superbe palais ; une compagne aimable, que je choisirai, en fera le principal ornement. Au bout de neuf mois, elle comblera mes vœux, en mettant au monde un enfant. L'éducation de mon fils sera mon ouvrage ; je lui apprendrai les sciences ; il répondra à mes soins paternels. Si cependant, emporté par la fougue de l'âge & des passions, il s'écartoit du chemin que je lui tracerai ; s'il osoit me désobéir, je lui ferois sentir mon courroux. Il dit, & en même-temps s'imaginant corriger ce fils rébelle, il déchargea un grand coup d'un bâton qu'il tenoit à la main, sur la cruche placée au-dessus de sa tête : la cruche vole en éclats : l'huile coule sur la barbe & sur les cheveux du santon, qui, revenu à lui-

Digitized by Google

même, voit avec douleur ses moutons, son palais, & toutes ses richesses disparoître.

L'application de cette histoire étoit sensible, & le derviche se la fit à lui-même; il cessa de former des projets, ou du moins il n'en fit plus la confidence à son épouse. Le moment tant désiré arriva, sa femme accoucha d'un fils; le soin qu'il en prit égala la joie que lui causa cet heureux événement : jour & nuit il étoit auprès du nouveau né, & ne le quittoit pas un instant. Sa femme étant allée un jour au bain, le pria de veiller sur son fils : elle étoit à peine sortie, que le sultan envoya chercher le derviche : celui-ci, partagé entre la crainte d'encourir la colère du prince, & la douleur de laisser son enfant seul, prit enfin, malgré lui, ce dernier parti.

Sa femme avoit élevé une belette, qu'elle aimoit beaucoup. Ce petit animal faisoit tout son amusement, & lui étoit cher, parce qu'il éloignoit de la maison les reptiles nuisibles.

Pendant l'absence du derviche, un serpent, sorti d'un trou de la muraille, s'élança sur le berceau de l'enfant; la belette, qui étoit tout auprès, se jeta sur le serpent, &, après un long combat dont elle sortit

Digitized by Google

Digitized by Google

Est-ce la, la récompence que tu réservois a ce pauvre Animal, pour avoir sauvé la vie a ton fils?

C. P. Marillier direx. 1787. R. Delvaux fecit.

Digitized by Google

victorieuse, l'étrangla. Le derviche, qui avoit abrégé autant qu'il avoit pu son entretien avec le prince, revint chez lui avec le plus grand empressement. Il voit, à la porte de sa maison, la belette toute couverte de sang : il ne doute point que ce ne soit celui de son fils ; la colère, le désespoir le transportent, il frappe du bâton qu'il tenoit à la main la belette, qu'il étend morte à ses pieds. Rentré chez lui, il voit d'un côté un serpent tout sanglant qui palpitoit encore ; de l'autre, son fils qui dormoit tranquillement dans son berceau : il reconnoît trop tard son erreur, & en est vivement affligé.

Tandis qu'il regrettoit sa belette, son épouse arrive du bain ; elle crie, elle s'emporte en apprenant le malheur arrivé à sa chère belette. Est-ce là, dit-elle, la récompense que tu réservois à ce pauvre animal, pour avoir sauvé la vie à ton fils ? Ne vois-tu pas qu'elle seule a tué ce serpent prêt à le dévorer ?

« Ne m'accablez point de vos trop justes reproches, lui répondit le derviche, ceux que je me fais à moi-même sont assez vifs ; mais le mal est fait & un repentir tardif ne peut ni le réparer, ni même l'adoucir. Vous

Digitized by Google

avez raiſon, reprit la femme du derviche; il faut prévoir les maux avant qu'ils arrivent : vous voyez par le malheur qui vous eſt ſi ſenſible, ceux que la précipitation & l'impatience entraînent après elles : conſolez-vous néanmoins; vous n'êtes pas le premier qui ſe ſoit abandonné à cette paſſion, & vous ne ſerez pas le dernier. Les hommes ſe corrigent rarement par les fautes des autres hommes; ils perdent auſſi le ſeul fruit qu'ils pourroient en retirer. Ignorez-vous l'hiſtoire d'un ſultan & de ſon faucon? Le derviche pria ſa femme de la lui raconter, & elle y conſentit :

LE SULTAN ET SON FAUCON,

FABLE.

UN ſultan, dit la femme du derviche, aimoit paſſionnément la chaſſe au vol. Parmi ſes faucons, il en eſtimoit un plus que tous les autres, à cauſe de ſes rares qualités. La vue de cet oiſeau étoit auſſi perçante que

Digitized by Google

celle d'un linx, & son vol aussi rapide que l'éclair. Le sultan prenoit soin lui-même de cette bête courageuse & intelligente; il la tenoit souvent sur son poing. Un jour qu'il chassoit, il lança le faucon sur une gazelle; l'oiseau fend les airs d'un vol rapide: la gazelle, qui voit son ennemi au-dessus de sa tête, précipite sa course, & semble à peine toucher la terre de son pied léger; le sultan presse les flancs de son cheval, & est séparé dans un instant de ceux qui l'environnent: cependant, la gazelle, malgré les efforts du faucon, eut le bonheur d'échapper à sa poursuite.

La chaleur étoit extrême: le sultan altéré cherchoit un ruisseau pour soulager la soif qui le tourmentoit. Il en découvrit un, & détacha la tasse d'or pendue à l'arçon de sa selle. Comme l'eau ne venoit que goutte à goutte, il fut très-long-temps à la remplir: il la portoit à sa bouche, lorsque le faucon, perché sur son poing, renverse d'un coup d'aîle la tasse & l'eau; le sultan, après des peines infinies, la remplit de nouveau; mais le faucon, d'un second coup d'aîle, le prive encore de son espoir: la patience échappe au monarque; dans la fureur dont il est transporté, il jette le faucon par terre avec

Digitized by Google

tant de force, qu'il l'étend mort à ses pieds.

Dans le même instant, arrive un écuyer du prince; il voit la tasse renversée, & le faucon sans vie : le sultan lui apprend le crime de l'oiseau, & la vengeance qu'il en a tirée; il lui ordonne ensuite de chercher la source de ce ruisseau, afin de puiser de l'eau avec plus de facilité. L'écuyer fait quelques pas, & découvre une fontaine au milieu de laquelle il voit étendu un énorme serpent; il revient tout effrayé, & raconte au sultan ce qu'il a vu. J'ai privé de la vie celui qui venoit de me la conserver, dit le prince en poussant un profond soupir; l'eau que mon faucon m'a empêché de boire couloit de cette source empoisonnée.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Il eſt permis de diſſimuler avec ſes ennemis, & même de leur témoigner des ſentimens d'amitié, pour ſe délivrer d'un danger, & nous ſouſtraire aux maux dont ils veulent nous accabler.

VOus venez de nous tracer, dit le roi Dabchelim, les malheurs inſéparables de la trop grande vivacité : expliquez-nous maintenant la ſeptième maxime, & racontez-nous quelqu'hiſtoire qui en indique la vérité. Cette maxime porte qu'il y a des occaſions dans la vie où l'on eſt forcé, non-ſeulement de diſſimuler avec ſes ennemis, mais même de ſe lier avec eux.

Prince, répondit Bidpaï, tout, dans cet univers, eſt ſujet à des viciſſitudes ; l'amitié a ſes inconſtances, ainſi que l'amour ; & la haine, qui eſt le contraire de ces deux ſentimens, leur reſſemble cependant par ſes

Digitized by Google

variations. On peut comparer l'amitié & l'inimitié des enfans d'Adam, à une nuée de printemps qui paroît & disparoît presqu'aussitôt : souvent il n'y a qu'un pas de l'amitié à la haine, ou de la haine à l'amitié, & l'on franchit ce pas pour les causes les plus légères. Le sage use de ménagement avec son ennemi, dans l'espérance que celui-ci pourra cesser de l'être ; & il ne se livre pas entièrement à son ami, dans la crainte que, devenu inconstant, cet ami n'abuse un jour de sa confiance. Vivre avec nos amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis, & vivre avec nos ennemis, comme s'ils devoient être un jour nos amis, est une maxime que nous dicte la politique.

La prudence doit guider notre marche avec les uns & avec les autres : il y a des circonstances dans la vie où l'on est forcé, non-seulement de dissimuler avec son plus mortel ennemi, mais même de se lier avec lui. L'histoire du rat & du chat indiquera cette vérité à votre majesté :

Digitized by Google

LE RAT ET LE CHAT,

FABLE.

TROIS animaux, ennemis l'un de l'autre; un chat, une belette & un rat, avoient établi leur demeure dans le tronc d'un vieux chêne. Le chat, de grand matin, sortit pour aller chercher sa proie; les derniers traits de l'ombre empêchèrent qu'il ne vît un filet qu'un chasseur avoit tendu au pied de l'arbre; il fut pris malgré sa finesse. Pendant qu'il se débattoit, le rat sortit de son trou; mais plus prudent que son ennemi, il évita le fatal lacet. Sa joie fut extrême en appercevánt le chat prisonnier; il remercioit de bon cœur celui qui l'avoit délivré des pièges de ce traître.

Tandis qu'il insultoit à son malheur, la belette qui étoit en embuscade, parut tout-à-coup prête à attaquer le pauvre rat. Dans le même instant, un faucon qui plânoit dans les airs, l'apperçut aussi, & méditoit d'en faire sa proie. Rongemaille, menacé à la fois par trois ennemis redoutables, ne savoit

Digitized by Google

quel parti prendre : Si j'avance, dit-il en lui-même, je tombe ſous la griffe du chat; ſi je retourne en arrière, la belette me dévorera ; & en reſtant immobile, comment éviter les ſerres du faucon.

L'échanſon de la deſtinée préſente aux mortels une coupe remplie tantôt d'une liqueur délicieuſe, tantôt d'une liqueur plus amère que le fiel ; le ſage la vide avec confiance : auſſi impénétrable aux rigueurs de la fortune, qu'en garde contre ſes faveurs, il reſſemble à un rocher contre lequel les flots irrités vont ſe briſer. Je dois être auſſi ferme que lui. Il n'eſt qu'un moyen d'échapper au danger qui me menace : c'eſt d'engager le chat à oublier nos anciennes querelles & à me prendre ſous ſa protection : il eſt malheureux comme moi ; l'adverſité aura peut-être adouci la férocité de ſon caractère ; les infortunés deviennent ſenſibles, & plaignent leurs ſemblables : je vais lui offrir de briſer les chaînes qui le lient, & ainſi, devenus néceſſaires l'un à l'autre, notre union ſera notre ſalut.

Le rat, après avoir ainſi raiſonné, s'approcha du chat d'un air patelin : le malheureux chat lui demanda s'il venoit inſulter à ſon malheur. A dieu ne plaiſe, répondit le

Digitized by Google

rat, je ne ſuis ni un méchant, ni un lâche. Je viens, au contraire, vous offrir mon ſecours, & briſer vos liens, ſi vous y conſentez.

Juſqu'à préſent, continua-t-il, la diſcorde a règné entre nous; vos chagrins faiſoient ma joie; & mes vœux les plus doux étoient de vous voir accablé de maux. Mais l'adverſité a changé les diſpoſitions de mon cœur, & m'a forcé à rechercher votre amitié. Croyez-moi, ou plutôt croyez en deux témoins fidèles, l'un eſt la belette, qui eſt derrière moi, prête à me dévorer; & l'autre le faucon, qui, du haut des airs, médite ma ruine. Votre ſeule préſence le retient: jurez de ne point me faire de mal, & de me défendre contr'eux, & je vous délivre ſur l'heure.

Quoique le temps fût précieux, le chat demeuroit en ſuſpens. O chat! ſuis mes conſeils; ils feront, lui dit encore le malheureux rat, ton ſalut & le mien; mais nous périſſons, ſi tu perds, à délibérer, le temps qu'il faudroit employer à agir.

Le chat ébranlé répondit: Hé bien donc, que faut-il faire? Je m'abandonne à ta foi: diſpoſe de ma griffe. Quand j'approcherai de toi, lui répondit le rat, tu m'accueilleras

Digitized by Google

avec bonté; mes ennemis le verront, & se retireront bien vîte: n'ayant plus rien à redouter de leur part, je travaillerai alors à ta délivrance: tu connois mes dents; rien ne leur résiste.

Le chat suivit de point en point ce que lui avoit prescrit son nouvel allié. La belette & le faucon, témoins de leur intelligence, se retirèrent confus & désespérés d'avoir manqué leur proie. Aussitôt le rat se mit à ronger les mailles du filet; mais bientôt sa première ardeur se rallentit; il se mit à réfléchir comment il pourroit lui-même échapper au chat, dont il redoutoit toujours la griffe, malgré la foi des traités.

Est-ce ainsi, perfide, s'écria le chat, voyant son incertitude, & craignant d'en devenir la victime, que tu violes les sermens que tu viens de faire? As-tu oublié que tu me dois la vie? Devois-je me fier à tes paroles trompeuses? Hélas! l'arbre de la reconnoissance ne porte plus de fruit.

A dieu ne plaise, répliqua le rat, que je me rende coupable de la plus noire ingratitude, & du plus affreux parjure! Je connois mes sermens, & à quoi ils m'engagent. Puisque tu les connois, repartit le chat, songe donc à les observer avec fidélité, ou bien

Digitized by Google

bien redoute le malheur qui arriva à une villageoise, pour avoir violé les siens : cette histoire t'apprendra le sort réservé aux perfides :

LA VILLAGEOISE INFIDÈLE,

CONTE.

Un paysan, déjà avancé en âge, avoit épousé une femme qui réunissoit aux agrémens de l'aimable jeunesse tous les charmes de la beauté : plusieurs disgraces qu'il essuya dérangèrent sa fortune, & le forcèrent de vendre un petit héritage qu'il cultivoit de ses propres mains. Privé de cette unique ressource, il éprouva bientôt tout ce que la misère a de plus affreux.

Le malheur qui l'accabloit lui auroit été moins insupportable, s'il ne l'avoit point partagé avec une épouse chérie.

Un jour qu'ils faisoient de tristes réflexions sur leur état, sa femme le conjura, les larmes aux yeux, de se mettre à travailler pour les autres, afin de diminuer, par son salaire, la misère dans laquelle ils étoient. Vous savez, lui répondit son mari, que je

Digitized by Google

possédois un champ dont la culture suffisoit à notre subsistance ; la fortune cruelle, ou plutôt l'injustice des hommes, m'en a dépouillé. Comme je n'ignore aucun des travaux de la campagne, je trouverois aisément à m'employer, si je ne rougissois d'être esclave dans un pays où je me suis toujours vu libre : je n'aurois pas la même honte dans une contrée où je serois inconnu : je ressentirois moins mon avilissement ; ainsi voyez si vous avez le courage de vous expatrier, & de me suivre.

L'extrême misère à laquelle étoit réduite l'épouse du vieillard, & l'espoir d'un sort plus heureux la déterminèrent : ils quittent leur pays, & prennent la route de Bagdad.

Un jour accablés de fatigue, ils étoient assis au pied d'un arbre, le paysan dit à son épouse : Mes alarmes augmentent, à mesure que nous approchons du terme de notre voyage ; nous allons nous trouver dans un pays nouveau pour nous : les mœurs de ses habitans, leur caractère me sont absolument inconnus. Bientôt votre rare beauté vous attirera une foule d'amans. Jeune, sans expérience, comme vous êtes, que n'ai-je pas à craindre de leurs empressemens & de leurs discours flateurs ? Dois-je espérer que vous

Digitized by Google

leur préférerez un vieillard malheureux, qui n'a pour lui que ſon amour, & qu'une infidélité de votre part précipiteroit dans la nuit du tombeau ?

Pourquoi vous tourmenter, lui répondit ſa femme, par d'indignes ſoupçons ? La mort ſeule briſera les liens qui nous uniſſent. Si j'avois voulu profiter de ces foibles appas que vous vantez ſi fort, je n'avois pas beſoin d'abandonner mon pays ; j'ai tout quitté pour vous ſuivre. Non, jamais rien ne me fera violer le ſerment que je fis le jour que je vous choiſis pour mon époux : je le renouvelle à cet inſtant ; je prens à témoin de mes promeſſes ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes : vous ſeul poſſédez mon cœur, & jamais il ne brûlera d'autres feux. Ces aſſurances calmèrent un peu le vieillard, & il ſe laiſſa aller à un doux ſommeil ſur les genoux de ſa femme.

Il s'étoit à peine endormi qu'elle apperçut un cavalier monté ſur un cheval ſuperbe qui venoit droit à elle : il étoit habillé magnifiquement, & tenoit un faucon ſur ſon poing. Sa jeuneſſe, ſon air noble, toutes les grâces qui brilloient ſur ſa perſonne, firent la plus vive impreſſion ſur le cœur de la belle villageoiſe. Le jeune homme, qui l'avoit ap-

Digitized by Google

perçue, fut étonné de trouver au milieu d'un désert une beauté si accomplie. Il s'arrêta pour lui demander qui elle étoit. L'accablement où je suis, lui répondit-elle, mes vêtemens, tout vous annonce le triste état où la fortune m'a réduite : ce vieillard que vous voyez est mon époux, & le compagnon de mes malheurs; l'espoir d'un sort plus heureux dans une terre étrangère nous a fait quitter notre patrie.

Ces paroles, les larmes qu'elle répandoit en les proférant, un son de voix enchanteur, l'empreinte de la douleur, qui étoit répandue sur toute sa personne, sembloient lui prêter de nouveaux charmes. Le jeune cavalier, qui étoit le fils du sultan de Bagdad, se sentit ému & attendri tout-à-la-fois. O vous, qui que vous soyez, lui dit-il, vous n'êtes pas faite pour éprouver un sort aussi cruel; je veux en réparer l'injustice. Suivez-moi : abandonnez ce vieillard infortuné; vous avez partagé trop long-temps sa misère : venez partager avec l'amant le plus tendre & le plus fidèle, le trône qu'il vous destine.

Ces promesses flateuses, & plus encore celui qui les faisoit, triomphèrent de la résistance de la villageoise. Elle pose doucement

Digitized by Google

à terre la tête de ſon mari, qui étoit ſur ſes genoux, & ſaute ſur la croupe du cheval. Le vieillard, malgré les précautions qu'elle avoit priſes, ſe réveilla ; il vit le raviſſeur & ſon épouſe qui fuyoient : Perfide, s'écria-t-il, où ſont les ſermens que ta bouche infidèle proféroit il n'y a qu'un inſtant ? Où eſt la foi que tu m'as jurée en préſence du ciel ? Crains que ce même ciel, que tu as pris à témoin de tes promeſſes, ne te puniſſe de les avoir violées, & qu'il ne faſſe de toi un exemple éclatant de ſes vengeances. Son épouſe, ſans daigner lui répondre, pria le jeune prince de s'éloigner : ils diſparurent bientôt l'un & l'autre aux yeux du vieillard éperdu.

Il ne déſeſpéra cependant pas de les atteindre ; & l'amour, ou plutôt la colère, lui prêtant de nouvelles forces, il ſuivit la route qu'il leur avoit vu prendre. Femmes, femmes, diſoit-il en lui-même, chers & funeſtes objets que la nature orna pour notre ſupplice, comment, avec un viſage qui reſpire tant de douceur, portez-vous un cœur ſi barbare ? Malheureux qui ſe repoſe ſur vos ſermens, & qui compte ſur votre reconnoiſſance ! Que n'ai-je point fait pour l'infidèle qui m'abandonne avec tant de cruauté ?

Digitized by Google

J'aurois donné ma vie pour sauver la sienne, & elle me sacrifie pour se livrer à un amour criminel. Seul, errant dans cette vaste solitude, que vais-je devenir? Je n'ai ni la force de la suivre, ni celle de retourner dans mon pays.

Cependant, le prince & sa nouvelle amante s'éloignoient : ils arrivèrent enfin à une fontaine, autour de laquelle plusieurs grands arbres formoient un ombrage délicieux. La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'ils avoient éprouvée, l'excessive chaleur du jour qu'il faisoit, le soleil étant alors au plus haut des cieux, les déterminèrent à y prendre quelque repos. Le jeune prince peignoit la violence de sa passion à sa maîtresse : il la pressoit de lui en accorder le prix, lorsque celle-ci, pour éluder ses sollicitations, lui demanda la permission de faire les ablutions. Elle s'écarta ; & s'étant arrêtée sur le bord d'un ruisseau qui n'étoit pas éloigné, un lion furieux se jeta sur elle & la mit en pièces. Le jeune prince, qu'elle appelle en vain, est sourd à la voix de l'amour pour n'écouter que celle de la crainte. Il s'élance sur son cheval, dont il presse les flancs, & croit ne pas quitter assez-tôt un lieu si redoutable.

Le vieillard arrive quelque temps après à

Digitized by Google

cette fontaine, dans l'efpérance d'y rejoindre fon infidèle : il regarde de tous côtés, & apperçoit dans le fable la trace des pieds d'une femme : il fuit cette route frayée, & arrive jufqu'aux bords du ruiffeau. Il voit les membres fanglans & déchirés de fa malheureufe époufe ; fon voile & fes habits ne lui apprennent que trop fa trifte fin : il en gémit, & ne peut s'empêcher de s'attendrir fur fon malheureux fort, toute coupable qu'elle eft.

Ecartez, dit le rat à fon allié, les injuftes foupçons que vous avez conçus de ma fidélité. Je n'ai pas oublié que je vous dois la vie ; je facrifierai la mienne, s'il le faut, pour fauver la vôtre. Si ma première ardeur s'eft rallentie, fi j'ai ceffé de travailler à votre délivrance, ce n'eft point l'effet d'une trahifon de ma part, mais d'une réflexion que j'ai faite, malgré moi.

J'apperçois, dit le chat, votre injufte défiance ; mes promeffes, mes fermens, rien ne peut vous raffurer ; & vous cherchez un prétexte pour éluder le traité qui nous lie. Le fervice que je vous ai rendu auroit dû vous prouver la fincérité de ma réconciliation, & avoir effacé jufqu'à la moindre trace de notre ancienne inimitié. Barbare ! mon

Digitized by Google

trifte fort n'a rien qui vous touche, & vous verrez périr d'un œil indifférent celui qui fauva vos jours ! Y a-t-il rien au monde de plus affreux que l'ingratitude ? & ne doit-on pas tout rifquer plutôt que de s'en rendre coupable ? Où font les dangers que vous avez à courir, ou plutôt quels font ceux que votre imagination vous préfente ? Faites-m'en part, & apprenez-moi ce qui vous trouble & vous agite fi fort ? Je jugerai fi vos alarmes ont quelque fondement, & je tâcherai de les calmer.

Les fages, répondit le rat, ont diftingué deux efpèces d'amitié. La première, née d'un heureux rapport de l'humeur, des goûts & des efprits, unit deux amis par le fentiment ; leurs joies, leurs peines, leurs penfées, tout eft commun entr'eux, & ils ne cherchent dans l'amitié que le plaifir d'aimer & d'être aimés. La feconde, fille de l'intérêt, a les fentimens auffi vils & auffi méprifables que celui dont elle tire fon origine : l'efpoir de quelque bien, ou la crainte de quelque mal, font les feuls liens qu'elle connoiffe ; dès qu'ils font brifés, elle ne fubfifte plus. Si l'on peut fe livrer aveuglément aux amis de la première efpèce, l'on doit être fur fes gardes avec ceux de la fe-

Digitized by Google

conde. J'ai promis de rompre vos chaînes ; je ne révoque point la parole que je vous ai donnée ; mais la prudence guidera mes démarches : en travaillant à vous ſauver, je ſongerai à ne pas périr moi-même. Vous êtes un ennemi plus redoutable pour moi que ceux dont vous m'avez délivré : pour me dérober à leur pourſuite, j'ai lié amitié avec vous ; la néceſſité ſeule a ſuſpendu la haine que vous me portez.

J'admire votre prudence, dit le chat, & les ſages précautions que vous voulez prendre, par la crainte de quelqu'infidélité de ma part. Une ſeule difficulté m'arrête : comment allier ma délivrance avec votre sûreté ? & par quel moyen vous mettrez-vous à l'abri de ma pourſuite, quand j'aurai recouvré ma liberté ? Il y a remède à tout, répondit le rat ; je rongerai toutes les mailles du filet, excepté celle qui eſt comme la clef de toutes les autres ; je la réſerverai pour l'inſtant où vous-même, menacé d'une mort prochaine, vous ſongerez uniquement à l'éviter : je couperai alors ce nœud fatal ; de cette manière j'aurai rempli mes engagemens, & vous recouvrerez votre liberté, ſans pouvoir attenter à la mienne.

Le chat voyant ſon allié inébranlable dans

Digitized by Google

la résolution qu'il avoit prise, & qu'il tenteroit en vain de l'en faire changer, consentit à ce qu'il vouloit. Le rat coupa les chaînons du filet, excepté celui qui, par sa structure, lioit tous les autres. Il avoit à peine fini, que le chasseur parut : le rat alors brise le dernier chaînon ; le chat effrayé grimpe sur un arbre, sans songer à son libérateur, qui fuit dans son trou : le chasseur approche, & voit, avec autant de surprise que de douleur, son filet rompu & ses espérances trompées.

A quelque temps de-là, le chat vit de loin le rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes. Pourquoi m'éviter, lui dit le premier, & témoigner une défiance qui m'est injurieuse ? Celui qui vous doit la vie seroit-il assez lâche pour attenter à la vôtre ? Approchez sans crainte de votre ami le plus tendre & le plus fidèle. Le rat, sans trop se fier aux protestations du chat, lui répondit ; qu'il avoit résolu d'abandonner le monde, & de passer ses jours dans la retraite. Est-ce vivre, lui dit le chat, que d'être seul, & de n'avoir pas à se reposer dans le sein d'un ami ? Pourquoi renoncer aux droits que vous vous êtes acquis sur ma reconnoissance ? Celui qui, par sa faute,

Digitized by Google

perd un ami, ignore le prix de l'amitié, & se prive de la plus douce consolation de la vie. Un ami est une chose précieuse: il cherche nos besoins au fond de notre cœur; il nous épargne la honte de les découvrir nous-mêmes.

Quand l'inimitié, reprit le rat, est accidentelle, elle peut cesser, & même être suivie d'une parfaite réconciliation; mais quand l'inimitié est naturelle entre deux espèces de gens, si quelque raison de crainte ou d'intérêt la suspend pour un moment, elle reprend bientôt toute sa force; semblable à un feu mal éteint, qui renaît de ses cendres & porte par-tout le ravage & l'incendie. Puisque nos deux espèces sont, par leur nature, ennemies l'une de l'autre, il faut absolument nous séparer. Quiconque se lie avec celui qui n'est pas de son espèce, aura le même sort qu'une grenouille, dont vous allez entendre l'histoire:

Digitized by Google

LE RAT
ET LA GRENOUILLE,
FABLE.

UN rat habitoit les bords d'un marais. Une grenouille, citoyenne du même lieu, sortoit quelquefois du fond des eaux pour venir respirer le frais. Elle se mit un jour à croasser : aveuglée par l'amour-propre, elle s'imaginoit charmer les oiseaux d'alentour, qu'elle affligoit par ses croassemens. Le rat, dans ce moment, étoit hors de son trou : les accens de la grenouille, tout désagréables qu'ils étoient, le charmèrent, & il témoignoit par ses gestes & par les mouvemens de sa tête & de sa queue, tout le plaisir qu'il ressentoit. Ses applaudissemens flattèrent la grenouille, & elle eut bientôt lié connoissance avec celui qui l'avoit si bien louée.

Chère amie, lui dit un jour le rat, il y a des momens où j'ai mille choses à vous dire, sans que je le puisse; vous êtes alors endormie au fond des eaux; en vain je

Digitized by Google

vous appelle, ma voix ne peut pénétrer jusqu'à vous; comme je ne sais pas nager, il m'est impossible de vous aller trouver. Si vous y consentez, j'emploierai le moyen que m'a suggéré l'amitié, pour obvier à cet inconvénient: je me munirai d'un long fil, dont un des bouts sera lié à une de vos pattes, & l'autre bout à une des miennes: ainsi nous nous avertirons mutuellement, & rien ne retardera nos rendez-vous.

La grenouille y consentit: nos deux amis: avec le secours du fil, se rendoient de fréquentes visites. Par malheur pour eux, le rat fut apperçu un jour par un faucon qui plânoit dans les airs; il fond dessus, l'enlève, & par le même moyen, la grenouille & le fil. Ainsi périt cette malheureuse imprudente, pour avoir fait connoissance avec quelqu'un qui n'étoit pas de son espèce.

J'ai résolu, pour ne pas éprouver le même sort, de m'éloigner, non-seulement des étrangers, mais même de mes pareils. Puisque tu étois dans le dessein de ne point te lier avec moi, lui dit le chat, pourquoi séduire mon cœur par tes feintes caresses?

Un intérêt réciproque, lui répondit le rat, avoit formé la liaison qui étoit entre

nous; vous seul pouviez me délivrer des ennemis qui avoient juré ma perte; &, sans moi, vous deveniez la proie du chasseur avide, qui avoit tendu son filet. Forcé par la nécessité, l'on peut prendre le masque de l'amitié vis-à-vis d'un ennemi, pour se soustraire à un danger évident; mais le péril passé, on le dépose. Ce n'est pas un sentiment de haine ou d'orgueil qui m'oblige à vous fuir; j'y suis forcé par l'intérêt de ma conservation: l'eau & le feu ne sont pas plus ennemis l'un de l'autre que les chats le sont des rats. Tous les vœux que vous & vos pareils ont formés, sont de pouvoir nous croquer: notre chair est, pour vous autres le mets le plus délicat, & notre sang, la boisson la plus délicieuse. Croyez-moi, renoncez à ma poursuite; vos promesses, vos sermens ne peuvent me rassurer; la force & l'artifice sont votre partage, la foiblesse est le mien: la prudence peut seule me mettre à l'abri des embûches que vous me dressez. Le chat se retira tout confus de voir ses espérances frustrées.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Sur la conduite que l'on doit tenir envers un ami que l'on a offensé, & sur le danger que l'on court d'ajouter foi à ses paroles flatteuses.

L'HISTOIRE du chat & du rat, dit le sultan au brachmane, m'a appris qu'il est quelquefois indispensable de s'allier avec un ennemi, pour l'opposer à d'autres ennemis plus redoutables. Elle prescrit les précautions que l'on doit prendre, en contractant une alliance si dangereuse. Tracez-moi maintenant la conduite qu'il faut tenir avec un ami que l'on a offensé. Est-on en sûreté en continuant de vivre avec lui dans la même intimité? ou bien une fuite précipitée, qui nous mette à l'abri de son ressentiment, n'est-elle pas le parti le plus prudent.

Prince, répondit Bidpaï, l'amitié outragée pardonne rarement; si quelquefois, dans l'impuissance de venger son injure, elle paroît l'oublier, c'est un calme trompeur qui présage la tempête: plus le feu de la

Digitized by Google

colère eſt demeuré couvert, plus il eſt terrible quand il vient à éclater. L'hiſtoire d'un roi de l'Yémen & de ſon perroquet apprendra à votre majeſté, de quelle manière il faut agir avec ſon ami, quand, par malheur, on l'a outragé :

LE ROY DE L'YÉMEN ET SON PERROQUET,

CONTE.

IBNMÉDIN, roi de l'Yémen, avoit un perroquet qu'il aimoit à l'excès. Sa beauté, la douceur de ſon langage, ſes reparties toujours faites à propos, ſembloient juſtifier le goût du prince, qui préféroit ſouvent la compagnie de ſon perroquet à celle de ſes courtiſans. Le haſard voulut qu'Ibnmédin & Koubré (c'étoit le nom de cet oiſeau chéri) devinſſent pères le même jour. Le ſultan en fut enchanté ; le fils de ſon oiſeau favori fut élevé dans le ſerrail avec celui du roi.

Koubré, tous les matins, quittoit le palais, & prenoit ſon vol vers une forêt où

Digitized by Google

jamais mortel n'avoit pénétré : là, il trouvoit des arbres qui portoient un fruit dont lui ſeul connoiſſoit les vertus admirables : il en cueilloit deux ; l'un étoit deſtiné au fils de ſon maître, & l'autre à ſon fils.

Pluſieurs années s'écoulèrent ſans que rien altérât la bonne intelligence qui régnoit entre le fils du ſultan & ſon perroquet. Ce dernier amuſoit le prince par ſes gentilleſſes : ils étoient inſéparables. Mais une bagatelle troubla la paix : le jeune perroquet s'imaginant que l'enfance égale toutes les conditions, oublia qu'il n'étoit que le complaiſant de ſon jeune maître ; il le mordit : le fils du ſultan irrité, ſaiſit le coupable, le jette à terre avec violence, & l'étend mort à ſes pieds.

Koubré, ne ſoupçonnant rien, revenoit joyeux de la forêt, & il portoit au jeune prince & à ſon fils les fruits merveilleux que lui ſeul pouvoit leur donner. Quel fut ſon déſeſpoir, quand il vit ſon fils baigné dans ſon ſang ! peu s'en fallut qu'il n'expirât de douleur. Je ne dois accuſer perſonne de mon malheur, dit-il en lui-même ; mon ambition l'a cauſé : devois-je confier à d'autres ce que j'avois de plus cher au monde, & préférer le palais redoutable des ſultans

Digitized by Google

au séjour paisible des forêts ? Et toi, prince cruel & ingrat, une légère offense t'a fait oublier tous mes soins, les assiduités & les complaisances de mon fils ; ma vengeance apprendra aux grands que l'on n'outrage pas toujours impunément les petits.

Ce malheureux père dissimula quelque temps. Ayant enfin trouvé le fils du sultan tout seul, il s'élance sur lui, lui crève les yeux, prend ensuite son vol & va se percher sur l'arbre le plus élevé. Le sultan, transporté de fureur, y court, & voit avec dépit le coupable à l'abri de ses coups. La ruse est le seul moyen qui lui reste : il l'emploie, & tâche d'attirer par de belles paroles celui dont il a juré la perte. Ami, lui dit-il, descends ; oublions le passé : le destin avoit gravé sur la table d'airain notre commun malheur. Ne suis-je pas assez infortuné d'avoir à pleurer un fils aveugle ? Ton absence doit-elle me coûter de nouvelles larmes ?

Prince, répondit Koubré, vos bontés m'avoient fixé à votre cour ; je comptois y passer des jours tranquilles, consacrés à votre amusement ; depuis que j'ai vu couler le sang de mon fils, ce séjour, autrefois si délicieux, m'est devenu en horreur :

Digitized by Google

il me retrace l'offenſe que je vous ai faite, & la mort qu'elle mérite. La crainte, la perplexité n'abandonnent jamais un coupable : ſouvent même, malgré ſa défiance, il finit par ſubir le châtiment qu'il a mérité, comme il arriva aux voleurs qui avoient fait périr un ſanton.

LE DERVICHE ET LES VOLEURS,

FABLE.

Il y avoit à Edeſſe un derviche fort connu par l'auſtérité de ſa vie. Sa pieté, ſa douceur lui avoient gagné le cœur de tous les habitans. Il eut envie de faire le pélerinage de la Mecque, & ſe mit en chemin tout ſeul. Quelques jours après ſon départ, il fut attaqué par des voleurs. Il leur offrit le peu d'argent qu'il avoit, il les conjura de ne point lui ôter une vie qu'il regretteroit moins, leur diſoit-il, s'il avoit vû le temple ſacré de la Mecque.

Ses prières, ſes larmes ne purent fléchir les brigands; ils firent briller leurs cimetères

Digitized by Google

à ſes yeux. Danadil voyant ſa mort certaine, cherchoit d'un œil inquiet quelqu'un qui pût le ſecourir, ou du moins, dépoſer un jour contre ſes aſſaſſins; mais perſonne ne s'offroit à ſa vue dans ces déſerts immenſes. Se voyant abandonné des hommes, il adreſſa la parole à des gruës qui voloient alors au-deſſus de ſa tête. Oiſeaux, leur dit-il, ſoyez les témoins de cet aſſaſſinat: je vous remets le ſoin de ma vengeance. L'apoſtrophe fit rire les voleurs: elle ne les empêcha pas de maſſacrer le derviche. Danadil ne revenant point, on ſoupçonna ſa mort dans la ville d'Edeſſe. Les habitans le regrettèrent; ils cherchèrent en vain à deviner les auteurs de ce crime. Pluſieurs années s'étoient écoulées, lorſque la ſolemnité d'une fête attira dans cette ville les habitans des environs. Le peuple étoit aſſemblé dans le parvis de la principale moſquée, lorſqu'une troupe de gruës paſſa au-deſſus de cette même moſquée. Le haſard, ou plutôt le ciel vengeur de l'innocence outragée, avoit conduit dans le même endroit les aſſaſſins de Danadil. L'apparition de ces oiſeaux, leurs cris aigus & perçans, rappelèrent dans l'eſprit de l'un d'eux le meurtre qu'ils avoient commis. Voici,

Digitized by Google

dit-il en riant à un de ſes camarades, les témoins de Danadil. Ces paroles, quoique prononcées à voix baſſe, furent entendues par quelqu'un, qui dénonça les coupables : ils furent arrêtés ſur le champ; interdits, déconcertés, ils firent l'aveu de leur crime, qu'ils expièrent dans les tourmens.

Koubré, dit le ſultan, quelle application pouvez-vous faire de cette hiſtoire à votre ſituation actuelle ? Mon fils méritoit peut-être la mort, pour l'avoir donnée injuſtement au vôtre; vous vous êtes contenté de le priver de la vue, je dois vous ſavoir quelque gré de votre modération : me croyez-vous moins généreux que vous ? La vengeance eſt indigne des rois; images du tout-puiſſant ſur la terre, ils doivent, comme lui, ſavoir pardonner.

Seigneur, reprit le perroquet, cette belle maxime, ſortie de la bouche de votre majeſté, eſt ſans doute dans ſon cœur; mais, ne point ſe fier aux careſſes feintes ou véritables d'un ami offenſé, eſt une autre maxime, dont l'oubli pourroit me coûter la vie; permettez que je m'éloigne à jamais de votre préſence.

Ingrat, dit le prince, vous ſavez combien je vous aime, & vous voulez m'abandon-

Digitized by Google

ner ! Que vais-je devenir ſans vous ? moi, qui préférois votre compagnie à celle de mon ſerrail, de mes courtiſans. La tendreſſe que j'ai pour vous égale celle que je porte à mon propre fils. Eſt-il poſſible que je conſerve du reſſentiment contre celui qui m'eſt ſi cher ?

Sire, répondit Koubré, inutilement vous voulez me perſuader que je vous ſuis auſſi cher que votre propre fils. Un fils a les premiers droits ſur notre cœur ; un ami n'obtient que les ſeconds. On vante beaucoup la force de l'amitié ; mais, miſe à l'épreuve, on reconnoît ſa foibleſſe. L'on a vu des amis prêts à ſe ſacrifier pour ſauver leurs amis ; mais la vue d'un danger inévitable a fait diſparoître ce prétendu héroïſme : ſouvent même, ils ſe ſont ſervis de cet ami pour lequel ils vouloient ſe dévouer à la mort, comme d'un bouclier qui pût les mettre eux-mêmes à l'abri de ſes coups. L'hiſtoire d'une payſane & de ſa fille ne prouve que trop cette triſte vérité :

LA

Digitized by Google

LA PAYSANE
ET SA FILLE,
FABLE.

UNE payſane, déjà avancée en âge, avoit une fille unique qu'elle aimoit à l'excès : cette fille chérie tomba dangereuſement malade. La mère déſolée fatiguoit le ciel par ſes vœux : Grand dieu ! s'écrioit-elle jour & nuit, frappez-moi, & épargnez ma fille : je fais volontiers le ſacrifice de ma vie ; ajoutez à ſes jours ceux que vous retrancherez des miens. Un ſoir, que le mal de la fille étoit plus violent, & que la mère redoubloit ſes prières, elle entend un bruit effrayant dans ſa cour : bientôt elle voit entrer, à la lueur de la lampe ſourde qui éclairoit ſa cabane, un ſpectre noir. Tremblante, interdite, elle s'imagine que ſes vœux téméraires ont été enfin exaucés, & que ce ſpectre eſt l'ange de la mort qui vient ſéparer de ſon corps ſon ame. O Azraël, s'écrie-t-elle, prenez garde de

Digitized by Google

vous tromper; ce n'eſt pas moi qui ſuis malade, c'eſt ma fille.

Si, à la honte de l'humanité, l'amour paternel, mis à une trop forte épreuve, ſe dément quelquefois, doit-on ſe flatter que l'amitié ſaura mieux réſiſter? Prince, vous vous faites illuſion, ſi vous croyez que les liens qui nous uniſſoient ne ſont pas tout-à-fait rompus. J'ai cauſé le malheur de votre fils, & ce même fils eſt le meurtrier du mien. Trop de ſujets de haine nous ſéparent l'un de l'autre, pour pouvoir jamais nous rapprocher. Je mettrai la vaſte étendue des mers entre vous & moi, & je fuirai à l'orient quand vous ſerez à l'occident. Peut-être même me retirerai-je dans une région tout-à-fait inconnue. La familiarité, dont votre majeſté m'a honoré, m'apprendra du moins à ne point courir les dangers d'une nouvelle liaiſon.

Si vous étiez coupable, vous auriez raiſon, lui dit le roi, de vous mettre à l'abri de ma vengeance; mais mon fils s'eſt attiré le malheur qui lui eſt arrivé. Avant ſa naiſſance vous faiſiez mes délices: j'ai partagé, depuis, mon cœur entre vous & lui; ſon infortune n'a rien diminué de ma tendreſſe pour lui; mais dans le triſte état où

Digitized by Google

où il est, sa présence m'afflige. Pour vous, Koubré, vous avez encore les mêmes charmes; vous possédez les mêmes talens qui captivèrent ma bienveillance; votre situation & la mienne ressemblent assez à celle d'un certain sultan & de son musicien :

LE SULTAN ET LE MUSICIEN,

FABLE.

Un sultan avoit attiré à sa cour le plus célèbre musicien de l'Asie. Ce prince, qui le combloit de bienfaits, voulut qu'il formât, dans cet art agréable, un jeune esclave. Celui-ci, né avec les dispositions les plus heureuses, ne tarda pas à surpasser son maître : bientôt, la réputation qu'il s'étoit faite franchit les murs du serrail où il étoit enfermé, & passa en Perse & aux Indes. Les sons touchans qu'il tiroit de divers instrumens, & qu'il unissoit avec ceux de la plus belle voix du monde, plûrent si fort au sultan qu'il en fit son favori.

Le musicien, déjà fâché d'être éclipsé par

Digitized by Google

ſon élève, vit avec un extrême dépit qu'il alloit encore lui enlever les bonnes grâces du prince. La plus noire jalouſie s'empare de ſon ame; il ſe livre à la fureur qu'elle lui inſpire; il en immole l'objet. Le ſultan indigné fit venir le muſicien. Tu connoiſſois, lui dit-il, ma paſſion pour la muſique, & tu ſavois que je partageois mes jours entre toi & mon eſclave; il m'enchantoit par les doux ſons de ſa voix dans l'intérieur de mon ſerrail, où tu ne pouvois pas pénétrer. Je retrouvois les mêmes charmes auprès de toi dans les appartemens extérieurs; tu as coupé par le milieu la trame de ces jours agréables conſacrés en entier à l'harmonie : tu mérites doublement la mort, pour avoir fait périr un innocent, & pour avoir privé ton roi du plaiſir le plus vif qu'il pût avoir. Seigneur, répondit le muſicien, je reconnois ma faute & la juſtice de l'arrêt que vous venez de prononcer; mais ſongez qu'en me faiſant mourir, vous perdrez en entier ce plaiſir ſi attrayant pour vous, dont vous pouvez, en me pardonnant, conſerver du moins une partie. Cette réflexion qui avoit échappé au roi le frappa, & ſauva la vie au muſicien.

En m'abandonnant, Koubré, mon ſort

Digitized by Google

sera aussi triste que l'auroit été ce sultan, s'il eût écouté sa colère : au deuil que me cause l'infortune de mon fils, se joindra celui de ton absence.

Prince, répondit le perroquet, la douce persuasion découle de vos lèvres ; mais le poison amer de la vengeance est caché dans le fond de votre cœur. Je connois l'étendue de votre puissance & celle de ma foiblesse ; une prompte fuite peut seule me mettre à l'abri de vos coups. Je dois imiter le cerf timide, qui fuit devant le tigre altéré de son sang. C'est une témérité au foible d'oser se mesurer avec le fort ; comme l'histoire d'un roi & de son visir le prouvera à votre majesté.

LE ROI ET SON VISIR,

FABLE.

UN sultan du Turkistan faisoit le bonheur de ses peuples par sa justice & par sa douceur. Un de ses visirs se révolta contre lui, & se mit à la tête d'une troupe de brigands. Le prince, avant de le châtier, lui écrivit pour l'exhorter à rentrer dans son

Digitized by Google

…elle, au lieu de reconnoître devoir. Le …ait pour un excès de foiblesse de sa faute la …du prince, ce qui n'étoit qu'un excès de bonté. Il n'en devint que plus fier. Le sultan se mettant à la tête de ses troupes, lui écrivit ces paroles : « Tu ressembles à une bouteille de verre, & moi à une pierre ». Soit que la bouteille frappe la pierre, ou que la pierre frappe la bouteille, la fragilité de cette dernière la fera toujours briser, sans que la pierre souffre la moindre altération.

Seigneur, continua Koubré, je suis le verre fragile, & vous êtes la pierre : j'ai porté à votre cœur le coup le plus terrible qu'il pût ressentir, l'offense est trop grande pour pouvoir compter sur le pardon que vous feignez de m'offrir. Il est des injures que l'on ne pardonne jamais. La clémence, de même que les autres vertus, a des bornes qu'il est impossible de franchir.

Perfide, dit le prince, tu veux abattre dans un instant le temple sacré de l'amitié, qui m'avoit coûté tant de peines & tant de soins à édifier !

Sultan, répondit le perroquet, les colonnes qui portoient ce temple ont été renversées par les secousses les plus violentes,

Digitized by Google

& ont entraîné l'édifice dans leur chûte.

Koubré, dit Ibnmédin, je vois avec colère que vous résistez à tous les efforts que je fais pour dissiper vos injustes soupçons : c'est trop méconnoître mes bontés.

Je lis dans le fond de votre cœur, repartit le perroquet, malgré le voile épais de la dissimulation dont vous tâchez de le couvrir : mon sang seroit un baume salutaire qui guériroit la profonde blessure que je vous ai faite. Je juge de vos sentimens par les miens; croyez que si la force eût secondé ma fureur, j'aurois fait périr votre fils pour venger le mien. Puis-je douter, après ce témoignage intérieur, que vous me traiteriez plus favorablement si j'étois en votre pouvoir ?

Celui, dit le sultan, qui ne sait pas couvrir du manteau de l'indulgence les fautes de ses amis, & qui laisse ternir le miroir de son ame par le souffle empoisonné de la haine, est indigne de porter le nom d'homme. La clémence est la première vertu d'un prince; plus l'offense est grande, plus il y a de gloire à pardonner.

Seigneur, répondit Koubré, si l'histoire a consacré la mémoire de quelques princes qui ont regardé la vengeance comme indi-

Digitized by Google

gne de la majesté royale, de si beaux exemples ont eu peu d'imitateurs, & ne sont pas faits pour rassurer un coupable. Les sages disent que deux sortes de gens manquent de jugement & de prudence. Les premiers, sont ceux qui présument trop de leurs forces; la mort est le fruit qu'ils recueillent tôt ou tard de leur témérité. Les seconds, sont ceux qui, après avoir offensé cruellement, se reposent sur la foi d'une réconciliation simulée, & se livrent, ainsi désarmés, à la vengeance qu'ils ont suscitée.

Koubré, repartit le sultan, vous rejetez avec opiniâtreté tous les conseils que je vous donne; que me sert d'arracher le bandeau qui dérobe la vérité à vos yeux, si vous ne voulez pas les ouvrir? Vous êtes aussi indocile à ma voix, que le fut un loup à celle d'un derviche. Puisse cette histoire faire quelqu'impression sur votre esprit!

LE DERVICHE ET LE LOUP,

FABLE.

UN derviche, en se promenant, rencontra un loup. L'anachorète rempli de zèle se mit à le prêcher; il lui représenta avec

Digitized by Google

force les malheurs que l'injuftice & la cruauté entraînent après elles, & lui fit un pompeux éloge de la modération. Monfieur le prédicateur, lui dit le loup, abrégez votre fermon ; j'apperçois un troupeau de moutons qui défile dans le vallon prochain : vous me feriez manquer un des plus beaux coups de ma vie.

Sire, répondit Koubré, votre majefté peut fe difpenfer déformais de me donner des confeils ; je ne les fuivrai pas, pour abandonner ceux que me dicte la prudence : elle m'ordonne de fuir votre cour. Ceffons un combat qui ne dure que depuis trop longtemps, & duquel vous vous flattez en vain de fortir victorieux. Ecoutez une hiftoire, qui nous peut convenir à l'un & à l'autre.

L'ARABE ET LE BOULANGER,

FABLE.

UN arabe du défert, arrivé à Bagdad après un long & pénible voyage, entra dans la boutique d'un boulanger. Le mo-

Digitized by Google

ment étoit favorable; on tiroit le pain du four. Sa bonne odeur, sa couleur, tout flattoit l'appétit de l'arabe, qui jeûnoit depuis longtemps. Frère, dit-il au boulanger, promettez-moi de me fournir du pain autant que j'en pourrai manger, & fixez la somme que vous jugerez convenable. Quatre ou cinq pains, dit en lui-même le boulanger, rassasieront cet affamé : en lui demandant deux dinars, qui est le prix de vingt pains, je ferai un gain honnête.

Le prix convenu & payé, l'arabe s'assied sur les bords du Tygre. Le boulanger, fidèle à sa parole, s'empresse d'apporter du pain, & l'arabe de le manger. Il en avoit déjà expédié plus de trente, lorsque s'appercevant qu'il n'en avoit plus devant lui, il fit ressouvenir le boulanger de sa promesse. Celui-ci, encore plus étonné du rude appétit de son hôte, que fâché du mauvais marché qu'il venoit de conclure, lui en témoigna sa surprise. Ne vous impatientez pas, lui répondit l'arabe; car je vous assure que tant que l'eau de ce fleuve coulera, je ne cesserai de manger.

Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, poursuivit le perroquet, tant qu'un souffle de vie animera mon foible

Digitized by Google

corps, je ne cesserai de fuir votre colère. Prince, le cruel destin a étendu entre vous & moi le sombre voile de la séparation : aucune force humaine n'est capable de le lever.

Koubré, après ces dernières paroles, s'élança dans les airs d'un vol rapide, & disparut bientôt aux yeux du sultan, qui s'en retourna dans son palais, confus & désespéré d'avoir manqué sa vengeance.

CHAPITRE IX.

Que la clémence est une des plus grandes vertus des Princes.

JE viens de voir, dit Dabchelim au brachmane, qu'il ne faut point se fier aux feintes caresses d'un ami offensé. Apprenez-moi maintenant ce que c'est que la clémence, & dans quelles occasions les princes doivent exercer cette vertu, le plus bel apanage de la royauté.

Prince, répondit le brachmane, l'homme par lui-même est si fragile, si sujet à l'erreur, qu'à chaque instant il a besoin d'in-

dulgence. Si les rois oublient cette vérité, si la douceur & la clémence n'environnent pas leurs trônes, ils écartent les serviteurs fidèles; ils aliènent tous les cœurs; les ministres intimidés n'osent terminer aucune affaire; un découragement universel s'empare de tous les esprits; le trouble & la confusion sont le fruit d'une sévérité outrée. Les princes se privent encore du plus pur, peut-être de l'unique plaisir qu'ils puissent goûter sur le trône, du plaisir de faire des heureux.

Je ne suis jamais si heureux que quand je pardonne, disoit un roi des Indes.

La clémence est sans doute la seconde vertu des rois, mais elle a des bornes: il seroit dangereux de les franchir. Jamais elle ne doit dégénérer en foiblesse; il faut qu'elle soit toujours tempérée par la justice. Un prince doit savoir pardonner & punir à propos; mais il faut que, même en punissant, il paroisse le faire à regret. La crainte & l'espérance sont les deux ressorts les plus puissans du gouvernement.

Un prince éclairé étudie le caractère de ceux qu'il destine à le soulager dans les fonctions pénibles du gouvernement; il sait que du choix qu'il fera, dépendent sa gloire,

ſa tranquillité & le bonheur de ſes ſujets. Des lumières, du déſintéreſſement, de la probité, ſont les qualités qui le décident. Il ne ſe repoſe pas ſi entiérement des affaires ſur ſes miniſtres, qu'il n'examine par lui-même leur conduite. Ceux qui ſavent que le prince a l'œil ouvert ſur eux, n'oſent abuſer du pouvoir: la juſtice, la modération, dirigent leurs pas. Les peuples heureux béniſſent le prince. L'hiſtoire d'un lion & d'un renard va vous préſenter ce tableau.

LE LION ET LE RENARD,

FABLE.

UN renard nommé Ferifé, menoit une vie auſtère & contemplative; il paſſoit le jour & une grande partie de la nuit à prier & à méditer; il n'accordoit au ſommeil que le temps néceſſaire pour réparer ſes forces. Loin de faire la guerre aux animaux, il ſe contentoit, pour toute nourriture, de l'herbe ou de quelques fruits ſauvages. Ferifé, malgré la vie auſtère qu'il menoit, n'avoit pas renoncé entièrement à la ſociété de ſes

Digitized by Google

femblables; il tâchoit de les exciter à vertu autant par fes difcours que par fon exemple.

Un jour qu'il s'entretenoit avec eux, ils blâmoient fon genre de vie. Vous êtes dans l'erreur, lui difoient-ils, & vous avez tort de fuir les plaifirs que préfente ce monde. Puifque le paffé n'eft plus & que l'avenir nous eft caché, pourquoi ne pas jouïr du préfent, qui feul eft en notre pouvoir ?

Si le paffé, comme vous en convenez, leur répondit Férifé, ne peut plus revenir, & fi l'avenir eft incertain, nous devons donc confacrer le préfent à nous préparer au long voyage, qui feul eft certain. Ce monde n'eft qu'une terre ingrate : il a, cependant, l'avantage d'être pour nous le champ dans lequel nous femons pour l'autre vie; nous y recueillerons les fruits que nous aurons femés dans celle-ci. Les plaifirs, les honneurs, les richeffes, tout nous abandonne au dernier moment. La vertu feule nous fuit : elle eft encore pour nous, lors même que nous ne fommes plus.

Le tout-puiffant, repartirent les amis de Férifé, n'a créé ce monde, & les biens qu'il renferme, que pour l'ufage de fes créatures. Y renoncer, comme vous le préten-

Digitized by Google

dez, n'est-ce pas anéantir autant qu'il est en vous les bienfaits de l'être suprême ? Il y a des plaisirs légitimes, dit Férisé, & il y en a de criminels. Il n'est jamais permis de se livrer aux derniers. Jouissons modérément : surtout ne faisons pas servir au crime ce que le souverain être nous a donné pour notre bonheur. N'est-ce pas un crime, par exemple, que d'attaquer des animaux qui ne vous ont fait aucun mal, & de vous baigner dans leur sang ? La nature, cette mère si féconde, ne vous offre-t-elle pas assez d'autres productions propres à flatter votre goût & à réparer vos forces ? N'exigez rien de moi qui soit contraire à la vertu ; vous parler n'est pas un crime, mais vous imiter en seroit un. Si mon trop de sincérité vous déplaît, si l'austérité de ma morale vous effraie, la terre est vaste, & je vous délivrerai d'un censeur importun.

La vertu se fait respecter de ceux même qui ne la pratiquent pas. Les amis de Férisé ne purent s'empêcher d'admirer la sienne : ils craignirent de le perdre, & le conjurèrent de ne pas les quitter. Bientôt la réputation de sa sagesse se répandit de toutes parts ; l'on venoit en foule pour le consulter & s'éclairer.

Digitized by Google

Auprès de l'endroit où s'étoit retiré Férifé, étoit une forêt immenfe. Elle étoit habitée par un grand nombre d'animaux de différentes efpèces. Ils avoient pour roi un lion nommé Kandjouï. Un jour qu'il s'entretenoit avec fes courtifans, la converfation tomba fur Férifé; les éloges qu'ils en firent au lion lui firent naître le défir de le connoître. Férifé parut devant le prince, qui le reçut avec bonté & lui fit plufieurs queftions. Ses réponfes, loin d'affoiblir dans l'efprit du lion l'idée avantageufe qu'il en avoit conçue, ne firent que l'augmenter: il réfolut de fe l'attacher. Mon royaume eft vafte, lui dit-il un jour, je ne puis pas tout voir par moi-même; j'ai befoin d'un miniftre qui puiffe me feconder; puis-je en choifir un plus éclairé, plus vertueux, enfin plus digne de ma confiance que vous?

Seigneur, répondit Férifé, un prince équitable ne force pas fon fujet d'accepter une dignité pour laquelle il fe fent de l'éloignement. L'on réuffit rarement dans les chofes que l'on entreprend contre fon gré. Les fautes des miniftres retombent fur le prince, & les peuples, peut-être injuftement, le rendent refponfable du choix qu'il a fait. Vous avez à votre cour nombre de

Digitized by Google

ſujets qui, pleins du déſir de remplir cette place, réuniſſent dans un degré plus éminent que moi les lumières & les talens qu'elle exige.

De gré ou de force, reprit le lion, il faut que vous obéiſſiez. Deux ſortes de perſonnes, répliqua Fériſé, déſirent avec ardeur cette dignité que vous m'offrez. Celles qui, dévorées d'ambition, & ſe ſentant des talens pour réuſſir avec les hommes, cherchent à dominer & à s'élever au-deſſus d'eux; ou celles qui n'ayant par elles-mêmes aucune eſpèce de mérite, croient éblouir le public par l'éclat de leur place, & faire oublier leur baſſeſſe. Pour moi, peu touché des richeſſes ou des grandeurs, je n'aſpire qu'à une heureuſe médiocrité; j'oſe ſupplier votre majeſté de ne me point impoſer un fardeau trop peſant pour mes foibles épaules. Si je ne ſuis occupé que de ce monde & des affaires qu'il entraîne après lui, je ſerai expoſé au même malheur que des mouches dont je vais vous raconter l'hiſtoire.

Digitized by Google

LE DERVICHE ET LES MOUCHES,

FABLE.

UN derviche, renommé par la sainteté de sa vie, entra chez un confiseur. Le maître de la boutique s'empressa de régaler le saint homme & lui présenta un vase plein de miel. A peine l'eut-il découvert, qu'une légion de mouches fondit dessus. Le confiseur prit un éventail pour les en chasser; les mouches qui se trouvèrent sur le bord du vase, se sauvèrent aisément; celles qui, plus avides, s'étoient jetées dans le milieu, retenues par le miel, ne purent s'envoler.

Le derviche, plongé dans une profonde rêverie, examinoit ce spectacle d'un œil avide; il laissa échapper un soupir. Le confiseur étonné lui en demanda le sujet.

Ce vase, dit le derviche, est le monde; & les mouches en sont les habitans. Celles qui se sont arrêtées sur le bord du vase, ressemblent aux sages qui, maîtres d'eux-

Digitized by Google

mêmes, ne courent pas comme des insensés après les plaisirs & se contentent de les effleurer. Les mouches qui se sont précipitées au milieu du vase, représentent ceux qui, lâchant la bride à leurs passions, se livrent sans aucune retenue à toutes sortes de voluptés.

Lorsque l'ange de la mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre, agitera ses âles, les hommes qui ne se seront arrêtés que sur les bords du vase, prendront librement leur essor vers la partie céleste; mais les esclaves de leurs passions, qui seront plongés dans le vase des plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus, & seront précipités dans les abymes.

Le ministre, dit le lion, qui n'abuse point de son autorité pour fouler les peuples, qui protège le foible opprimé, qui est humain, laborieux & surtout équitable, n'a rien à redouter, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Je conviens avec votre majesté, répondit Férisé, que le ministre qui se conduit ainsi, est sûr de son bonheur dans l'autre vie; mais il n'en est pas de même dans celle-ci. L'élévation d'un nouveau ministre lui suscite autant d'ennemis secrets qu'il avoit de rivaux; ils se réunissent tous

contre lui & aiguisent les traits de la plus noire jalousie. Ils donnent une interprétation maligne à ses discours : ses actions, même les plus louables, sont présentées sous l'apparence du mal. Les princes, trop malheureux pour que la vérité pénètre jusqu'à eux, finissent par ajouter foi à ce qu'ils entendent de tant de bouches, & disgracient le ministre, victime innocente de la haine & de la calomnie.

Vous n'avez pas à redouter un pareil sort, dit le lion au renard : vos vertus me sont connues; je vous donne toute ma confiance; l'envie fera d'impuissans efforts contre vous; je parerai les coups qu'elle voudra vous porter : les nouveaux honneurs que j'accumulerai sur votre tête la réduiront au silence.

Seigneur, reprit Férisé, je suis pénétré des faveurs de votre majesté; mais oserai-je en solliciter une, plus chère à mon cœur que tous les honneurs auxquels vous daignez m'élever? c'est la permission de retourner dans ma solitude. Une grande partie de ma vie s'est déjà écoulée; je veux en consacrer le reste, d'abord à faire des vœux pour la durée d'un règne qui fait le bonheur de la terre, ensuite à tâcher de devenir meilleur.

Digitized by Google

Ne vous laiſſez pas abattre par la crainte, lui dit Kandjouï ; la parole que je vous ai donnée doit diſſiper vos ſoupçons. Prenez en main le gouvernement de mes états ; que votre élévation faſſe trembler les méchans & raſſure les gens vertueux. Prince, répondit Fériſé, une plus longue réſiſtance deviendroit un crime. J'accepte les pénibles fonctions que vous voulez me confier, mais c'eſt à une condition. Mille ennemis jaloux de ma nouvelle dignité vont s'élever contre moi, & ils tâcheront de me perdre. J'oſe exiger de votre majeſté de ne point me condamner, ſans avoir approfondi auparavant les accuſations qu'ils formeront contre moi.

Le lion, après avoir donné au renard toutes les aſſurances qu'il avoit demandées, l'établit ſon premier viſir. Bientôt le monarque & le nouveau favori devinrent inſéparables, & il paroiſſoit plutôt le collègue que le miniſtre de ſon maître.

Mais ce que Fériſé avoit prévu arriva. Les autres viſirs & les courtiſans, jaloux de ſon crédit & déſeſpérés de la chûte du leur, ſe liguèrent tous contre lui, & cherchèrent les moyens de le perdre. La choſe n'étoit pas facile : ſa conduite étoit irrépro-

Digitized by Google

chable, & il possédoit toute la confiance du lion; mais que ne peuvent la haine & l'envie! Un des conjurés, de concert avec les autres, prit les viandes préparées pour le lion & les cacha dans l'antre de Férisé.

L'heure du repas venue, tous les grands se rendent auprès du sultan. Le renard, retenu par une affaire pressée, ne put pas s'y trouver. Kandjouï, en attendant que l'on servît, faisoit l'éloge de son nouveau ministre, & redoubloit, sans le savoir, la haine que l'on avoit déjà contre ce favori.

Cependant, les officiers cherchent de tous côtés ce qui avoit été préparé pour le dîner du roi: leurs soins sont inutiles. Le lion frémissoit de colère. Je serois coupable, dit l'un des conjurés, de garder un plus long silence: on m'a assuré que Férisé avoit eu la témérité d'enlever pour lui le dîner de votre majesté. Une imputation aussi grave, reprit un autre, mérite d'être approfondie; les personnes en place sont toujours exposées à la calomnie. Cela est vrai, dit un troisième; mais, si le dîner du roi se trouve chez l'accusé, la preuve sera complette.

Kandjouï, qui écoutoit avec impatience ces discours, demanda que l'on produisît des témoins. Prince, dit un des courtisans, la

Digitized by Google

probité de Férisé m'a toujours été suspecte. Je le regarde comme un fourbe habile, qui cache sous le masque de la pieté un cœur pervers. Il ne tient qu'à votre majesté d'éclaircir la vérité du crime qu'on lui impute : ordonnez que l'on visite sa demeure. Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta un autre; Férisé a des espions partout, même à la cour, qui l'instruisent de tout ce qui s'y passe. Démarche inutile, dit un visir plus hardi que les autres, le coupable connoît l'empire qu'il a sur l'esprit du roi; il se disculpera, & peut-être nous fera passer pour des calomniateurs.

Ce dernier trait piqua le lion : il fit appeler Férisé, qui ignoroit ce qui se trâmoit contre lui. Il parut avec cette noble hardiesse que donne l'innocence, & que le crime veut en vain imiter. Le lion lui demanda d'un ton courroucé, ce qu'étoient devenues les viandes que l'on devoit lui servir ? Le renard assura qu'il les avoit remises à l'officier de sa bouche. Celui-ci, gagné, nia de les avoir reçues. Le lion ordonna de visiter la demeure de Férisé; les gardes y trouvèrent aisément les viandes que les conjurés y avoient cachées. Férisé, indigné de la méchanceté de ses ennemis, & de la foiblesse du

Digitized by Google

roi, ſe retira ſans daigner ouvrir la bouche.

Ses ennemis profitèrent de ſa retraite pour achever de le perdre. Le loup, qui, juſqu'alors, avoit paru être de ſes amis, le croyant diſgracié, dit au lion que le bien du royaume exigeoit un ſacrifice; que ſi une faute auſſi grave reſtoit ſans châtiment, tous les coupables ſe flatteroient de l'impunité, & delà que de déſordres!

Je ſuis étonné, dit l'once (*1), l'un des plus acharnés contre le renard, que votre majeſté paroiſſe encore douter du crime de Fériſé: la preuve en eſt complète, & vos ſujets attendent que vous vengiez la vertu que ce fourbe a profanée, en la faiſant ſervir de voile à ſes crimes. La ſûreté publique, j'oſe même dire la vôtre propre, y eſt intéreſſée. A quels excès ne ſe porteront point les méchans, ſi le glaive de la juſtice

(*) L'once eſt un animal qui eſt dans le genre de la panthère ou du léopard. La différence conſiſte en ce qu'il eſt beaucoup plus petit, n'ayant le corps que d'environ trois piés & demi de longueur: il a le poil plus grand que la panthère; la queue de trois piés de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre. Les tâches ſont à-peu-près de la même grandeur que celles de la panthère.

Digitized by Google

reste toujours dans le fourreau ? Il faut l'en tirer, & en frapper le coupable, tel cher qu'il puisse être à votre cœur. Votre majesté doit suivre l'exemple d'un sultan de Bagdad dont je vais lui raconter l'histoire.

LE SULTAN DE BAGDAD ET LA BELLE ESCLAVE;

CONTE.

UN sultan d'Iconium avoit un fils dont les qualités aimables faisoient les délices de son père & l'espoir des peuples. Le jeune prince eut envie de faire le pélerinage de la Mecque. Il s'embarque après en avoir obtenu la permission, & arrive heureusement. Les dévotions prescrites par la loi accomplies, il prend la résolution de retourner par terre dans ses états, & se joint à une caravane du Khorassan qui alloit à Bagdad. L'accueil qu'on lui fit dans cette ville fut digne de son rang & de sa naissance : tout fut mis en œuvre par le sultan de Bagdad, pour amuser un hôte aussi illustre. Le jeune prince,

Digitized by Google

après un séjour assez long, prit congé du sultan. Il voulut, avant de partir, lui témoigner sa reconnoissance, & lui fit présent d'une jeune esclave qu'il avoit amenée avec lui.

Le prince s'étoit à peine mis en route, que le sultan, empressé de voir sa nouvelle conquête, vole à son serrail. Quoiqu'il se piquât d'avoir rassemblé dans ce lieu de délices les plus rares beautés de l'Asie, il fut forcé d'avouer que Gulroué (c'étoit le nom de sa nouvelle esclave) l'emportoit sur toutes ses rivales. Leurs charmes, loin d'effacer l'éclat des siens, sembloient y ajouter & embellir son triomphe. Elles craignirent que cette nouvelle venue ne leur enlevât le cœur du sultan. Leur crainte n'étoit que trop bien fondée. Gulroué, qui avoit encore plus d'esprit que de beauté, subjugua ce prince, qui conçut pour elle la passion la plus violente. Il oublia bientôt, dans les bras de cette belle, les devoirs qu'impose la royauté, consacrant à l'amour des momens qu'il devoit au gouvernement de ses états & au bonheur de ses peuples.

Tandis que le prince oublioit ses devoirs, les troubles naquirent & la division désola ses états. Ses visirs tentèrent en vain de lui faire des représentations; il ne sortoit plus de

Digitized by Google

de son serrail & ne les admettoit jamais en sa présence. Ces ministres zèlés, voyant que sa guérison ne dépendoit plus des secours humains, s'adressèrent au ciel. Ils distribuèrent des aumônes aux pauvres & aux derviches, pour les engager à prier pour le sultan. Leurs vœux furent exaucés.

Une nuit que ce prince étoit plongé dans le plus profond sommeil, il vit en songe un vieillard vénérable, qui lui cria d'une voix forte : Prince mou & indolent, tu languis dans une honteuse volupté ; le sceptre va échapper de tes foibles mains, pour passer dans des mains plus dignes de le porter.

Le sultan, à ces mots, se réveilla rempli de frayeur, & fit vœu de briser ses chaînes. Gulroué eut ordre de se retirer & de ne jamais paroître devant lui. Cet arrêt fut un coup de foudre pour la jeune esclave, qui aimoit le prince avec autant d'ardeur qu'elle en étoit aimée. Elle s'abandonna à la plus vive douleur. Celle du sultan ne lui cédoit en rien ; il vouloit à chaque instant révoquer l'ordre fatal. Une nuit, enfin, Gulroué ne peut plus résister à son amour ; elle compte pour rien de mourir, pourvu qu'elle revoye son amant. Elle se présente devant lui, & tombe à ses genoux. Son air triste & abattu, ses beaux

Digitized by Google

yeux à demi éteints & baignés de larmes; un air de langueur & de tristesse répandu sur toute sa personne, firent l'impression la plus vive sur le sultan; sa première flamme mal éteinte se rallume avec plus de violence. Le vieillard qu'il avoit déjà vu en songe, lui apparoît un seconde fois & renouvelle ses menaces.

Le sultan vit bien qu'il ne pourroit jamais briser ses chaînes, tant que celle qui les lui faisoit porter existeroit. Il balança long-temps entre la belle esclave & sa couronne; mais enfin l'ambition l'emporta sur l'amour. Il ordonne au capitaine de ses gardes de la faire périr. La beauté de Gulroué, son innocence, ses malheurs touchèrent le cœur de cet officier. La violente passion du prince ne lui étoit pas inconnue; il craignit que le sultan ne se repentît un jour de l'ordre cruel qu'il lui avoit donné & ne le fît périr lui-même pour l'avoir exécuté. Il fit cacher Gulroué dans l'endroit le plus retiré de son serrail: il se présenta ensuite devant le monarque, en l'assurant qu'il étoit obéi.

Ce que le capitaine avoit prévu arriva. Le sultan, plus amoureux que jamais, l'envoya chercher quelques jours après, & lui demanda ce qu'il avoit fait de Gulroué. Trem-

Digitized by Google

ble pour toi-même, lui dit le ſultan furieux, ſi tu l'as faite périr: ta mort vengera la ſienne. L'officier intimidé lui avoua la vérité.

Le prince ſe livra de nouveau à toutes les douceurs de l'amour, & négligea plus que jamais les affaires de ſon royaume. Les troubles augmentèrent: il étoit ſur le point de perdre ſa couronne, ſans que rien pût le tirer de ſon ivreſſe profonde. Un nouveau ſonge vint le troubler au milieu de ſes plaiſirs.

L'épreuve qu'il avoit faite du capitaine de ſes gardes lui avoit appris que perſonne n'oſeroit faire périr Gulroué, & que lui ſeul pourroit immoler cette victime. Il s'y réſolut après bien des combats. Un jour qu'il ſe promenoit avec ſon amante, ſur une terraſſe élevée dont le Tygre baignoit les murs, il la pouſſa avec violence. Gulroué, précipitée dans le fleuve, y termina ſa vie & ſes malheurs.

Si ce ſultan, pour conſerver ſa couronne, ſe détermina à faire périr ſon amante, qui n'avoit commis d'autre crime que celui de l'avoir trop aimé, devez-vous épargner un traître qui a oſé ſe porter à de pareils excès?

Le diſcours de l'once & l'hiſtoire qu'il venoit de raconter, firent impreſſion ſur l'eſprit du lion. Il envoya un de ſes officiers

au renard, & lui ordonna de venir se justifier. Férisé, persuadé que les excuses sont faites pour le crime, & non pas pour l'innocence, renvoya l'officier avec hauteur. Celui-ci, ennemi du ministre, envenima sa réponse. Le lion, furieux, oublia le serment qu'il avoit fait au renard & le condamna à la mort.

La mère du lion, qui estimoit Férisé à cause de sa probité, ayant appris l'ordre qu'avoit donné le sultan, en fit suspendre l'exécution. Elle se rendit ensuite chez son fils, qui l'instruisit du crime de Férisé, & de l'arrêt qu'il avoit rendu contre le coupable.

Mon fils, lui dit la lionne, craignez de vous préparer un long & inutile repentir. Les cours sont le séjour de l'envie : plus les ministres ont de mérite, plus ils sont exposés à ses traits. Malheur aux rois trop crédules, qui prêtent l'oreille aux discours forgés par la haine; ils éloignent les ministres vertueux, & ne sont plus environnés que de lâches flatteurs. Ceux-ci sacrifient toujours la gloire du prince & le bonheur des peuples à leur basse jalousie.

Ce n'est pas sur de simples rapports, répondit le lion à sa mère, que j'ai condamné Férisé; c'est après m'être convaincu par moi-même de la vérité de son crime.

Digitized by Google

Le crime de Férisé, repartit la lionne, n'est pas si avéré que vous vous l'imaginez. Lorsque le nuage dont la calomnie a enveloppé sa vertu sera dissipé, vous serez au désespoir d'avoir sacrifié un innocent. Quelle apparence! qu'il ait commis la faute qu'on lui impute? Tout le monde sait qu'il s'est fait une loi de ne point se nourrir de la chair des animaux. Ses lâches ennemis, dans l'impuissance de lui trouver un crime véritable, seront eux-mêmes les auteurs de celui dont ils osent l'accuser. A quelles extrêmités ne se porte pas l'envie? Elle va jusqu'au mépris de la vie. L'on a vu des envieux se donner eux-mêmes la mort, pour la procurer à celui dont ils vouloient se venger. L'histoire d'un derviche & d'un négociant ne prouve que trop l'empire qu'a sur nous cette affreuse passion.

Digitized by Google

LE DERVICHE ET LE NÉGOCIANT,

CONTE.

UN négociant de Bagdad avoit pour voisin un derviche qui se faisoit aimer de tout le monde par ses bonnes qualités. Le négociant, animé contre ce religieux de la plus basse jalousie, lui portoit une haine mortelle ; il avoit tenté tous les moyens de le perdre. La vertu du derviche, l'innocence de ses mœurs, paroient les coups que lui portoit cet envieux. Celui-ci, désespéré de l'impuissance de sa haine & du triomphe de son ennemi, résolut de faire un dernier effort pour satisfaire sa vengeance.

Il achète un esclave qu'il traite avec la plus grande humanité. Je suis comblé de vos bienfaits, lui dit un jour l'esclave reconnoissant, je ne regrette point ma liberté : ses douceurs ne valent pas les chaînes que je porte : disposez d'un esclave fidèle, qui entreprendra les choses les plus difficiles pour vous témoigner sa reconnoissance.

Digitized by Google

Le négociant crut l'instant favorable pour s'ouvrir à lui du dessein qu'il avoit formé. Apprends, lui dit-il en poussant un profond soupir, que la jalousie que j'ai conçue contre le derviche mon voisin me consume; cette noire passion m'agite si cruellement, que je n'ai de repos ni le jour ni la nuit, & que la vie m'est odieuse. C'est pour en terminer le cours & celui de tous mes maux, que je t'ai acheté & que je t'ai comblé de mes bienfaits; mais en périssant, je veux me venger & entraîner dans ma chûte l'ennemi que j'abhorre. Ecoute le plan que j'ai tracé : nous monterons tous les deux cette nuit sur la terrasse du derviche, qui est contiguë à la mienne; là, tu m'égorgeras & tu me laisseras baigné dans mon sang : personne ne doutera qu'il ne soit l'auteur de ma mort; il succombera, & subira la peine portée contre les meurtriers.

A ces mots, l'esclave frémit d'horreur. Il se jette aux genoux de son maître; il l'assure qu'il aime mieux périr lui-même, que de tremper les mains dans le sang de son bienfaiteur; il le conjure, les larmes aux yeux, de renoncer au funeste projet que la haine lui inspire.

Digitized by Google

Je veux être vengé, lui dit le négociant; & je veux l'être sur le champ. Obéis sans différer, si tu veux me prouver ton zèle: prends cette bourse; elle renferme le contrat de ta liberté & une somme considérable en or. Mes ordres une fois exécutés, tu pourvoiras à ta sûreté par une prompte fuite.

O mon maître, repartit l'esclave, la fureur vous aveugle! Si la vengeance a des douceurs, c'est lorsque l'on peut en jouïr soi-même, & être témoin des maux dont on accable son ennemi; mais, après votre mort, quelle satisfaction pourrez-vous goûter de celle de votre rival? L'esclave n'oublia rien pour détourner son maître du funeste projet qu'il avoit formé; mais le voyant inébranlable, il consentit enfin à ce qu'il exigeoit de lui.

Ils montent tous les deux sur la terrasse du derviche. L'esclave enfonce son poignard dans le sein du negociant, & profite des ténébres de la nuit pour fuir & pour prendre la route d'Ispaham.

Le corps du négociant fut trouvé le lendemain matin sur la terrasse du derviche. On saisit celui-ci, & on le conduit devant le cadi. La bonne réputation dont jouissoit

Digitized by Google

le santon lui sauva la vie. Le juge, qui vit toute la ville s'intéresser en faveur de l'accusé, n'osa le condamner à la mort. Il se contenta de l'envoyer en prison, dans l'espérance qu'avec le temps, l'on pourroit découvrir le véritable auteur de ce meurtre.

Quelques années après, un habitant de Bagdad fut obligé d'aller à Ispaham. L'esclave du négociant le reconnut; il lui demanda en l'abordant des nouvelles du derviche. Le citoyen de Bagdad lui apprit tout ce qui s'étoit passé, & lui dit que le derviche, soupçonné d'être le meurtrier du négociant, languissoit dans les fers. Il est innocent de sa mort, répondit l'esclave: c'est moi qui en suis l'auteur. Il lui raconta alors tout ce qui étoit arrivé entre son maître & lui, & de quelle manière il avoit été forcé de le tuer. L'habitant de Bagdad, de retour dans sa patrie, alla chez le cadi faire sa déposition. Le négociant perdit non-seulement le fruit qu'il s'étoit proposé de sa vengeance, mais sa mémoire, depuis ce moment-là, fut en exécration à toute la ville.

Vous voyez, mon fils, par cette histoire, à quel excès est capable de se porter celui qui est tourmenté par cette funeste passion.

Digitized by Google

L'élévation de Férisé a allumé dans le cœur des courtisans la jalousie la plus violente ; ils ont enfin réussi à vous le rendre suspect : peu s'en est fallu qu'il ne soit devenu la victime de leurs complots. Peut-on prendre trop de précautions quand il s'agit de décider de la vie ou de la mort de quelqu'un ? Vous ne risquez rien en différant le jugement de votre ministre. S'il n'est pas coupable, vous vous épargnez les regrets, d'avoir trempé vos mains dans le sang innocent. S'il a réellement commis le crime dont on l'accuse, son châtiment, pour être différé, n'en sera pas moins sûr.

Le lion suivit les conseils de sa mère : il fit venir le renard, lui remit de nouveau le gouvernement de ses états. Seigneur, dit Férisé, je serois indigne de la confiance dont vous m'honorez, si je gardois un coupable silence ; il faut que je me justifie, non-seulement à vos yeux, mais à ceux de tout l'univers. Le ministre d'un prince ne doit pas être même soupçonné : si l'on doute de sa vertu, il perd la confiance publique. Dissiper les ombres épaisses dont mes ennemis ont enveloppé la vérité, & faire éclater mon innocence, n'est pas une entreprise facile. Je me flatte,

cependant, d'y parvenir, si votre majesté daigne m'appuyer de son autorité. Faites appeler les lâches délateurs qui m'ont accusé d'avoir détourné les viandes destinées pour votre table, moi, qui toute ma vie me suis interdit une pareille nourriture; menacez-les de votre indignation s'ils ne déclarent pas la vérité; assurez-les au contraire de leur pardon, promettez-leur même des récompenses, s'ils dévoilent à vos yeux le noir complôt qu'ils ont formé pour me perdre.

Vos calomniateurs, dit le lion, sont indignes de ma clémence: ils sont mes ennemis & ceux de l'état. La clémence, répondit Férisé, est la vertu qui doit être la plus chère aux rois. Il est beau de pardonner quand on a le pouvoir de se venger.

La générosité de Férisé, qui sollicitoit la grâce de ceux qui avoient voulu le perdre, étonna Kamdjouï. Il ne put s'empêcher d'admirer sa grandeur d'ame: il fit venir ses accusateurs; il les menaça de sa colère, s'ils persistoient à nier la vérité, & leur promit le pardon s'ils la confessoient. Ceux-ci firent l'aveu de leur crime: la vertu de Férisé dégagée des nuages qui la couvroient, parut dans tout son éclat.

Vous sentez, mon fils, dit la lionne au sultan, combien il est dangereux aux princes de prêter une oreille favorable aux discours envenimés des envieux. Les faux rapports, qui, dans leur principe, paroissent peu de chose, occasionnent souvent les plus grands maux. Semblables à un fleuve qui, étroit dans sa source, devient immense dans son cours par les eaux qui se précipitent dans son sein, & finit par submerger les campagnes.

Le lion remercia sa mère de lui avoir épargné les regrets de faire périr un innocent, & d'avoir sauvé les jours d'un ministre utile à l'état. Il l'assura qu'il seroit désormais en garde contre les flatteurs. S'adressant ensuite à Férisé : En vain la calomnie, lui dit-il, a voulu vous noircir à mes yeux ; elle n'a servi qu'à relever l'éclat de vos vertus : vous m'êtes plus cher que jamais, & je ne mets plus de bornes à ma confiance. Je me flatte que vous oublierez l'erreur d'un moment, & que vous plaindrez le sort des rois, dont le trône est inaccessible à la vérité.

Seigneur, répondit Férisé, oserois-je vous représenter que vous avez manqué à la parole que vous me donnâtes en me con-

Digitized by Google

fiant le gouvernement de vos états. Vous me promîtes alors de faire taire l'envie, & de fermer l'oreille aux calomnies qu'elle forgeroit. Vos ennemis, reprit le lion, vous ont servi en voulant vous nuire; ils ont relevé l'éclat de votre vertu loin de l'obscurcir : ma confiance en vous a pris de nouvelles forces.

Prince, dit Férisé, j'ai eu le bonheur d'échapper cette fois-ci aux pièges qu'on m'avoit tendus; mais puis-je espérer d'être toujours aussi heureux? L'impuissance de leur haine jusqu'à ce jour, le désir de se venger, les nouveaux honneurs même que vous accumulez sur ma tête, tout va redoubler leur fureur. Ils ont connu le foible de votre majesté; c'est par cet endroit qu'ils l'attaqueront. Servir un prince qui écoute les flateurs, c'est s'exposer à une mort certaine. J'aurois été moi-même un exemple de cette vérité, si votre mère n'eût détourné le coup: depuis cet instant fatal, je serai toujours dans la crainte. Vos nouvelles bontés, loin de me rassurer, me font trembler : elles vont servir d'aliment à l'envie acharnée contre moi. L'idée affligeante d'avoir été condamné pour une faute, qui, même quand je l'aurois commise, ne

Digitized by Google

méritoit pas la mort, se présente sans cesse à mon imagination : je crois voir le glaive levé sur moi. La clémence est une des premières vertus des princes. S'ils ne savent pas pardonner, qu'ils l'apprennent d'un roi de l'Yémen, qui fit grâce à un de ses courtisans qui l'avoit offensé grièvement :

LE ROI DE L'YÉMEN ET UN DE SES OFFICIERS,

CONTE.

NOUCHIREVAN (1) irrité contre un de ses officiers, l'avoit chassé de sa présence. La misère la plus affreuse suivit bientôt sa disgrace. Celui-ci au désespoir résolut de tout tenter pour terminer ses malheurs. Un jour que le prince avoit admis à sa table les grands de son royaume, l'officier se présenta à la porte du palais. Les portiers, en le voyant, crurent qu'il étoit rentré en

(1) Voyez la note, ainsi que les suivantes indiquées par des chiffres, à la suite de ces contes.

Digitized by Google

grâce, & ne s'opposèrent pas à son passage. Il entre dans la salle du festin, & remplit avec empressement les fonctions de son ancienne charge. Nouchirevan indigné de son audace, vouloit d'abord le faire périr; mais il craignit de troubler la joie d'un si beau jour.

L'officier encouragé par le silence du roi, saisit un instant favorable, & vole un plat d'or. Il croyoit avoir eu le bonheur de tromper les regards de tout le monde; mais, malgré toute sa subtilité, il n'avoit pu échapper à ceux du roi lui-même.

Le repas terminé, ceux qui étoient chargés de la vaisselle, ne trouvant point le plat d'or, veulent fouiller tous les convives. N'inquiétez personne, leur dit Nouchirevan; celui qui a dérobé le plat n'a pas envie de le rendre, & celui qui l'a vu prendre, n'a pas le dessein de décéler le coupable.

L'année suivante, à pareil jour, Nouchirevan admit encore à sa table tous les seigneurs de sa cour. L'officier, qui avoit dépensé tout ce qu'il avoit retiré de la valeur du plat, résolut de tenter une seconde fois la fortune. Il se présenta à la salle du festin, & y entra sans obstacle. Je me doute,

Digitized by Google

lui dit le prince en le voyant, que ta bourse est vide; tu viens la remplir aux dépens de ma vaisselle. Seigneur, dit l'officier, en se jetant à ses genoux, j'avoue mon crime: je mérite la mort; mais ayez pitié d'un malheureux qui ne s'est porté à un si coupable excès que par l'affreuse misère où il étoit réduit. La vie m'étoit odieuse; je cherchois à en terminer le cours, ce qui seroit arrivé sans la clémence de votre majesté. Nouchirevan, touché de sa sincérité, lui pardonna sa faute, & lui rendit l'emploi dont il l'avoit dépouillé.

Cette histoire nous apprend que le cœur des rois doit être comme l'océan, dont on ignore l'immensité; il doit encore être aussi ferme qu'une montagne, & n'être jamais ébranlé par les secousses violentes de la colère.

Vos conseils, dit le lion, peuvent renfermer quelque vérité utile, mais ils sont durs & austères; vous pourriez les adoucir. Un médecin prudent frotte de miel les bords du vase qui contient le breuvage amer qu'il présente à son malade: il l'engage par cet innocent artifice à le boire, & lui sauve la vie.

Prince, répondit Férisé, mon austérité

Digitized by Google

vaut mieux que la flatterie pernicieuse de vos courtisans. Ils ont pensé vous précipiter dans un crime & vous faire répandre le sang innocent. C'est ainsi que les princes, corrompus par la flatterie, trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu. La vérité les blesse, les irrite, parce qu'elle les contredit & souvent les condamne. Ce n'est pas un esprit chagrin & superbe qui me met ces paroles à la bouche : c'est l'amour de la vérité. Un sujet fidèle doit toujours dire la vérité à son roi, quand même il seroit assuré qu'elle lui déplairoit. La disgrace, l'exil, la mort même ne doivent pas tenir sa langue captive. Les rois sont les juges & les pères de leurs peuples. Ils doivent laisser pénétrer jusqu'au pied de leur trône les plaintes & les gémissemens des malheureux ; c'est l'unique moyen de prévenir les injustices, & d'empêcher les grands d'opprimer les petits.

J'ai tâché autant qu'il a dépendu de moi, dit Kamdjouï, de réparer l'injustice que j'avois commise à votre égard : les faveurs dont je vous ai comblé doivent vous l'avoir fait oublier. Je sens, répondit le renard, le prix de vos bienfaits : ma mémoire fidèle les retracera sans cesse à mon cœur recon-

Digitized by Google

noissant; mais rien, seigneur, ne peut me rassurer contre les envieux.

Les gens vertueux, reprit le lion, n'ont rien à redouter des méchans : tôt ou tard la vérité se découvre, la vertu triomphe, & le crime est dans l'opprobre. Vous n'avez désormais rien à appréhender de la malice de vos ennemis; leurs discours trompeurs ne feront aucune impression sur mon esprit.

Je veux bien le croire, seigneur, dit le renard; mais qui m'assurera que vous démêlerez tous les artifices qu'ils employeront pour vous tromper? L'envie prend toutes sortes de formes pour parvenir à ses fins. Ce sera sous la forme du zèle le plus pur qu'elle se présentera à vos yeux : Férisé, vous diront mes ennemis, a l'esprit ulcéré contre vous : il ne peut oublier l'injure qu'il a reçue, & il cherche l'occasion d'en tirer une vengeance éclatante. Vos faveurs, loin d'adoucir son cœur farouche & superbe, l'aigrissent. Votre majesté court le plus grand danger de se fier à celui qu'elle a offensé si cruellement. C'est ainsi qu'ils parviendront à me rendre suspect, & à me faire perdre votre confiance : c'est pour prévenir ce malheur, que j'ose vous demander ma retraite.

Digitized by Google

Le lion fit de nouveaux sermens au renard & lui donna toutes les assurances qui pouvoient calmer ses alarmes. Férisé vaincu, consentit enfin à ne pas abandonner la cour. Sa faveur augmenta de jour en jour, & il gouverna jusqu'à sa mort avec une sagesse & une modération qui réduisirent l'envie au silence.

CHAPITRE X.

Sur la tyrannie & l'injustice. Que celui qui fait le mal reçoit ordinairement un plus grand mal.

L'HISTOIRE du lion & du renard, dit Dabchelim à Bidpaï, renferme d'utiles leçons pour les rois. Elle leur apprend que le mérite & la vertu ont toujours excité la haine & la jalousie des méchans. Elle fait voir en même-temps le danger qu'ils courent, en prêtant une oreille favorable aux discours empoisonnés des flatteurs. Elle leur propose l'exemple rare d'un prince qui a le courage d'avouer qu'il s'est trompé,

& qui reconnoît la vérité dès qu'elle brille à ses yeux. La clémence du lion, envers les lâches accusateurs de Férisé, apprend aussi qu'un souverain ne peut trop chérir cette vertu, qui est le plus bel apanage de la royauté.

Tracez-moi maintenant l'histoire d'un tyran qui se plaît à entendre les gémissemens, & à voir couler les larmes de ceux qu'il opprime, & qui devient enfin lui-même victime de ses cruautés.

Prince, dit Bidpaï, le tyran ressemble à un homme privé de la vue. Il ne peut distinguer la lumière de la vérité des ténèbres de l'erreur. Tout l'agite; le tourmente; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de ceux qu'il craint. Insensé! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie le fera périr, & qu'il recevra enfin la juste punition que méritent ses injustices.

Le crime & la vertu ne sont pas des noms imaginaires, inventés pour en imposer au foible vulgaire, comme les impies voudroient le persuader. Sans la vertu, l'homme ne peut goûter cette douce paix d'où découle le véritable bonheur; elle a encore l'avantage d'être récompensée, même

Digitized by Google

dans ce monde. Le crime au contraire tourmente, agite, & rend malheureux celui qui s'y abandonne, & il reçoit quelquefois, dès cette vie, la juste punition qu'il mérite.

Si le tout-puissant, par des raisons qu'il dérobe à la connoissance des foibles mortels, diffère quelquefois à faire justice, sa vengeance, quoique lente, n'en est pas moins assurée. Ce monde ressemble à un champ: on n'y recueille que ce que l'on y a semé; l'on se flatteroit envain de trouver le fruit du bonheur sur l'arbre de l'injustice. Celui qui est intimément persuadé que toutes nos actions, soit bonnes ou mauvaises, reçoivent, même dès ce monde, le prix qui leur est dû, quitte les routes obliques du crime, s'il y est engagé, & continue de parcourir rapidement celles de la vertu, s'il y est entré dès son enfance. Votre majesté verra cette vérité développée dans l'histoire d'un lion:

Digitized by Google

LE LION,

L'ONCE ET LE RENARD,

FABLE.

UN lion cruel régnoit dans une forêt proche d'Alep. Il ne se plaisoit que dans le meurtre & le carnage des animaux, dont il étoit la terreur. Il avoit pour ministre un once (*). Celui-ci touché des malheurs de ses pareils, & se ressouvenant du proverbe qui dit : Que celui qui sert un tyran est l'ennemi de dieu, prit la résolution de quitter la cour du lion.

Plein de cette pensée, il prit le chemin de la plaine. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il apperçoit un rat qui rongeoit la racine d'un arbre. L'arbre sembloit lui dire : Cruel! quel mal t'ai-je fait, pour me faire dessécher? Pourquoi empêcher les voyageurs de se reposer à mon ombre épaisse

(*) Voyez ci-devant, page 94, à la note.

Digitized by Google

& de goûter du fruit délicieux que je porte ? Le rat paroissoit insensible aux gémissemens de l'arbre, & continuoit avec ses dents aigües à le percer. Dans le même instant un serpent s'élance sur lui & le dévore. L'once, témoin de cet événement, vit par ses yeux que le mal est toujours suivi du mal.

Cependant le serpent, après avoir dévoré le rat, s'étendit au pied de l'arbre & se livra au sommeil. Un porc-épic voyant le serpent endormi, s'avança vers lui & se mit à le piquer. Le serpent réveillé par la douleur veut se venger; mais les dards aigus dont est armé son ennemi lui font mille blessures, & il perd la vie avec son sang. Un renard affamé, qui traversoit la plaine, apperçoit le porc-épic : il le guette, le saisit par la tête & le mange. Lui même est attaqué, peu de temps après, par un dogue : il se livre un combat cruel; le chien victorieux terrasse son ennemi, & venge par sa mort celle du porc-épic.

L'once, témoin de ces merveilles, douta moins que jamais que celui qui fait le mal ne tarde pas à en recevoir la punition.

Le chien, fier de son triomphe, s'en alloit tout joyeux, lorsqu'il se vit attaqué par un ennemi plus redoutable; c'étoit un

Digitized by Google

tigre, qui devint le vengeur du renard. Le meurtre que venoit de commettre le tigre ne resta pas long-temps impuni, un chasseur, qui le pourſuivoit depuis long-temps, lui lança un trait avec tant d'adreſſe, qu'il le perça d'outre en outre. Le tigre expiré, le chaſſeur ſe diſpoſoit à s'emparer de ſa peau, lorſqu'il ſurvint un cavalier qui la voulut enlever de force. La querelle des deux prétendans ſe termina par un combat furieux, dans lequel le chaſſeur perdit la vie. Le cavalier ſe ſaiſit de la peau du tigre & s'éloigne à toute bride. Il avoit à peine fait quelques pas, que ſon cheval s'abattit & le renverſa avec tant de violence qu'il périt ſur le champ. L'once, après tant d'exemples, ſe convainquit de plus en plus que le mal ne reſte jamais impuni.

Cependant le lion, étonné de ne plus voir l'once, le fit chercher. Comme il n'étoit pas fort éloigné, on le trouva aiſément. Il fut conduit devant le lion, qui lui fit des reproches ſur ſa fuite, & voulut en ſavoir le motif. Seigneur, répondit l'once, ce n'eſt pas ſans courir les plus grands dangers que l'on oſe dire la vérité aux rois : la mort eſt ſouvent le fruit d'un aveu trop ſincère.

Digitized by Google

Si vous voulez être obéi, promettez-moi que la hardiesse de mes représentations ne m'exposera point à votre colère.

Le lion impatient lui donna les assurances qu'il demandoit. Puissant roi des animaux, dit alors l'once, vous ne vous plaisez que dans le meurtre & le carnage; vous vous faites un jeu barbare de verser le sang de vos sujets. Tant d'injustice me font appréhender pour vous le courroux céleste.

A ce discours hardi, le lion indigné frémit de colère; mais se ressouvenant de la parole qu'il avoit donnée, il se fit violence, & lui dit : Les reproches que tu me fais peuvent être véritables par rapport aux autres animaux; mais pour toi, tu n'as jamais éprouvé les effets de cette cruauté que tu blâmes si fort. Je serois un ingrat, répondit l'once, si je niois vos bienfaits; mais puis-je voir d'un œil indifférent la manière barbare avec laquelle vous traitez mes pareils? Leur gémissemens pénètrent mon ame de la plus vive douleur. Je crains que la vengeance céleste n'éclate enfin sur votre tête, & n'enveloppe en même-temps ceux qui vous approchent. Un feu violent consume également le bois verd & le bois sec.

Digitized by Google

Le lion lui demanda ce que c'étoit que l'injufte, & en quoi confiftoit la juftice. Prince, répondit l'once, l'injuftice eft la violation des droits d'autrui. Celui qui commet une injuftice, ne tarde pas à en recevoir la punition. La juftice confifte à traiter les autres comme l'on voudroit l'être foi-même. Celui qui eft jufte, en eft toujours récompenfé. Les fages ont comparé ce monde à une montagne, le long de laquelle fe trouve un écho qui répète toutes les paroles que l'on profère, foit bonnes, foit mauvaifes; c'eft-à-dire, que celui qui, dans ce monde, fait le bien, trouve le bien, & celui qui commet le mal, trouve le mal. J'ai vu, feigneur, de mes propres yeux, plufieurs exemples frappans de cette vérité. L'once alors raconta au lion l'hiftoire du rat, du ferpent, du porc-épic, du renard, du chien, du tigre, du chaffeur & du cavalier.

Le lion étoit trop fier pour profiter des fages avis de l'once, & trop cruel pour ceffer de répandre le fang de fes fujets. Celui-ci voyant l'inutilité de fes repréfentations, fe retira de la cour, pour n'être point témoin des cruautés de ce tyran.

Sa retraite offenfa le lion; il la prit pour

un reproche tacite de sa conduite : il résolut de l'en punir. Tandis qu'il le poursuivoit, deux faons qui bondissoient dans la plaine se présentèrent à sa vuè. Il oublia, en les voyant, l'once & l'injure qu'il en avoit reçue. Il s'élance sur les faons. Leur mère, qui voit le danger dont ils sont ménacés, accourt toute tremblante : Puissant roi des animaux, lui dit-elle, ayez pitié d'une mère désolée, & ne la condamnez pas à des pleurs éternels ; ne déchirez pas mon cœur, en le séparant de ce qu'il a de plus cher au monde. Vous avez des enfans ; & vous connoissez la force de l'amour paternel : puisse le ciel, en récompense de votre générosité, préserver de tout malheur vos lionceaux ! Le lion, loin d'être sensible aux prières de la biche, déchira en sa présence même ses deux faons.

La biche désolée s'éloigna de ces lieux funestes. Elle fit la rencontre de l'once, qui, la voyant accablée de douleur, lui en demanda le sujet. Elle lui apprit son malheur & la cruauté du lion. L'once n'oublia rien pour la consoler, & l'assura que le ciel ne tarderoit pas à la venger de ce barbare.

La prédiction de l'once ne tarda pas à

Digitized by Google

s'accomplir. Le lion, de retour dans son antre, trouva à l'entrée ses deux lionceaux qu'un chasseur avoit massacrés, & qu'il avoit dépouillés de leurs peaux. A ce spectacle, il se mit à faire des rugissemens horribles, qui faisoient retentir toute la forêt, & qui empêchoient les animaux de prendre aucun repos.

Il y avoit dans cette forêt un renard philosophe. Il ne sortoit de sa retraite que pour être utile aux créatures vivantes. Les rugissemens du lion pénétrèrent jusqu'à lui; il l'alla trouver : le lion lui apprit son malheur.

Seigneur, lui dit le renard, armez-vous de courage; c'est l'unique remède aux maux dont vous êtes accablé : ressemblez au diamant, sur lequel l'eau & le feu ne peuvent faire aucune impression. L'échanson de la destinée ne présente-t-il pas également aux grands & aux petits la coupe amère du malheur? Tout zenith a son nadir, & tout commencement a sa fin; le malheur succède toujours au bonheur, & la tristesse à la joie. Souvent l'on a vu le flambeau nuptial se changer en torche funèbre. J'ai parcouru le jardin du monde : j'ai cherché en vain une rose, qui fût sans épines. Mais

Digitized by Google

de tous les maux qui nous accablent, la mort eſt ſans doute le plus terrible, parce qu'il eſt le ſeul auquel il n'y ait point de remède. Lorſque le moment fatal eſt arrivé, l'ange cruel de la mort n'a pitié de perſonne; il frappe également les jeunes & les vieux, les riches & les pauvres. Les armées nombreuſes, la foule des courtiſans, toute la pompe & la majeſté qui environnent le trône, ne mettent pas à l'abri des traits redoutables de la mort le monarque qui y eſt aſſis. Cette triſte vérité vous apprend que vos pleurs & vos gémiſſemens ſont inutiles. Le ſeul remède à vos maux eſt la patience & la réſignation à l'arrêt de la deſtinée.

Je conviens que mon malheur eſt irréparable, dit le lion; mais par où me le ſuis-je attiré? & pourquoi mes lionceaux ont-ils péri d'une manière ſi funeſte? C'eſt la juſte punition, lui répondit le renard, de toutes les injuſtices que vous avez commiſes envers les autres animaux. Tu ſeras jugé, dit le proverbe, comme tu as jugé toi-même les autres. Vous reſſemblez à cet homme qui demandoit pourquoi le feu avoit conſumé ſes chantiers. Le lion pria le renard de lui raconter cette hiſtoire.

Digitized by Google

L'HOMME INJUSTE ET LE DERVICHE,

FABLE.

UN homme puissant, dit le renard, abusoit de l'autorité dont il étoit revêtu pour fouler le peuple. Il profitoit pendant l'été de la misère des pauvres; & l'hiver, pour acheter leur bois la moitié de sa valeur, il forçoit les riches à le payer le double. Cette vexation odieuse le rendoit également insupportable aux uns & aux autres. Un jour qu'il concluoit un pareil marché avec un pauvre, un derviche voulut lui reprocher sa dureté : il le menaça même de la colère céleste; l'homme puissant, loin de l'écouter, le chassa avec mépris.

Le feu prit cette nuit-là même aux chantiers de ce tyran, & consuma non-seulement le bois qu'ils renfermoient, mais la flamme s'étendant avec rapidité, brûla son palais & toutes ses richesses. Le même derviche vint de grand matin pour être témoin d'un événement qu'il avoit prédit. Il vit le

Digitized by Google

maître du palais étendu par terre, & accablé de la plus vive douleur. Le derviche entendit qu'il demandoit à quelqu'un par quel accident le feu avoit pris à ses chantiers. C'est la vapeur des soupirs qu'ont poussé les pauvres, lui répondit le santon: cette vapeur est montée jusqu'au ciel, & est retombée en flammes sur votre palais.

Cette histoire, poursuivit le renard, vous apprend que le malheur arrivé à vos enfans, est la punition des maux que vous avez causés à ceux des autres animaux. Ils ont supporté avec plus de courage que vous n'en montrez, une infortune qu'ils n'avoient point méritée comme vous. Suivez leur exemple, & imitez leur constance.

J'écoute vos conseils avec plaisir, dit le lion: daignez me les continuer; ils suspendent mes chagrins. Oserai-je vous demander votre âge? dit le renard. Quarante ans. De quelle nature ont été pendant ce temps-là vos alimens? Je me suis nourri de la chair des animaux, & leur sang a été ma boisson favorite. Les animaux que vous avez dévorés, reprit le renard, n'avoient-ils ni pères ni mères? ou bien, croyez-vous qu'ils ont eu le cœur assez dur pour être insensibles à la perte de leurs petits? Si depuis votre naiſ-

ſance vous vous fuſſiez abſtenu d'une pareille nourriture, vous n'auriez pas aujourd'hui vos lionceaux à pleurer. Prince, tremblez pour l'avenir : les maux que vous avez éprouvés ne ſont qu'une ombre légère de ceux dont vous êtes menacé. Soyez perſuadé qu'un tyran eſt en horreur à toute la terre. Le jardin de la tyrannie ne produit que des plantes empoiſonnées.

Ce diſcours véhément du renard fit la plus vive impreſſion ſur le lion. Il reconnut, enfin, qu'un édifice dont la baſe étoit poſée ſur la cruauté s'écrouloit, & écraſoit celui qui l'habitoit. Inſenſé! dit-il en lui-même; qu'ai-je fait, & que vais-je devenir? La jeuneſſe, qui eſt le printemps de la vie, s'eſt écoulée depuis long-temps. Je ſuis dans mon automne : la vieilleſſe languiſſante viendra bientôt courber mon corps & affoiblir mes membres. Il faut du moins que dans ce dernier période je répare le paſſé par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice. Je renonce déſormais à la pourſuite des animaux.

Le lion en effet ceſſa depuis ce moment d'être la terreur des forêts. Quelques fruits ſauvages étoient les ſeuls alimens qu'il ſe permît, & lui ſuffiſoient pour appaiſer ſa faim.

Le renard voyant que le lion ne ſe nour-

Digitized by Google

rissoit plus que de fruits, se repentit de l'avoir su trop bien persuader. Ce roi des animaux consommoit en fruits dans une journée ce qui auroit suffi à d'autres pour plusieurs mois. Le renard craignit de se voir bientôt lui-même exposé à mourir de faim. Il se présente devant le lion, qui lui dit d'un air satisfait: Tu vois, cher ami, le fruit de tes conseils & ma docilité à les suivre. Grâces à tes leçons, je mène une vie plus tranquille & plus innocente : je commence même à sentir le prix de la vertu; ma présence n'effraye plus comme autrefois les animaux : de simples fruits produits par la nature sont toute ma nourriture.

Vous vous imaginez, lui répondit le renard, de n'avoir rien à vous reprocher : vous êtes dans l'erreur. Les habitans de cette forêt sont vivement alarmés de la résolution que vous avez prise ; peut-être même leur est-elle plus funeste que la cruauté avec laquelle vous les traitiez auparavant.

Quels nouveaux crimes ai-je donc commis depuis notre entrevue, lui demanda le lion ? Je puis vous assurer que j'ai été rigide observateur de ma parole, & que je ne me suis souillé du sang d'aucun animal. Cela est vrai, répondit le renard; mais n'est-ce

donc rien à vos yeux que de vous emparer de la ſeule nourriture que la providence a départie aux hôtes de cette forêt ? Ignorez-vous qu'ils ne ſoutiennent leur vie que par les fruits qui s'y trouvent, & que vous conſommez dans un ſeul jour ce qui pourroit les faire ſubſiſter pendant pluſieurs mois ? Que leur importe, après tout, d'être mis en pièces par vos dents meurtrières, ou de périr par la famine ? Craignez le ſort d'un ſanglier dont je vais vous raconter l'hiſtoire :

LE SINGE ET LE SANGLIER,

FABLE.

Un ſinge s'étoit retiré dans une forêt : il y vivoit des fruits de quelques figuiers qui s'y trouvoient. A l'exemple de la fourmi, il conſervoit pour l'hiver une partie des fruits qu'il avoit la précaution de faire ſécher. Il couloit ainſi des jours tranquilles dans ſa retraite, lorſqu'il les vit troubler par un ſanglier.

Cet animal, pourſuivi par des chaſſeurs, s'étoit retiré dans cette même forêt : preſſé

Digitized by Google

par la faim, il cherchoit de quoi l'appaiser. Il vit avec douleur tous les arbres dépouillés de leurs fruits. Il arriva, enfin, au pied de celui sur lequel le singe étoit monté. Celui-ci, en l'appercevant, prévit tout ce qu'alloit lui coûter un hôte si dangereux. Il dissimula son chagrin & lui offrit ses services. Le plus important que tu puisses me rendre, lui dit le sanglier, est de me donner à manger. Peu délicat sur le choix des mets, je me contenterai des plus simples : la promptitude est la seule grâce que j'exige de toi.

Le singe aussitôt secoua l'arbre sur lequel il étoit. Le sanglier mangeoit les fruits à mesure qu'ils tomboient; l'arbre en fut dépouillé en un instant. Le sanglier pria son hôte de monter sur un autre. Les fruits du second arbre furent dévorés avec la même avidité que ceux du premier, sans que l'appétit du sanglier se rallentît, & il fit signe au singe de monter sur un troisième arbre.

Je me suis acquitté envers vous, lui dit le singe, des loix qu'impose l'hospitalité; mais il me paroît que vous n'êtes guères instruit de celles de la modération. Les fruits que vous venez de manger en un instant auroient suffi à ma nourriture pendant plusieurs mois: si je vous obéissois, je me ver-

Digitized by Google

rois réduit à mourir de faim cet hiver.

Téméraire, reprit le sanglier, il t'appartien bien de me faire des reproches : je t'ordonne d'abandonner désormais le séjour de cette forêt, ou tu ressentiras les effets de mon courroux. C'est une injustice, lui répondit le singe, de s'emparer du bien d'autrui. Je sais que vous avez la force en partage ; mais vous ne devez pas en abuser pour opprimer les foibles : tôt ou tard l'injustice reçoit la punition qui lui est due.

A ces mots, le sanglier, transporté de colère, veut monter sur l'arbre pour se venger; mais il eut à peine atteint les premières branches, qu'elles rompirent sous le poids énorme dont elles étoient accablées, & entraînèrent dans leur chûte le sanglier. Sa mort délivra le singe de l'appréhension où il étoit.

Cet exemple, dit le renard au lion, doit vous faire trembler. Si vous continuez de consommer les fruits qui sont la seule nourriture des habitans de cette forêt, ils ne tarderont pas à périr : leur sort ne sera pas moins triste que lorsque vous les dévoriez. Le seul moyen qui vous reste à prendre pour éviter ces deux extrémités fâcheuses, est de vous contenter, pour toute nourriture, de

Digitized by Google

l'herbe & des plantes que ce lieu produit en abondance. Le lion intimidé suivit le conseil que lui donna le renard.

Telle est l'histoire de ce tyran qui se jouoit de la vie de ses semblables. Il ne connut les malheurs qu'entraîne après elle l'injustice, que quand lui même en devint la victime.

CHAPITRE XI.

Que l'on doit être content de l'état dans lequel la providence nous a placé, & ne pas le quitter pour en embrasser un autre.

LA onzième maxime, dit Bidpaï au roi Dabchelim, renferme une leçon utile pour tous les hommes. Elle apprend que le bonheur consiste à être content de son état, & que le quitter pour en embrasser un autre auquel la providence ne nous a point destiné, est la source de bien des chagrins.

Le tout-puissant, en plaçant les hommes sur la terre, a voulu qu'ils dépendissent les uns des autres, & qu'ils se secourussent mu-

Digitized by Google

tuellement. C'eſt par cette raiſon qu'il a départi à chacun d'eux un talent différent. L'homme doit connoître le talent qu'il a reçu en partage, & faire ſes efforts pour le perfectionner. Celui qui le néglige pour en cultiver un autre qui lui a été refuſé, renverſe les loix de la providence & ſe rend malheureux. Votre majeſté conviendra de cette vérité, quand je lui aurai raconté l'hiſtoire d'un anachorète hébreu & de ſon hôte :

LE DERVICHE

ET SON HÔTE,

CONTE.

UN derviche s'étoit retiré dans un hermitage aux environs de la ville de Konadjé. Son deſſein étoit d'y vivre inconnu, pour ſe livrer tout entier à la prière & à la méditation. Ses vertus, malgré le voile de la modeſtie dont il s'efforçoit de les couvrir, lui attirèrent une foule de perſonnes qui venoient le conſulter & s'éclairer.

Digitized by Google

Un étranger se présenta un jour chez lui. Le derviche le reçut avec bonté, & lui demanda de quel pays il étoit, quel étoit le but de son voyage. L'étranger lui dit qu'il avoit éprouvé des malheurs dont il n'osoit l'entretenir, de peur de l'ennuyer. Sur l'assurance que lui donna le derviche qu'il en entendroit le récit avec plaisir, l'étranger commença ainsi son histoire :

Je suis né en Europe : je passois pour le plus habile boulanger de la ville que j'habitois ; malgré la réputation dont je jouissois, j'avois de la peine à subsister. Un laboureur, qui me fournissoit du bled, m'invita un jour chez lui. La conversation tomba sur les différens états qui composent la société : celui de boulanger ne fut pas oublié ; mon ami voulut savoir s'il étoit aussi avantageux qu'il se l'étoit imaginé : il fut surpris d'apprendre que je vivois avec peine. Ma profession, me dit-il, est plus avantageuse ; un grain de bled que je sême m'en produit plus de cent, & quelquefois même plus de deux cent. Je lui fis part, à mon tour, de mon étonnement, & je lui fis sentir que je le soupçonnois d'exagérér. L'alchymie si vantée, reprit-il, n'est autre chose que la culture des terres portée à sa dernière perfection.

Digitized by Google

Un poëte perſan a dit : Le grand œuvre eſt une chimère. Philoſophe inſenſé ! déchire le ſein de la terre avec le ſoc de la charrue ; tu y trouveras ce que tu cherches en vain dans tes creuſets.

Ce diſcours du laboureur fit ſur mon eſprit la plus vive impreſſion. Mon état n'ayant plus d'attraits pour moi, je réſolus de le quitter pour en embraſſer un autre dans lequel j'eſpérois faire une fortune brillante. Un derviche, mon voiſin, apprit mon deſſein ; il m'en fit des reproches, & n'oublia rien pour m'en détourner. L'homme avide, me dit-il, eſt ſouvent fruſtré dans ſes eſpérances ; celui qui ſait ſe contenter de l'état dans lequel la providence l'a placé, eſt heureux, ou du moins n'eſt pas tourmenté.

Derviche, lui répondis-je, la profeſſion que j'exerce ne me procure que des fatigues & des peines ſans aucun profit : j'y renonce pour embraſſer celle de laboureur, beaucoup moins pénible & bien plus avantageuſe. Je ſuis las de mener une vie miſérable ; mon parti eſt pris : adreſſez vos prières au ciel, pour qu'il favoriſe mes démarches. Juſqu'à préſent, reprit le derviche, votre état vous a fait vivre avec peu d'aiſance, j'en conviens ; mais il ſuffiſoit du moins à votre

Digitized by Google

ſubſiſtance & à celle de votre famille. Le labourage demande des connoiſſances qui vous manquent, & ſans leſquelles vous ne pouvez pas réuſſir. Le ſuccès ne répond pas toujours à notre attente, & les eſpérances trop brillantes ſont ſouvent trompées. Croyez-moi, ne changez point votre four contre une charrue. Celui qui abandonne ſon métier pour en exercer un autre auquel il n'eſt pas propre, s'expoſe aux mêmes malheurs qu'une grue dont je vais vous raconter l'hiſtoire:

LA GRUE ET LE BERGER,

FABLE.

UNE grue, citoyenne des bords d'un lac, y vivoit des différens inſectes qu'elle y trouvoit en abondance. Un jour elle apperçut un épervier, qui, après avoir donné la chaſſe à une perdrix, l'avoit priſe & la dévoroit. Cet épervier, dit en elle-même la grue, fait ſa nourriture des oiſeaux les plus délicats; & moi, qui l'emportes ſur lui par la force & par la grandeur, je me contente

Digitized by Google

de vils insectes. Je veux suivre son exemple. La grue, après ce beau monologue, apperçoit une perdrix, qui, d'un vol léger, rasoit la surface de l'eau : elle veut fondre sur cette proie ; mais la pesanteur de son corps l'entraîne ; elle tombe sur les bords du lac qui étoient très-fangeux ; ses pattes s'enfoncent dans le limon ; elle fait de vains efforts pour s'en tirer. Un berger, qui étoit aux environs, prend l'oiseau, l'encage & le porte à ses enfans.

Vous voyez, par cette fable, me dit le derviche, quel danger l'on court en quittant son état pour un autre, auquel l'on n'est pas propre.

Les sages conseils du derviche ne me firent aucune impression : je fus sourd à sa voix. J'abandonnai mon four, & j'ensemençai un champ que j'avois loué. Me voilà donc devenu cultivateur. Les instrumens nécessaires au labourage avoient absorbé le peu que je possédois : il me falloit attendre près d'une année avant de pouvoir rien retirer de mes terres. Ma famille se trouva réduite à la dernière misère. Je me repentis alors de n'avoir pas suivi les sages conseils du derviche ; je crus réparer ma faute en reprenant mon four. Un de mes amis me

Digitized by Google

prêta de l'argent, & je fus tout-à-la-fois boulanger & laboureur. Je courois de la ville aux champs, & des champs à la ville. Le garçon auquel j'avois confié mon four me vola & prit la fuite; des orages qui se succédèrent les uns aux autres, ravagèrent les campagnes. J'allai conter mes malheurs au derviche mon voisin. Je vous l'avois prédit, me dit-il: vous ressemblez à cet homme entre deux âges avec ses deux femmes:

L'HOMME ET SES DEUX FEMMES,

FABLE.

Un homme de moyen âge dont la barbe commençoit à grisonner, avoit deux femmes, l'une encore verte, & l'autre déjà un peu mûre. Pour éviter tout sujet de discorde, il avoit des attentions égales pour elles, & consacroit un jour à la jeune & l'autre à sa compagne. Cet homme étoit accoutumé, quelque temps après s'être levé, de se rendormir sur les genoux de la femme avec

Digitized by Google

laquelle il se trouvoit. Un matin, qu'il étoit dans cette attitude avec la femme de moyen âge, elle apperçut dans la barbe de son mari des poils noirs mêlés avec les blancs. Ces poils noirs, dit-elle en elle-même, font croire à ma rivale que son mari est encore jeune, il faut que je les coupe : elle cessera de l'aimer en lui voyant la barbe toute blanche.

Le lendemain ce fut le tour de la jeune : elle se mit à saccager les poils blancs. Toutes deux à l'envi firent tant, que notre barbe grise demeura sans poils. Il en est de même de vous, me dit le derviche : vous n'avez plus les moyens de continuer votre premier métier, & la misère où vous êtes vous force d'abandonner le nouveau que vous avez embrassé.

J'écoutai cette fois avec plus de docilité les conseils du derviche. Accablé de dettes comme je l'étois, la fuite étoit le seul parti qui me restoit à prendre; je m'y déterminai & je me mis à voyager. Tels sont les malheurs qui ont empoisonné mes jours : je les ressens d'autant plus vivement, que mon ambition seule les a causés.

Consolez-vous, lui dit l'anachorète, l'école de l'adversité est nécessaire à l'homme;

Digitized by Google

elle lui donne du courage & des lumières qu'il n'auroit point puisés à celle du bonheur. Vos malheurs vous ont procuré un autre avantage : ils vous ont forcé de parcourir le monde. Les voyages, semblables au creuset qui sert à purifier l'or, forment & instruisent l'homme.

L'étranger, enchanté de l'esprit de son hôte, oublia ses malheurs. L'anachorète étoit de la race des israëlites; il étoit versé dans toutes les sciences & savoit plusieurs langues, en particulier celle de ses pères. L'étranger, par une suite de son inconstance & de la bizarrerie de son esprit, voulut apprendre l'hébreu, & conjura son hôte d'avoir pour lui la complaisance de le lui enseigner.

J'y consens, lui répondit le derviche : les savans doivent se faire un plaisir d'éclairer les autres hommes; mais je crains que les difficultés ne vous rebutent. La langue que vous avez dessein d'apprendre en est remplie. Je sais, répondit l'étranger, qu'il est difficile d'apprendre une langue; mais quels obstacles ne surmonte pas un travail assidu & constant? Celui qui se livre à l'étude des sciences ressemble à un homme qui a entrepris un long & pénible voyage : il

Digitized by Google

ne peut arriver au terme qu'après des fatigues infinies. Je me flatte que les épines que je trouverai fur ma route fe changeront un jour en rofes. Je reffemblerai à ce pêcheur qui dut fon bonheur à l'envie qu'il eut de s'inftruire. Je veux vous raconter cette hiftoire.

LE PÊCHEUR ET LES SAVANS,

FABLE.

UN payfan ne vivoit, lui & fa famille, que de ce qu'il prenoit à la chaffe ou à la pêche. Un jour qu'il avoit tendu fes lacets, trois oifeaux s'y prirent & d'autres alloient s'y prendre, lorfque le br uit de deux hommes qui fembloient fe quereller les écarta. C'étoit deux favans qui fe difputoient.

Le payfan s'approche d'eux, les conjure de fufpendre leur difpute, de peur que le bruit qu'ils font n'effarouche les oifeaux, & que fes peines ne deviennent inutiles.

Pour prix de leur filence, les favans veu-

Digitized by Google

lent que le bon-homme leur donne à chacun un des oiſeaux déjà pris. Il ne m'en reſtera qu'un, leur dit-il; je ſuis pauvre; ma famille eſt nombreuſe; la ſcience doit rendre les hommes juſtes. Quel droit avez-vous ſur ma chaſſe pour en prétendre les deux tiers? C'eſt violer toutes les loix de la juſtice & de l'équité.

Pour toute réponſe, les ſavans dirent qu'ils alloient continuer leur diſpute avec plus de chaleur. Le pauvre homme, pour ſe délivrer de ces importuns, conſentit à ce qu'ils voulurent. Mais, dit-il, ſi vous voulez partager avec moi, je dois partager avec vous; & ſi je vous donne de mes oiſeaux, vous devez me donner de votre ſcience: de quoi diſputiez-vous? Nous diſputions, lui dirent-ils, ſur les hermaphrodites. Le payſan n'en fut pas plus ſavant. Hermaphrodite, lui dirent-ils, ſignifie ce qui eſt mâle & femelle tout à la fois. Le payſan retint le mot d'hermaphrodite, & les ſavans emportèrent les deux oiſeaux.

Le lendemain avant le jour, le payſan étoit ſur le bord de la mer: il avoit déjà jeté ſes filets; un énorme poiſſon s'y prit. Notre pêcheur plein de joie court au palais, préſente ſa pêche au ſultan. Ce prince avoit

Digitized by Google

fait creuſer un ſuperbe vivier, où il faiſoit raſſembler les poiſſons les plus rares : c'étoit ſa paſſion. Il prend le poiſſon, & veut que l'on donne mille pièçes d'or au pêcheur qui l'avoit apporté.

Le viſir étonné de cette prodigalité, s'approchant du ſultan, lui dit : Si pour pareille bagatelle vous donnez des ſommes ſi conſidérables, on vous apportera tous les poiſſons de l'Océan, & vous ne ſerez pas en état de les payer. J'ai promis mille pièces d'or pour ce poiſſon, reprit le ſultan; les rois plus que les autres hommes doivent être eſclaves de leur parole. Comment me tirer de-là ?

Demandez au pêcheur, répondit le viſir, ſi ſon poiſſon eſt mâle ou femelle; s'il vous répond : il eſt mâle; vous lui direz : les mille pièces d'or ſeront à toi quand tu m'apporteras la femelle; s'il vous dit : c'eſt une femelle; vous lui direz : apporte-moi le mâle, & tu auras les mille pièces. Il ſera dans l'impoſſibilité de vous ſatisfaire, & alors vous lui ferez donner une légère récompenſe.

Le ſultan approuvant l'expédient, fit approcher le pêcheur. Ton poiſſon, lui dit-il,

Digitized by Google

il, est-il mâle ou femelle? Sire, répondit le pêcheur, il est hermaphrodite.

Le visir présent fut bien étonné. Le sultan ordonna qu'aux mille pièces d'or qu'il avoit promises on en ajoutât mille autres. La science est toujours utile : on ne perd pas le temps qu'on emploie à l'acquérir.

Le derviche, vaincu par l'obstination de l'étranger, consentit enfin à ce qu'il désiroit. Le peu de progrès du disciple, malgré les efforts redoublés du maître, ne vérifia que trop la prédiction de ce dernier. La nature, marâtre envers cet étranger, lui avoit refusé ce génie intelligent qui conçoit & saisit, si nécessaire à quiconque se livre à l'étude des sciences. C'étoit une terre aride qui, malgré toute la culture qu'elle recevoit, ne produisoit aucun fruit.

Vous avez entrepris une chose au-dessus de vos forces, lui dit un jour le derviche; croyez-moi, renoncez-y: vous n'arriverez jamais au terme de la carrière que vous voulez parcourir, & nous perdons l'un & l'autre un temps précieux que nous pourrions consacrer plus utilement. L'on ne doit pas sortir de la route que nous ont tracée nos pères, & s'obstiner à apprendre une langue différente de la leur.

Digitized by Google

Vos reproches seroient justes, repartit l'étranger, si je quittois la route de mes pères pour m'égarer; mais doivent-ils rougir en me voyant faire des efforts pour acquérir de la science ?

Je remplis les devoirs sacrés de l'hospitalité, lui dit le derviche, en vous donnant un avis salutaire ; vous vous repentirez un jour de ne l'avoir pas suivi : non-seulement vous ne parviendrez jamais à apprendre l'hébreu, mais vous oublierez votre propre langue. Vous ressemblerez à certain corbeau, qui, à force de vouloir imiter la démarche de la perdrix, oublia enfin la sienne propre :

LE CORBEAU ET LA PERDRIX,

FABLE.

UN corbeau admiroit la démarche d'une perdrix; il étoit enchanté des grâces, de la légèreté de ses mouvemens; il voulut l'imiter, & se mit à suivre par-tout son

modèle. La perdrix s'en apperçut. Oiseau lourd & pesant, lui dit-elle, tu veux en vain m'imiter : la nature m'a favorisée de ces grâces que tu admires dans ma démarche ; elle ne t'a pas fait le même don : inutilement tu veux la forcer ; l'art ne donne point ce que la nature a refusé.

Le corbeau, obstiné, ne voulut pas renoncer à sa folle entreprise : il ne put jamais parvenir à imiter la démarche de la perdrix, il finit par oublier la sienne.

Faites-vous à vous-même l'application de cette fable. Entreprendre une chose au-dessus de vos forces, & vouloir apprendre une langue pour laquelle vous n'avez aucune disposition, est une folie impardonnable. Votre entêtement ne m'étonne point ; il vous a précipité dans les malheurs que vous avez éprouvés, & vous a obligé de vous expatrier.

L'étranger, incapable de suivre un bon conseil, s'obstina, & continua en vain l'étude, dans laquelle il ne fit aucun progrès. Il ne tarda pas à vérifier la prédiction de son maître ; il ne put jamais apprendre la langue hébraïque, & parvint enfin à oublier la sienne.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Que la douceur & la modération sont les qualités les plus à désirer dans un Monarque.

UN prince, pour être parfait, dit Dabchelim à Bidpaï, doit sans doute réunir dans sa personne toutes les vertus. Mais quelle est celle qui lui est la plus nécessaire, & qui contribue plus sûrement à son bonheur & à celui de ses sujets ? Trois vertus semblent l'emporter sur les autres : le courage, la libéralité, la modération. A laquelle des trois faut-il donner la préférence ?

Seigneur, répondit le brachmane, un prince qui sait toujours se commander à lui-même, est sans contredit le prince le plus accompli de la terre. La valeur est à désirer dans un monarque; mais elle a ses dangers : il est à craindre que l'amour de la gloire & l'envie de faire des conquêtes ne l'entraînent trop loin, qu'il ne tende

Digitized by Google

ſes peuples malheureux par des guerres continuelles. La libéralité a des bornes qu'il ſeroit dangereux de franchir ; elle ne ſe fait guère reſſentir qu'à ceux qui approchent le plus près du trône, & toujours aux dépens de ceux qui en ſont le plus loin. La modération au contraire n'a aucun de ces inconvéniens ; elle s'étend ſur tous les ſujets qui compoſent l'empire : tous en reſſentent également la bénigne influence.

Les rois, qui ſont les (*) maîtres de la vie & des biens de leurs ſujets, ont beſoin de modération plus que les autres. La colère, la paſſion, le caprice, ne doivent avoir aucun empire ſur eux ; l'équité ſeule doit dicter les ordres qu'ils donnent.

Un poëte perſan a dit : Dieux de la terre ! que le premier uſage de votre pouvoir ſoit l'empire ſur vous-même. Que votre ame, toujours calme & ſereine, ne ſoit jamais agitée par les vents impétueux des paſſions : elles exciteroient des tempêtes qui ébranleroient votre trône & le renverſeroient à la fin.

(*) Cette maxime n'eſt que trop ſuivie par malheur dans les gouvernemens deſpotiques, & leur eſt propre.

Digitized by Google

Tout contribuoit au bonheur de ce prince. Son grand-visir avoit autant de probité que de lumières. Uniquement occupé de la gloire du sultan & du bonheur des peuples, il n'étoit ni avide, ni ambitieux. Le chancelier de l'empire, par ses vastes connoissances, étoit l'oracle de son siècle, soit dans ses discours, soit dans ses écrits.

Ce sultan avoit un élephant blanc, le seul qui fut dans les Indes: il le montoit les jours de combat. Cet animal furieux renversoit avec sa trompe des bataillons ennemis, & les fouloit aux pieds. Ce prince avoit aussi deux éléphans noirs, qui ne le cédoient au blanc que par la rareté & l'éclat de sa couleur. Deux dromadaires, si légers à la course, qu'ils sembloient à peine toucher la terre avec leurs pieds, portoient avec une rapidité incroyable les ordres du sultan d'une extrêmité du royaume à l'autre. On admiroit encore parmi les raretés qu'avoit ce prince, un cheval le plus beau de l'univers, & un sabre d'un acier si fin, que rien ne résistoit à ses coups.

Il y avoit eu autrefois dans les états du sultan une tribu de bramins, qui, livrés à l'erreur & à la superstition, professoient un culte impie. Ce prince n'ayant pu diffi-

Digitized by Google

par leurs ténèbres, irrité de leur résistance, avoit fait périr le plus grand nombre, & réduit à l'esclavage leurs femmes & leurs enfans. Quatre cent d'entr'eux étoient échappés à cette proscription : c'étoient des espèces de mages, instruits des mistères de la nature & versés dans toutes sortes de sciences. Le sultan les avoit reçus dans son palais & les consultoit quelquefois. Ces bramins, dévoués en apparence aux volontés du prince, lui portoient dans le fond du cœur une haine mortelle, & attendoient avec impatience l'occasion de la faire éclater. Elle ne tarda pas à se présenter.

Le sultan goûtoit une nuit les douceurs du sommeil, lorsqu'il fut troublé par un songe. Il entendit une voix éclatante, & vit deux poissons blancs qui se tenoient tout droits devant lui. Le bruit de la voix l'éveilla ; mais ses yeux appesantis se refermèrent bientôt. A peine étoit-il rendormi, qu'il apperçut dans un nouveau songe deux canards & une oie qui plânoient dans le plus haut des airs. L'oie quitta les canards, & se présenta devant le prince, en marchant sur la terre & dans la posture d'un suppliant. Ce prince, réveillé une troisième fois, se rendormit encore, & il vit un dra-

Digitized by Google

gon monstrueux dont le corps étoit tacheté de verd & de jaune, qui s'élança sur lui, & avec les replis de sa queue s'entortilla autour de sa jambe : la crainte lui fit jeter un cri. Il se rendormit & eut un quatrième songe. Son visage & son corps étoient couverts de sang, & il sortoit avec abondance de sa bouche. Ce songe l'effraya plus que les autres. Il ne tarda pas à en avoir un cinquième. Il étoit monté sur un cheval blanc, qui l'emportoit malgré lui. Le sultan effrayé faisoit d'inutiles efforts pour l'arrêter. Il regardoit de tous côtés, & voyoit avec douleur que personne de sa suite ne venoit à son secours ; les efforts qu'il avoit faits dissipèrent son sommeil ; mais il s'y livra de nouveau, & eut un sixième songe. Il crut voir sa tête embrasée ; le feu se communiquoit & causoit un incendie. Le septième & dernier songe fut le plus effrayant. C'étoit un aigle d'une grandeur énorme, qui fondoit sur lui & lui déchiroit le corps avec ses serres meurtrières. Le sultan jeta un cri si fort que ses pages accoururent.

Il étoit trop agité pour goûter de nouveau les douceurs du sommeil. Ces songes si extraordinaires, dit-il en lui-même, m'annoncent les plus grands malheurs. Qui

V

sera assez habile pour m'en donner l'interprétation ; ou plutôt, qui aura le pouvoir de détourner de dessus ma tête les maux dont elle est menacée ? Plein de ces tristes réflexions, il attendit le jour avec impatience. Dès l'aurore, il fit appeler les bramins qui étoient dans son palais, & leur raconta le sujet de sa peine. L'effroi étoit peint sur le visage du prince. Les bramins, qui s'en apperçurent, firent leur possible pour l'augmenter. Seigneur, lui dirent-ils, jamais songes plus extraordinaires, & en même-temps plus sinistres n'ont effrayé aucun mortel. Permettez-nous de consulter nos livres sacrés : peut-être y trouverons-nous le véritable sens des présages effrayans que le ciel vous envoie. Peut-être nous indiqueront-ils le remède aux maux dont vous êtes menacé.

Le prince y consentit. Ce tyran, (dirent-ils entr'eux, dès qu'ils furent hors de sa présence) a proscrit injustement notre nation : quelques-uns des nôtres ont expiré dans des tourmens affreux ; les autres ont été forcés de quitter leur patrie pour échapper à ses fureurs. Vengeons leur injure & la nôtre, puisqu'il s'offre de lui-même à nos coups. La frayeur dont il est saisi, l'espoir d'éviter

Digitized by Google

par la puissance de nos secrets magiques les maux dont il s'imagine être menacé, le rendront docile à nos voix. Un homme timide est toujours crédule. Persuadons-lui que ces songes annonçent la perte de sa couronne & celle de sa vie; qu'il ne peut échapper à ces malheurs qu'en se baignant dans le sang de ses enfans, de ses femmes, de ses ministres: il nous sera facile alors de nous défaire de ce monstre resté seul, sans appui, sans conseil, & devenu en horreur à ses sujets par ce trait de cruauté.

Les bramins, après avoir formé ce noir complot, se présentent devant le sultan, la douleur & la consternation peintes sur le visage. Pourquoi faut-il, seigneur, lui dirent-ils que vous employiez notre ministère, pour vous annoncer les événemens les plus sinistres? Les songes funestes qui ont troublé votre repos désignent la chûte de votre empire & la perte de votre vie. En voici la fidèle interprétation.

Les deux poissons qui se sont tenus droits devant vous, représentent vos deux fils. Les deux canards & l'oie désignent vos deux élephans noirs & l'éléphant blanc. Ce serpent tacheté de verd & de jaune est l'em-

Digitized by Google

blême de la sultane favorite ; & le cheval fougueux, qui vous emportoit, est celui de votre majesté. Le feu ardent, qui vous entouroit, représente votre grand-visir ; & l'aigle représente votre chancelier. Le sang qui sortoit à gros bouillons de votre corps, désigne votre sabre, que des traîtres doivent teindre du sang de votre majesté.

Après vous avoir annoncé tous les malheurs dont vous êtes menacé, nous devons vous instruire des moyens que nôtre science dans l'art de la divination nous a fait découvrir pour les éviter. Ils sont terribles, & ils vous feront frémir ; mais il faut ou les employer, ou vous décider à périr vous-même. Le ciel, pour être appaisé, demande le sang de vos deux fils, celui de la sultane favorite, & celui de votre visir & de votre chancelier. Vous ferez égorger en même-temps vos deux éléphans noirs, l'éléphant blanc, vos deux dromadaires & votre cheval, & l'on en fera un bain dans lequel vous vous plongerez. Nous ferons, tandis que vous y serez, des conjurations ; nous réciterons certaines prières mystérieuses capables d'appaiser le courroux du ciel.

Ce discours remplit de terreur & d'indignation le sultan. Barbares ! leur dit-il,

Digitized by Google

qu'osez-vous me proposer ? La mort n'est-elle pas mille fois préférable à l'affreux moyen que vous me présentez pour l'éviter ? Comment puis-je me résoudre à sacrifier des personnes qui me sont plus chères que ma propre existence ? Quelles douceurs aura pour moi la vie, quand je serai privé de ce qui m'y retient ? Vous ignorez sans doute l'histoire du grand Salomon (2) & de Boutimar.

Un ange apparut au prophête Salomon, & lui présenta de la part de l'éternel un vase rempli d'une eau merveilleuse qui avoit la vertu de rendre immortel. En buvant de cette eau, lui dit le messager céleste, vous jouirez de l'immortalité, & en n'en buvant point, vous subirez la loi commune au reste des hommes. Le tout-puissant vous laisse le maître de choisir.

Salomon, incertain, assembla son conseil; tous ceux qui le composoient furent d'avis qu'il préférât l'immortalité. Le prophête s'étant apperçu que Boutimar, un de ses visirs des plus éclairés, étoit absent, l'envoya chercher, & lui proposa la question. Grand roi, lui dit Boutimar, cette eau divine est-elle réservée à vous seul, ou d'autres que vous ont-ils la liberté d'en faire

Digitized by Google

sage? Salomon lui répondit que cette faveur n'avoit été accordée qu'à lui. Si cela est ainsi, reprit le visir, vos épouses les plus chéries, vos enfans, ces doux objets de votre tendresse, vos ministres, vos amis, tout ce qui vous entoure paiera à la nature le tribut commun : vous leur survivrez; chaque année, que dis-je, chaque instant vous enlèvera quelqu'un qui sera cher à votre cœur; vous en gémirez. Quels charmes aura pour vous une vie qui sera consacrée à la douleur & à des regrets éternels? Vous ne vivrez toujours que pour souffrir toujours.

Le prophête préféra l'avis de Boutimar à celui de ses conseillers, renonçant de bon cœur à une immortalité qui auroit été pour lui mille fois plus affligeante que la mort. Je suivrai l'exemple de Salomon. Quelles douceurs trouverois-je à prolonger des jours qu'il faudroit passer à pleurer ceux que j'aime plus que moi-même? Au reste, tout dans cet univers a un terme fixé pour sa durée. Les empires les mieux établis, après être parvenus au plus haut point de leur grandeur, tombent en décadence, & finissent par être renversés. Les villes les plus superbes sont changées en solitudes. Quelle folie

de verser le sang de tant de personnes si chères, pour prolonger pendant quelques instans de plus, des jours qui doivent bientôt finir! cherchez un autre moyen de détourner les malheurs dont je suis menacé. Jamais je ne mettrai en usage celui que vous me proposez; il est trop cruel & trop barbare.

Les bramins insistèrent : Seigneur, lui dirent-ils, la perte de la sultane favorite, celle de vos enfans, de vos visirs, n'est pas irréparable. En consentant à vivre, il vous sera aisé de former de nouveaux liens, qui vous feront retrouver toute la douceur que vous goûtiez dans les premiers; mais en vous déterminant à mourir, tout est perdu pour vous sans ressource.

Ces instances augmentèrent l'incertitude & la douleur du sultan. Il chassa les bramins de sa présence, & se retira dans l'appartement le plus secret de son palais. Un torrent de larmes s'échappa, malgré lui, de ses yeux. Malheureux que je suis! s'écria-t-il, la foudre gronde sur ma tête, elle est prête à éclater. Quelle main assez puissante pourra la détourner? Mais périssons plutôt que d'employer l'affreux moyen que m'ont proposé les bramins. Qui pourroit avoir le cœur assez barbare pour immoler lui-même

Digitized by Google

ce qu'il a de plus cher, & prolonger, par un crime atroce, des jours qui doivent bientôt finir. Le sultan se représentant ensuite l'amour qu'il avoit pour ses fils, leur âge tendre, leur innocence, la vertu, la beauté de la sultane favorite, la sagesse de son grand-visir, le mérite & le zèle de son chancelier : A dieu ne plaise, dit-il, que je souille mes mains d'un sang si précieux : qu'ils vivent, & que le malheureux Salar épuise sur lui seul tout le courroux céleste.

La douleur du sultan, dont on ignoroit la cause, alarma ses sujets. Ils craignirent de perdre le meilleur des rois. Bélar, c'étoit le nom du grand-visir, étoit incertain du parti qu'il devoit prendre : il n'osoit presser le prince de lui révéler un secret dont il s'obstinoit à lui dérober la connoissance. D'un autre côté, il craignoit que le mal, s'il restoit plus longtemps ignoré, ne devînt sans remède.

Dans cette incertitude, il alla trouver la sultane favorite. Princesse, lui dit-il, depuis que le sultan a remis entre mes foibles mains le gouvernement de ses états, il a toujours daigné m'écouter, même sur les moindres choses. Sa conduite à mon égard est bien changée. Il a eu depuis quelques

Digitized by Google

jours plusieurs entretiens secrets avec les bramins ; j'ai cherché inutilement à pénétrer quel en étoit l'objet. Depuis cet instant fatal, il ne sort plus de son palais : inaccessible à tous ses serviteurs, il s'obstine à garder le silence, il refuse de prendre aucune nourriture, & paroît dévoré des plus noirs chagrins. Ses sujets, qui l'adorent, sont très-alarmés ; ils vous conjurent de faire vos efforts pour découvrir la cause de ses peines : ils craignent que les bramins, ce reste impur d'une nation proscrite, ne portent le sultan à quelque démarche fâcheuse. Il ne seroit plus temps de s'opposer à leurs desseins, quand ils auroient réussi : un tardif repentir ne répareroit pas le mal qu'ils auroient fait.

Visir, répondit la sultane, je me suis apperçue de la douleur du roi : elle ne m'inquiète pas moins vivement que vous ; mais depuis quelques jours il m'évite : je n'ose troubler sa solitude, ni chercher à pénétrer un secret qu'il ne veut pas confier ; je crains de m'exposer à son courroux.

Madame, repartit Bélar, dans une occasion où il s'agit du salut du prince & de celui de tout l'empire, il faut montrer plus de courage. Qui osera paroître devant le

Digitized by Google

ſultan, ſi vous ne le tentez? Qui a mieux ſu que vous trouver le chemin de ſon cœur? Employez les prières, les larmes s'il le faut. Peignez-lui votre déſeſpoir; il n'y pourra point réſiſter. Ami, m'a dit ſouvent ce bon prince, la ſultane eſt pour moi une divinité bienfaiſante, ſa préſence ſeule fait naître la joie dans mon cœur.

La favorite, encouragée par le diſcours du viſir, alla trouver le ſultan. Quel ſombre nuage, lui dit-elle, a obſcurci tout-à-coup la lumière qui brilloit ſur votre viſage? Quelle triſteſſe a chaſſé la joie de votre cœur? Pourquoi ces yeux, dont un ſeul regard fait mon bonheur, n'oſent-ils ſe lever ſur moi? Que veut dire ce ſilence, cet air morne & abattu? Si les bramins vous ont annoncé des choſes fâcheuſes, confiez-les à vos plus fidèles ſerviteurs, peut-être y apporteront-ils quelque remède. Lumière de mes yeux, lui répondit le ſultan, en pouſſant un profond ſoupir, pourquoi me faire une queſtion qui m'afflige, & dont la réponſe, ſi j'oſois vous la faire, vous affligeroit encore plus.

Seigneur, repartit la ſultane, ſi les malheurs dont les bramins vous ont menacé, ne regardent que ceux qui entourent votre

Digitized by Google

trône, ce ne sont plus des malheurs; que mille vies comme la mienne vous soient sacrifiées si elles peuvent conserver la vôtre; mais si ces maux vous sont personnels, il ne faut point vous laisser abattre. La crainte obscurcit l'esprit en abattant l'ame; elle empêche dans les dangers de voir les ressources: elle décourage nos amis & enhardit nos ennemis.

Si la montagne du Caucase, dit le sultan à Irandoht (c'étoit le nom de la sultane), avoit entendu une partie des choses que m'ont dit les bramins, elle auroit été ébranlée jusques dans ses fondemens, comme le fut le mont Sinaï, quand le tout-puissant parla à Moïse au milieu de la foudre & des éclairs. Si le soleil voyoit l'affreux sacrifice que l'on m'ordonne, il reculeroit, saisi d'horreur. Ne me faites point de nouvelles questions, je n'ai pas la force d'y répondre, vous n'aurez pas celle de m'entendre.

Irandoht pressa de nouveau le sultan. Vous le voulez, madame, je vais porter à votre cœur un coup mortel; mais n'en accusez que vous-même. Des songes effrayans ont troublé mon repos il a y quelques jours. J'en ai demandé l'interprétation aux bra-

Digitized by Google

mins; ils m'ont assuré que ces songes désignoient les plus grands malheurs; & que le seul moyens de les éviter étoit d'immoler mes enfans, mon grand-visir, mon chancelier & vous-même.

Ces paroles furent un coup de foudre pour la favorite. Revenue à elle-même: Je fais volontiers, dit-elle au prince, le sacrifice de ma vie: elle ne peut être mieux employée que pour sauver la vôtre. Mais, seigneur, cet oracle est-il bien sûr? Ceux qui l'ont prononcé sont les restes méprisables de cette nation que vous avez proscrite. Ils peuvent avoir de la science; mais ils sont sans principes & sans religion; rien de pur ne découle d'une source empoisonnée. Qui sait si le conseil qu'ils vous ont donné n'est pas dicté par un esprit de vengeance. Ils n'ont pas oublié que vous avez fait périr leurs frères; ils vous ordonnent d'immoler vos deux fils, afin que votre majesté n'ait point de successeur intéressé à les punir. La prudence de votre grand-visir, les lumières de votre chancelier leur font ombrage; ils veulent vous priver de l'appui de ces deux ministres, afin que personne ne puisse détourner le coup qu'ils méditent de vous porter. Quant à moi,

Digitized by Google

quoique d'un sexe plus foible, ils me redoutent ; ils connoissent mon amour pour votre personne ; ils savent que les yeux d'une amante sont clairvoyans, & qu'elle tremble toujours pour l'objet qu'elle adore. Ils appréhendent que je n'éclaire leurs démarches, & que je ne découvre leur noir complot. Ces perfides, dans l'impuissance où ils ont été jusqu'à présent de se venger, ont caché sous le dehors du zèle, la haine implacable qu'ils vous ont vouée : le moment est venu de la faire éclater, ils l'ont saisi avec ardeur. Prince, si vous suivez leur conseil, les peuples se révolteront ; tout sera dans le trouble ; les ennemis en profiteront pour s'emparer de votre royaume.

Les rois, plus que les autres, doivent se défier de leurs ennemis, même de ceux qui paroissent dans l'impuissance de se venger. Comme ils ne peuvent attaquer à force ouverte, ils dressent des embûches, & l'on devient tôt ou tard la victime d'une aveugle sécurité. Je ne m'oppose point à l'exécution de l'arrêt cruel qu'ont prononcé les bramins ; mais avant que d'en venir à cette extrêmité, il faut bien s'assurer de la vérité. Je sais un moyen sûr de la découvrir, si votre majesté consent à en faire l'épreuve.

Digitized by Google

Sur une montagne peu éloignée de cette ville, vit un pieux ſolitaire ; il paſſe la nuit en prières, & le jour en méditations : le paſſé & l'avenir ſont préſens à ſes yeux. Le tout-puiſſant, pour récompenſer ſes vertus, l'a favoriſé du don de prophétie : lui ſeul, ſeigneur, peut vous donner l'interprétation fidelle des ſonges que vous avez eus. Si elle ſe trouve conforme à celle des bramins, il n'y a plus à balancer, il faut exécuter ce qu'ils vous ont preſcrit ; mais ſi elle eſt différente, votre majeſté diſtinguera aiſément la lumière des ténèbres, & la vérité du menſonge.

Le ſultan conſentit à la propoſition d'Irandoht. Il monte à cheval, & va trouver le pieux anachorète. Celui-ci vient au-devant du ſultan. Seigneur, lui dit-il, je ſuis fâché que vous ayez daigné venir ici vous-même ; ſi j'avois pu prévoir le deſſein de votre majeſté, j'aurois été me proſterner aux pieds de votre trône, & recevoir vos ordres ; mais j'apperçois ſur votre viſage les traces d'une douleur profonde, oſerai-je vous en demander le ſujet ?

Le ſultan raconta alors au derviche les ſonges extraordinaires, qui l'avoient ſi fort troublé, l'interprétation que les bramins en

avoient donnée, les malheurs dont ils l'avoient menacé, & les moyens qu'ils avoient prescrits pour les éviter.

Karidoun (c'étoit le nom du pieux solitaire) resta quelque temps plongé dans une profonde rêverie. Adressant ensuite la parole au roi : Oserai-je vous représenter, lui dit-il, que vous ne deviez pas consulter les bramins ; ce sont des fourbes habiles, qui en imposent aux yeux du vulgaire par les apparences d'une science qu'ils n'ont pas en partage ; ils sont de plus les ennemis de votre majesté, & cherchent depuis long-temps l'occasion de vous faire périr. Les sept songes qui vous ont si fort troublé, loin de vous ménacer de quelque malheur, désignent l'époque la plus glorieuse de votre règne. Sept ambassadeurs des plus grands princes de l'orient se rendront à votre cour chargés de riches présens.

Les deux poissons blancs, qui tenoient se tout droits devant vous, représentent deux ambassadeurs du roi de Sérendib ; ils doivent offrir à votre majesté, de la part de leur maître, une garniture complette des plus beaux rubis.

Les deux canards & l'oie, désignent deux chevaux blancs, & un dromadaire de la plus

plus grande beauté, que le sultan de Déli vous envoie.

Un sabre de la trempe la plus fine, & enrichi de diamans, est annoncé par ce dragon qui vous a tant effrayé; c'est un présent du roi de Syrie.

Le sang qui découloit de votre corps, est l'emblême d'une robe écarlate, brodée en perles & en pierres précieuses, que le prince de Gazna destine pour la plus belle de vos esclaves.

Ce feu qui entouroit votre tête, est une couronne de diamans; c'est un hommage que vous fait le roi de Ceylan.

Ce cheval indomptable sur lequel vous étiez monté, représente un éléphant blanc, que l'ambassadeur d'Egypte doit amener à votre majesté.

L'aigle qui vous déchiroit les entrailles, présage des choses moins flatteuses. Une personne qui vous est chère encourra votre indignation: elle sera éloignée pendant quelque temps de votre présence; vous vous laisserez toucher en sa faveur, elle rentrera en grâce, & votre amour, loin d'être affoibli par cet évènement, n'en sera que plus vif.

Telle est, prince, la véritable interprétation des songes qui vous ont tant effrayé.

Digitized by Google

Elle ne reſſemble pas aux fauſſetés que vous ont débitées les bramins ; j'oſe repréſenter à votre majeſté, qu'elle ne doit honorer perſonne de ſa confiance, avant de l'avoir bien éprouvé.

Le diſcours de Karidoun combla de joie le ſultan ; il la fit éclater, de même que ſa reconnoiſſance. Quelles actions de grâces ne dois-je pas à l'immortel, dit-il à l'anachorète, pour avoir guidé mes pas vers un homme comme vous, rempli de ſa ſageſſe ! vous avez diſſipé les ténèbres qui m'environnoient, & vous avez fait briller à mes yeux la pure lumière de la vérité.

Le ſultan, après avoir remercié le derviche, monta à cheval, & ſe rendit à ſon palais. A peu de jours de-là, les ſept ambaſſadeurs annoncés par Karidoun arrivèrent ; les préſens qu'ils firent vérifièrent dans ſon entier la prédiction de l'anachorète.

Salar, pour remercier le ciel de l'avoir préſervé d'une manière ſi extraordinaire des embûches que lui avoient tendues les bramins, fit diſtribuer aux derviches & aux pauvres de ſon empire des ſommes conſidérables : il voulut en même-temps récompenſer la ſultane & le viſir du zèle qu'ils avoient témoigné dans cette occaſion inté-

Digitized by Google

reſſante. Les diſtinctions, l'eſpoir des récompenſes, dit le viſir au prince, ne ſont pas les motifs des actions d'un bon miniſtre; l'amour de ſes devoirs, la gloire du prince, le bonheur des peuples, doivent ſeuls l'animer. Pour la ſultane, j'avoue qu'elle mérite les grâces que vous voulez lui faire, par le ſervice ſignalé qu'elle vous a rendu.

Irandoht avoit été longtemps ſans rivale; le ſultan voyoit avec indifférence les diverſes beautés que renfermoit ſon ſerrail. Une circaſſienne ſut enfin toucher ſon cœur: Bezmefrouz (c'étoit le nom de cette eſclave) étoit faite pour plaire: elle avoit de la jeuneſſe, de la vivacité, des grâces, une taille légère & élégante; deux beaux yeux noirs pleins de feu relevoient la blancheur éclatante de ſon teint: elle tiroit les ſons les plus agréables de divers inſtrumens, & les uniſſoit avec ſa voix, qui alloit juſqu'à l'ame; ſa danſe étoit légère, pleine de grâces & d'expreſſion. Cette nouvelle paſſion du ſultan n'éteignit point celle qu'il avoit pour Irandoht; elles partageoient également ſon cœur. Il fit appeler Bezmefrouz, & voulut auſſi lui faire un préſent. Irandoht

eut la couronne de diamans, & sa rivale la robe écarlate brodée en perles.

Le visir prit congé du prince, qui resta seul avec ses deux favorites. Irandoht, après avoir orné sa tête de la couronne de diamans, se mit aux genoux du roi, & lui présenta un sorbet dans un vase de cristal de roche. Salar, moins occupé du sorbet que de celle qui le servoit, la considéroit avec plaisir dans cette attitude; quelques instans après Bezmefrouz, qui s'étoit revêtue de la robe écarlate, parut devant le sultan, & lui présenta des confitures sur une soucoupe d'or. Ce prince, ébloui de sa beauté, à laquelle cette robe prêtoit un nouvel éclat, détourna les yeux de dessus Irandoht, & dit les choses les plus flatteuses à sa rivale. Irandoht ne put se défendre d'un mouvement de jalousie; la colère, le dépit, la transportent; le vase de cristal de roche qu'elle tenoit lui échappe, & la liqueur se répand sur les habits du sultan.

Cet événement avoit été prédit par le pieux solitaire, qui lui avoit interprêté ses songes; mais il n'y fit point d'attention: il n'écouta que sa colère; persuadé que la sultane avoit voulu l'offenser, il appela le visir & lui ordonna de la faire périr.

Digitized by Google

Bélar, étonné emmena avec lui Irandoht qui le suivoit tristement; chemin faisant, il se proposa de ne pas exécuter sur-le-champ l'ordre de son maître. La beauté de la sultane, l'amour du prince pour elle, le service signalé qu'elle venoit de lui rendre, convainquirent Bélar que le prince se repentiroit un jour d'avoir condamné sa favorite. S'il est touché de la mort de la sultane, dit en lui-même le visir, s'il paroît se repentir d'en être l'auteur, ce sera le moment de lui annoncer que j'ai eu la prudence de lui désobéir; si au contraire le temps n'appaise point sa colère, j'obéirai sans doute, quoiqu'avec bien de la peine; il est toujours trop-tôt pour faire un acte de cruauté.

Le visir conduisit Irandoht dans l'appartement le plus secret de son palais. Il ordonna aux femmes, qu'il lui donna pour la servir, de la traiter en reine. Il parut ensuite devant le sultan, la douleur & la consternation peintes sur le visage; & l'assura qu'il étoit obéi.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le prince. Les regrets les plus vifs avoient succédé à sa colère, comme l'avoit prévu le sage visir. Il s'en apperçut à la tristesse qui étoit peinte sur le visage du prince. Seigneur, lui dit Bélar, inutilement vous regrèteriez

Digitized by Google

la sultane ; l'on ne revient point du sombre rivage des morts. Les pleurs, les gémissemens ne peuvent réparer le mal que nous faisons en étouffant la voix de la raison pour n'écouter que celle de la passion. Je vais raconter à votre majesté une histoire qui lui apprendra les malheurs presqu'inévitables que cause la colère, & les efforts que nous devons faire pour dompter cette passion :

LE ROI DE L'YÉMEN,

CONTE.

UN roi de l'Yémen, après avoir chassé toute la journée sans avoir pu rien trouver, s'en retournoit tristement à son palais. En passant par un bois, il entend du bruit, & & croit appercevoir un cerf ; il bande son arc & décoche une flèche : le trait parti, il descend de cheval ; mais quelle fut sa douleur en voyant qu'il a percé un homme ! C'étoit un pauvre paysan qui ramassoit des branches d'arbres ; & qui, pour son malheur, s'étoit fait un habit de la peau d'un

Digitized by Google

cerf. Le sultan donna mille pièces d'or au malheureux qu'il avoit blessé, & ordonna à un de ses officiers de prendre soin de lui.

Il avoit repris le chemin de la ville, lorsqu'il découvrit l'hermitage d'un derviche; il voulut lui rendre visite, & entendre de sa bouche quelque vérité utile. L'anachorète, à qui le ciel avoit révélé le malheur qui venoit d'arriver au roi, lui dit : Il faut, prince, modérer votre vivacité, & réprimer votre colère, si vous voulez être heureux dans ce monde-ci & dans l'autre.

Je connois, lui répondit le sultan, tout le prix de la modération : mais quand une fois la colère m'emporte, ma raison est trop foible contr'elle. Seigneur, repartit le derviche, je vais remettre à votre majesté trois petits rouleaux de papier, sur lesquels je tracerai des caractères, qui auront pour vous la vertu d'un talisman. Ordonnez à un de vos officiers, toutes les fois qu'il vous verra en colère, de vous présenter un de ces rouleaux; si cette première épreuve ne suffit pas, il développera le second, & successivement le troisième.

Le roi remercia le derviche, & retourna à son palais. Les rouleaux ne tardèrent pas à être déployés; & toutes les fois que le

prince les voyoit, ils avoient la force de réprimer sa colère. Voici les trois maximes que le derviche avoit écrites sur ces rouleaux.

I. Ne lâchez point la bride à votre colère, tandis qu'elle n'est pas encore à son plus haut point. Si vous ne la retenez, elle vous précipitera dans un abîme de malheurs, dont vous ne pourrez plus vous retirer.

II. Dans l'impétuosité de votre colère, ayez quelque compassion de ceux qui en sont l'objet; votre bonté vous gagnera leurs cœurs, & ils sacrifieront leur vie pour vous prouver leur reconnoissance.

III. L'équité, & non pas la passion, doit présider à vos jugemens. Un arrêt dicté par la colère, est presque toujours un arrêt injuste.

Ce prince étoit épris des charmes d'une jeune circassienne, qui lui faisoit négliger les autres beautés de son serrail. La sultane favorite, au désespoir de l'infidélité de ce prince & du triomphe de sa rivale, forma le dessein de sacrifier l'amant & l'amante. Elle fit part de ses chagrins à la coëffeuse du serrail, & implora son secours. Je servirai votre vengeance, lui dit la coëffeuse, mais il faut m'instruire d'une circonstance dont dépend tout le succès du moyen que je veux employer. Quand le sultan se rend à l'appar-

Digitized by Google

tement de son amante, en l'abordant il lui donne sans doute un baiser? Quel est l'endroit de son visage qu'il baise le plus volontiers? La sultane lui répondit que c'étoit le menton, que cette esclave avoit effectivement fort joli. Si cela est ainsi, reprit la coëffeuse, donnez-moi du poison le plus subtil; ce soir, en coëffant votre rivale, je mêlerai ce poison avec de la couleur bleue, & je peindrai, avec ce mêlange, une mouche sur le menton de la circassienne: le roi y aura à peine porté ses lèvres qu'il expirera. La sultane remit elle-même le poison à la coëffeuse, qui l'employa de la manière qu'elle avoit promis. Par malheur pour elles, un jeune page, caché derrière une portière, avoit entendu tout le plan du noir complot qu'elles avoient formé: il courut pour en avertir le sultan: mais ce prince, qui étoit fort adonné au vin, & qui perdoit souvent la raison, se trouva dans ce moment incapable de rien entendre.

La nuit venue, le sultan se rendit à l'appartement de la belle circassienne; & comme il étoit encore étourdi par les fumées du vin, il s'endormit tout de suite; le page ne sachant plus quel moyen employer pour sauver la vie de son maître, se glissa tout doucement

Digitized by Google

proche du lit où repoſoient le ſultan & ſon amante, & effaça avec le bout de ſon doigt, qu'il avoit mouillé, la mouche empoiſonnée, qui étoit peinte ſur le menton de l'eſclave.

Le ſultan ſe réveilla dans ce moment-là même. Furieux de voir le page qui avoit oſé pénétrer dans ce lieu, & porter une main téméraire ſur ſa favorite, il ſe leva, & voulut enfoncer ſon poignard dans le ſein du page.

Celui-ci, effrayé, prit la fuite; le prince hors de lui-même le pourſuivit. L'officier dépoſitaire des rouleaux du derviche, voulut arrêter le monarque en lui préſentant le premier rouleau; mais ce prince étoit trop animé; le ſecond n'eut pas plus de vertu: à la vue du troiſième, ſa colère ſe calma un peu; il ordonna au page d'approcher ſans crainte. Qui t'a rendu ſi téméraire, lui dit-il, & comment as-tu oſé porter une main ſacrilège ſur ma favorite? Le page raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée. L'on fit venir la ſultane; elle traita le page d'impoſteur. Je me ſuis apperçue depuis quelque temps, dit-elle au roi, de l'intelligence qui règne entre votre page & votre eſclave; comme je connois l'excès de votre paſſion pour cette perfide, la

Digitized by Google

crainte de vous affliger m'a empêchée de vous en prévenir : le ciel a ſans doute ménagé ce moment pour couvrir de honte ces deux ingrats, & vous éclairer ſur leur déſordres.

Le ſultan ordonna au page de ſe juſtifier. Il ne me reſte qu'un ſeul moyen, dit-il, de faire éclater mon innocence ; le vaſe dans lequel la coëffeuſe a préparé le poiſon, eſt encore ſur la toilette de la circaſſienne ; que votre majeſté le faſſe apporter par quelqu'un de confiance. Le vaſe fut préſenté au ſultan, qui envoya chercher la coëffeuſe. Dès qu'elle parut, le roi prit lui-même de la liqueur qui étoit dans le vaſe, & en frotta la langue & les lèvres de la coëffeuſe, qui expira ſur le champ. Sa prompte mort juſtifia le page, qui fut récompenſé. La ſultane ſubit la peine que méritoit ſon crime.

Si ce prince, dit Bélar en adreſſant toujours la parole au roi Salar, n'eût pas réprimé ſa colère, il auroit fait périr un innocent, & n'auroit pas tardé lui-même à devenir la victime des embuches de la ſultane.

Cette hiſtoire prouve que les rois, plus que les autres, ſont obligés d'être en garde contre la colère, & qu'ils ne ſauroient trop

Digitized by Google

réfléchir avant de donner leurs ordres.

J'avoue, dit Salar, que je devois avoir plus de modération, & ne pas condamner Irandoht pour une faute si légère; mais toi, Bélar, toi qui es si prudent, devois-tu exécuter un ordre dicté par la colère? Pourquoi n'as-tu pas tenté de me le faire révoquer? Comment as-tu pu te résoudre à faire périr une innocente? Sa vertu, sa beauté, n'ont pu toucher ton cœur!

Seigneur, répondit le visir, les jardins de votre majesté sont ornés des plus belles fleurs; faut-il vous affliger si fort pour la perte d'une rose languissante & flétrie qui a perdu son éclat, tandis que mille autres étalent à vos yeux les plus vives couleurs?

Tu cherches inutilement à me consoler, repartit le sultan; cette belle rose faisoit mes délices; les autres fleurs, qui sont dans mes jardins, n'ont ni son éclat, ni sa beauté; leurs charmes ne font pas sur moi la même impression: je ne puis te cacher ma douleur; elle durera autant que ma vie; tâche de trouver un remède aux maux qui m'accablent.

Je n'en vois aucun, répondit le visir; celui qui se livre avec impétuosité à son

Digitized by Google

premier mouvement, éprouve le même malheur qui arriva à une colombe.

LES DEUX COLOMBES,

FABLE.

DEUX colombes, l'une mâle, l'autre femelle, avoient fait leur nid dans l'embrasure d'un vieux mur abandonné. A l'exemple de la fourmi, elles avoient amassé pendant l'été du grain pour subsister durant l'hiver; les grandes chaleurs firent sécher le bled, de manière qu'il paroissoit réduit à la moitié. Le mâle, absent pendant tout cet été, fut étonné à son retour de trouver le grain diminué : il s'imagina que la femelle l'avoit mangé; transporté de colère, il s'élance sur elle & la tue à coups de bec.

L'hiver & ses frimats ne tardèrent pas à venir : l'humidité & les pluies pénétrèrent le grain, & lui rendirent son ancienne grosseur. La colombe reconnut, mais trop tard, son erreur, & versa des larmes inutiles sur la mort de sa compagne.

Bélar, dit le sultan, si ma langue a été

Digitized by Google

trop prompte à prononcer un arrêt injuste ; ton bras l'a été davantage à l'exécuter. Ta vivacité a causé tous mes malheurs ; je regretterai Irandoht toute ma vie ; elle avoit mille belles qualités que je ne trouverai jamais dans aucune femme. Sire, dit le visir, votre douleur n'égalera jamais ses vertus. Je voulois t'éprouver, lui dit le sultan, en t'ordonnant de faire périr Irandoht ; mais je devois mieux te connoître, & ne pas me reposer sur ta prudence. L'on ne peut bien connoître cinq personnes, reprit le visir, que dans les cinq occasions suivantes. L'homme de courage dans le combat ; les grands dans la colère ; le négociant quand il rend ses comptes ; l'ami dans l'adversité, & l'homme vertueux dans la misère.

Le roi s'entretint encore long-temps avec son ministre sur le même sujet. Le visir, par des réponses hardies & même piquantes, sembloit vouloir lasser la patience du prince, & l'irriter contre lui ; mais le sultan, loin d'être choqué de la hardiesse de Bélar, l'écoutoit avec bonté & lui répondoit avec douceur.

Le visir se prosternant ensuite aux genoux du sultan : J'ai osé, lui dit-il, éprou-

Digitized by Google

ver votre majesté, j'ai poussé la témérité jusqu'à vouloir connoître si vous étiez corrigé; j'espérois que le malheur que vous déplorez vous apprendroit combien la modération & la douceur sont nécessaires aux princes.

Bélar, répondit le sultan, tu sais que depuis que je suis sur le trône, je m'étois fait une loi d'être toujours égal, modéré; enfin, de ne me laisser jamais dominer par l'humeur ou par le caprice. Hélas! qu'il en coûte cher à mon cœur, pour avoir violé une seule fois cette loi que je m'étois prescrite! Comment as-tu pu t'imaginer que tes discours m'aient déplu? Je t'avoue que je suis seul coupable de la mort d'Irandoht; c'est l'ordre cruel que je t'ai donné, & non pas ton bras, qui a enfoncé le poignard dans son sein.

Prince, dit le visir, cet aveu généreux de votre part m'engage à en faire un autre à votre majesté; je n'ai pas exécuté l'ordre que vous m'aviez donné: Irandoht est pleine de vie; vous ne m'accuserez pas de vous avoir désobéi.

Cette heureuse nouvelle combla de joie le sultan. Tes discours, dit-il à Bélar, m'avoient presque persuadé de la mort de la

sultane; ta sagesse & ta prudence me laissoient, cependant, un reste d'espoir.

Seigneur, reprit le visir, avant de vous apprendre ce que j'avois fait, j'ai voulu connoître vos dispositions : si elles avoient toujours été les mêmes pour Irandoht que quand vous la condamnâtes, ma main, quoiqu'à regret, auroit alors achevé le triste sacrifice que vous aviez commandé; mais assuré par votre douleur de la sincérité de vos regrets, j'ai osé vous avouer que je n'avois pas exécuté vos ordres.

Tu ne m'as jamais mieux servi, reprit le roi, qu'en me désobéissant; cours annoncer à Irandoht que j'ai tout oublié, & engage-la à m'imiter.

Le visir se rendit aussi-tôt à son palais; après avoir instruit la sultane des favorables dispositions du roi à son égard, il l'emmena avec lui pour la lui présenter.

Irandoht, en paroissant devant le sultan, se jeta à ses genoux. Le sultan la relevant avec bonté : Oublierez-vous, madame, lui dit-il, une faute que j'ai payée bien cher par mes larmes : puisse mon empressement à vous plaire en effacer de votre esprit jusqu'à la moindre trace! votre bonheur & le mien sont l'ouvrage du sage Bélar : nous

Digitized by Google

devons tout à sa rare prudence. Le sultan adressant ensuite la parole au visir : Je ne mets plus de bornes à ma confiance en toi, lui dit-il ; je veux que ton autorité égale la mienne, & que tu paroisses plutôt le collègue que le ministre de ton maître.

Sire, répondit Bélar, vous ne m'avez rien laissé à désirer ; je suis comblé de vos bienfaits ; puissé-je par mon zèle vous en témoigner ma reconnoissance ! J'ose, cependant, demander une grâce à votre majesté ; je la conjure de ne jamais agir avec précipitation dans les affaires ; afin de s'épargner des chagrins.

Le roi le lui promit, & l'assura de ne rien décider sans l'avoir consulté. Il fit ensuite revêtir la sultane & le visir d'une robe de drap d'or. Le reste du jour fut consacré à célébrer cet heureux événement.

Le lendemain, le sultan convoqua son conseil. Les bramins, qui avoient interprêté les songes du prince, eurent ordre de comparoître. Le noir complot qu'ils avoient formé fut découvert ; ils subirent la peine que méritoit un crime aussi atroce.

Cette histoire nous prouve que la modération est la qualité la plus nécessaire à un prince ; elle nous apprend encore, com-

Digitized by Google

bien il eſt intéreſſant pour un ſouverain de faire le choix d'un bon miniſtre, & de ſe conduire par ſes conſeils.

CHAPITRE XIII.

Sur le danger que courent les princes en accordant leur confiance à ceux qui en ſont indignes.

QUELS hommes ſont dignes d'approcher les rois, demanda Dabchelim à Bidpaï? Hélas! lui répondit le brachmane, ils ne devroient ſe fier qu'à ceux qui ſemblent le moins empreſſés à leur plaire. Un prince établi pour gouverner les hommes doit connoître les hommes; le choix des ſujets eſt la première ſource du bonheur public, & pour les choiſir, il faut les connoître. Les monarques, par cette raiſon, ne ſauroient trop éprouver ceux qu'ils deſtinent à les ſoulager dans les importantes fonctions de la royauté. Comme la religion eſt le principe de toutes les vertus & en même-temps

Digitized by Google

la baſe de tout bon gouvernement, il faut qu'ils choiſiſſent des miniſtres qui la ſoutiennent encore plus par leurs exemples que par leur autorité. Un miniſtre qui craint dieu, & qui n'a point d'autre crainte, bannit l'injuſtice du royaume qui lui eſt confié. Les peuples heureux béniſſent le prince, premier auteur de leur félicité, par le bon choix qu'il a fait.

Un roi doit ſur-tout éloigner de ſa perſonne ceux qui flattent ſes paſſions, qui encenſent ſes caprices, & qui ſont prêts à tout ſacrifier pour obtenir ſa faveur. Un ſultan d'Alep eut lieu de ſe repentir d'avoir donné ſa confiance à un de ſes ſujets qui en étoit indigne.

Digitized by Google

LE SULTAN D'ALEP ET LE JOUAILLER,

CONTE.

RUSTEM (c'étoit le nom du sultan) plongé dans la molleſſe, abandonnoit à ſes viſirs les ſoins pénibles du gouvernement, dont il ſe ſentoit incapable. Les objets du luxe rempliſſoient ſon cœur; il aimoit mieux un jouailler, qui lui fourniſſoit des bijoux bien choiſis, qu'un général qui lui gagnoit des batailles. L'emploi le plus important de la cour étoit celui de jouailler.

Un fils étoit né de la ſultane favorite. Ruſtem, qui avoit confié à ſon jouailler le ſoin de ce qu'il avoit de plus cher, c'eſt-à-dire, ſes pierreries, crut ne pouvoir mieux faire que de lui confier auſſi l'héritier du trône.

Le nouveau gouverneur mit dans l'ame du jeune prince tous les vices qui étoient dans la ſienne, ou plutôt il cultiva les germes de ces vices que tous les hommes por-

tent avec eux, qu'une éducation ſage & de bonnes réflexions peuvent ſeules étouffer.

Le jeune Béhadirchah, à qui rien n'avoit jamais réſiſté, & dont les flatteurs avoient corrompu l'enfance, étoit impétueux, injuſte, avide, ne regardant les hommes qu'il devoit gouverner un jour, que comme un bien qui lui appartenoit, & dont il avoit droit de diſpoſer ſuivant ſon caprice.

Le métier que ſon gouverneur avoit fait avant d'arriver à la cour, lui avoit laiſſé un grand amour pour les pierreries, & cet amour étoit paſſé dans le cœur de l'élève, comme toutes ſes autres inclinations. Sadi (c'étoit le nom du gouverneur) apprit qu'un juif étoit arrivé à Alep avec une riche partie de pierreries; il voulut en faire acheter au jeune prince, & profiter pour lui-même de la circonſtance favorable.

Le juif, arrivé au ſerrail, vit qu'on s'emparoit de ſes pierreries, & que le prix qu'on lui en laiſſoit ne répondoit point à ſes eſpérances : il ſe plaignit de la violence, & réclama ſes diamans. Béhadirchah, peu fait aux contradictions, ordonna que le juif fût mis hors du ſerrail. Ce malheureux, pénétré de l'injuſtice, ſe plaignit amèrement & en termes trop peu meſurés. Le prince,

Digitized by Google

irrité par son barbare gouverneur, fit charger de coups le pauvre juif avec tant de cruauté, qu'il expira sur la place.

Le bruit de cette action indisposa Rustem contre son fils & contre son gouverneur. Le jeune prince fut relégué dans un château éloigné de la cour. Sadi, chassé du palais, voulut se présenter devant son élève; mais il n'en reçut que des reproches, & un ordre de s'écarter pour jamais de sa vue, de peur qu'il ne voulût lui persuader de nouveaux crimes.

Le malheureux se retira tout confus. S'étant engagé la nuit dans une forêt épaisse, une de ses fosses, que l'on couvre d'une mousse légère pour servir de piège aux bêtes féroces, trop communes en orient, se rencontra sous ses pieds : il y tomba entre trois animaux qui augmentèrent son effroi, un lion, un singe & un serpent : notre homme en fut quitte pour la peur que ces horribles hôtes lui firent. L'animal le plus cruel devient doux lorsqu'il se sent prisonnier. Le jour surprit Sadi au milieu des réflexions les plus tristes : il s'attendoit à perdre par la faim la vie que ces animaux lui laissoient, lorsqu'il apperçut au haut du précipice un hommes qui lui pa-

Digitized by Google

roissoit touché de son sort. Cette vue lui ayant rendu l'espérance, les cris du malheureux déterminèrent le voyageur à lui jeter une corde, au moyen de laquelle il pourroit se tirer hors de cet horrible séjour.

Le singe, plus adroit que l'homme, saisit cet instrument favorable, & parut sur le bord de la fosse, au lieu de celui que le voyageur attendoit. Vous ne serez peut-être pas fâché un jour, lui dit le singe, de m'avoir conservé la vie; les animaux savent reconnoître & chérir leur bienfaiteur. Vous voulez sauver cet homme, qui partageoit ma disgrace: fasse le ciel que cet ingrat ne vous fasse pas repentir de votre générosité! Ma demeure est au pied de cette montagne que vous voyez d'ici: puissé-je vous y rencontrer & vous y être utile!

Le voyageur, qui comptoit médiocrement sur les promesses du singe, acheva de le tirer par un mouvement de pitié, pressé de rejeter la corde dans l'espérance où il étoit de délivrer son semblable. A cette seconde opération, comme il sentoit un poids plus considérable, il ne douta point que ce ne fût l'homme qui avoit enfin saisi la corde; mais la crinière monstrueuse, les dents & les griffes du roi des animaux l'effrayèrent

Digitized by Google

si fort, qu'il pensa laisser tomber ce terrible fardeau. Rassure-toi, lui dit le lion d'une voix douce & fière : que ta frayeur ne nous soit pas funeste à tous deux ; tu acquiers un défenseur qui n'est pas à dédaigner : je puis te conserver la vie que tu m'as rendue ; ton camarade, qui est dans le piège, ne te fera jamais autant de bien. Le voyageur, persuadé par cette éloquente harangue, redoubla ses efforts, & réussit enfin à tirer le lion hors de la fosse. Ami, lui dit alors le lion avec un air de protection, ma tanière est dans cette forêt, voisine de la capitale, j'espère que nous nous y verrons quelque jour.

Il restoit encore deux prisonniers à délivrer : la corde retombée au fond du puits fut entortillée par le serpent. Généreux libérateur, dit-il à celui de qui il tenoit la vie, je vais te donner un conseil que tu ne suivras pas ; les serpens ont la prudence en partage, & les hommes en manquent quelquefois. J'ai laissé au fond de la fosse le plus grand des ingrats ; je me connois en physionomie ; il faut que ce malheureux ait commis quelque crime dont la providence a voulu le punir : abandonne-le à sa destinée, si tu ne veux pas te repentir de

Digitized by Google

de tes bienfaits. Tu m'as l'air d'être un peu facile ; je te promets, foi de serpent de te tirer du premier embarras où ta trop grande bonté t'aura fait tomber. Adieu, mon domicile est le long des murs de la ville : profite de mon avis, & compte sur la reconnoissance d'un animal trop éclairé pour être ingrat.

Le voyageur étoit trop humain pour suivre un conseil, peut-être utile : il jeta la corde pour la quatrième fois, & le malheureux Sadi l'ayant enfin saisie, se vit sauvé contre toute espérance. Il est inutile de peindre les transports de joie, l'effusion de reconnoissance qu'il montra à son libérateur ; il promit beaucoup plus que n'avoient fait ceux qui avoient été délivrés avant lui. En embrassant le voyageur avec des larmes de tendresse, il commença (pour prix d'un si important service) par le tromper.

L'histoire de Sadi étoit en effet trop humiliante pour qu'il ôsât la raconter dans l'exacte vérité : il se dit bien disgracié de la cour & déchu du faite de la fortune ; mais il se garda bien d'en expliquer les motifs. Sadi ne parla que de l'ingratitude des grands, de l'injustice dont ils se ren-

Digitized by Google

dent sans cesse coupables ; il répéta au voyageur qu'il étoit un de ces exemples faits pour apprendre aux hommes qu'il ne faut pas s'attacher aux princes, & il mit dans ses discours un appareil de morale & de vertu, qui fit que le bon voyageur crut avoir sauvé un sage. Je demeure dans le fauxbourg de la ville, lui dit Sadi, je vous offre un asyle dans ma pauvre retraite.

Le voyageur s'étoit proposé un autre but : il alloit aux Indes pour y employer quelqu'argent à l'achat de plusieurs marchandises ; il continua sa route avec la satisfaction intérieure que cause toujours une bonne action. Arrivé aux Indes, tout lui fut favorable ; son argent bien employé tripla en peu de temps. Devenu riche plutôt qu'il ne l'avoit espéré, il eut envie de revoir sa patrie, il reprend la même route, & traversant la forêt dans laquelle il avoit sauvé, peu d'années auparavant, ces malheureux pris dans le piège, il se rappela avec plaisir les beaux discours du reconnoissant Sadi. Les trois animaux n'avoient fait que peu d'impression sur lui ; il leur savoit gré seulement de n'avoir pas dévoré le bienfaiteur auquel ils devoient la vie. Comme il étoit tout plein de ces ré-

flexions, d'autres animaux beaucoup plus féroces l'environnent : c'étoit des voleurs ; ils saisissent le malheureux négociant, le font descendre de son cheval, le dépouillent, & ils se préparoient à lui ôter la vie, lorsque l'un d'eux représenta aux autres que ce crime étoit tout-à-fait inutile. On garotte au pied d'un arbre l'infortuné voyageur, qui demeure exposé aux injures de l'air. Les brigands s'enfoncent dans la forêt, & ne lui laissent d'autre ressource que la mort, qu'il ne voyoit pas assez prochaine.

Les cris plaintifs que la douleur lui arrachoit, frappèrent les oreilles du grand singe, qui vivoit à quelque distance de ce lieu. L'animal accourt, & reconnoit son libérateur dans un état aussi triste que celui dont il l'avoit tiré autrefois. D'abord il déchire avec ses mains & ses dents les liens qui attachoient Ahmed (c'étoit le nom du voyageur) : il le réchauffe par ses embrassades, & ayant appris son malheur, il le conduit dans une grotte, où quelques fruits sauvages appaisèrent la faim d'Ahmed, qui n'avoit pas mangé depuis long-temps. Le récit de sa triste aventure attendrit le cœur de l'animal reconnoissant. L'habitude qu'il avoit dans cette forêt lui avoit fait découvrir, plu-

Digitized by Google

sieurs jours auparavant, le repaire de ces brigands, qui avoient dépouillé son ami : il vole vers eux avec l'adresse & la légèreté dont cet animal est capable ; il les surprend endormis, dans la sécurité de coupables qui croient n'avoir point de châtiment à craindre.

Notre singe apperçoit des sacs, & leur pesanteur lui apprend qu'ils sont pleins d'or, il se charge avec plaisir d'un fardeau que la reconnoissance lui rendoit léger : i traîne des habits qu'il crut être ceux de son hôte, & il arrive à la grotte avec la joie qu'inspire une action généreuse. Ahmed ayant recouvré sa fortune, remercia le singe, & voulut continuer son chemin.

Il s'étonnoit en lui-même d'avoir trouvé un singe si bienfaisant, & se reprochoit de très-bonne foi le peu de cas qu'il avoit toujours fait de cette espèce, lorsqu'un lion terrible parut à sa vue ; il étoit déjà glacé de crainte : mais au lieu de rugissemens, il entendit ces douces paroles sortir de la redoutable gueule du roi des animaux : Viens, mon ami, viens, mon libérateur : c'est toi qui m'as sauvé la vie ; je veux toujours t'en marquer ma reconnoissance : allons dans mon antre, tu t'y reposeras avec moi.

Digitized by Google

Les procédés du ſinge avoient un peu raccommodé Ahmed avec les bêtes ; quelqu'effroi que pût lui cauſer la ſociété d'un lion, il eſpéra que le roi des animaux ne ſeroit pas moins généreux qu'un ſinge ; & tant pour amuſer ſa majeſté, que pour lui fournir un bon exemple, il lui raconta naïvement la manière noble dont le ſinge en avoit agi avec lui. Le lion trouva l'action très-belle ; il réfléchit à part-lui, qu'il ne lui convenoit pas d'être moins généreux qu'un de ſes plus foibles ſujets ; & ayant fait donner parole à ſon hôte qu'il ne ſortiroit pas du lieu de ſa demeure avant ſon retour, il ſe mit en quête.

Le château dans lequel le roi d'Alep avoit relégué Béhadirchah ſon fils n'étoit pas éloigné de cette forêt. Ce prince infortuné, qui n'avoit qu'un fort petit nombre de domeſtiques, ſe promenoit ſouvent ſeul dans un parc environné de murs très-bas. Son goût pour les pierreries n'étoit pas diminué ; il portoit ſans ceſſe un turban orné d'aigrettes ; c'étoit la ſeule choſe qui lui reſtoit de ſon ancienne proſpérité. Le lion ayant apperçu cette magnificence, vit deux profits à faire en croquant le fils du potentat, un fort bon déjeûner pour lui, & un préſent conſi-

Digitized by Google

dérable pour l'hôte qu'il avoit laissé dans son antre. Le prince des animaux s'étant élancé sur le prince des hommes, la victoire ne fut pas long-temps douteuse. La providence, qui vengeoit la mort injuste du juif, par les griffes du lion, destinoit au pauvre voyageur la belle aigrette du fils du roi, que le lion apporta à son ami avec joie.

Ahmed, comblé des bienfaits de celui qui lui avoit fait tant de peur, dirige ses pas vers la ville, où il espéroit trouver son ami Sadi, dont il attendoit au moins de bons conseils; en effet, puisque les animaux payoient si magnifiquement les services, que devoient faire les hommes?

Il entre dans la ville vers la pointe du jour. La nouvelle de la mort du prince y étoit déjà parvenue. On avoit trouvé dans le parc du lieu de son exil, du sang, & les restes d'un corps humain déchiré. Le malheureux Béhadirchah avoit-il été la proie des bêtes féroces ou des brigands, qui auroient soustrait une partie de son corps pour déguiser leur crime? Voilà ce qui occupoit toute la ville, ce qui étoit le sujet de toutes les conversations, & sur quoi chacun prenoit parti, sans qu'on pût soupçonner le vrai, encore moins le connoître.

Digitized by Google

Auſſitôt qu'Ahmed fut arrivé dans le logis de ſon ami, après le témoignage de ſes premiers transports, le voyageur raconta ſes étonnantes aventures. Un ſinge lui a rendu ſes biens ravis par des brigands. Un lion, plus magnifique que tous les potentats, lui a donné une aigrette digne d'orner le turban du commandeur des vrais croyans. L'infortuné voyageur ne prévoyoit pas les maux que devoit lui cauſer cette fatale aigrette; il ignoroit qu'elle eût appartenu au fils du roi, & qu'elle avoit été la cauſe de la fin tragique de ce prince. Comme ce préſent ineſtimable étoit de difficile défaite, Ahmed conſulte ſon ami pour ſavoir ce qu'il fera de tant de richeſſes; il le conjure de lui faire trouver le prix de ſes pierreries, qu'il veut partager avec lui.

Sadi reconnut facilement les diamans que lui-même avoit montés. Voilà l'aigrette du prince dont on pleure la perte, dit-il en lui-même; quelle récompenſe à eſpérer pour le dénonciateur qui donnera des nouvelles au monarque, & qui ſervira ſa vengeance contre le meurtrier, ou tout au moins contre le complice du meurtre de ſon fils! Après avoir embraſſé tendrement ſon libérateur & avoir rempli à ſon égard les premiers devoirs

Digitized by Google

de l'hofpitalité, comme le voyageur fe livroit au fommeil dans le fein de la confiance, le perfide jouailler fe prépare à exécuter l'affreux deffein qu'il a conçu ; il n'eft pas effrayé de l'atrocité du crime dont il va fe rendre coupable ; il compte pour rien de facrifier celui qui l'a fauvé, pourvu qu'il puiffe recouvrer fa première faveur. Il accourt au ferrail du fultan, pour lui annoncer qu'il croit tenir le meurtrier de fon fils. Voilà, dit-il, la dépouille de celui que vous avez fi rigoureufement châtié & que vous pleurez maintenant. Cette aigrette appartenoit au prince ; je la connois : c'eft moi qui l'ai montée ; celui qui me l'a confiée, & que je tiens en ma puiffance, eft fans doute le meurtrier du prince, ou le complice de ceux qui l'ont affaffiné.

Le fultan fe fit auffi-tôt amener le prétendu coupable. L'infortuné voyageur, qui ignoroit le crime dont on l'accufoit, parut devant le prince, le trouble & la confufion peinte fur le vifage : il apperçut fon perfide ami ; & foupçonnant qu'il étoit la caufe de fon malheur ; reconnoiffant alors, mais trop tard, la fageffe des confeils du finge, du lion & du ferpent : Je mérite, s'écria-t-il, le fort qui m'eft préparé.

Digitized by Google

Le sultan, qui ignoroit le véritable sens de ces paroles, les prit pour un aveu du coupable, à qui la vérité échappoit malgré lui : il le condamna à être promené sur un âne par toute la ville, & à être renfermé ensuite dans une affreuse prison. Son exécution fut différée jusqu'à ce qu'on eut terminé les obsèques de Béhadirchah.

L'infortuné voyageur, après avoir été donné en spectacle à tout le peuple, fut jeté dans un noir cachot, où il eut tout le temps de réflêchir sur son malheur & sur ce qui l'avoit entraîné. Le serpent, qui avoit veillé attentivement sur le sort de son libérateur, qui avoit été témoin de son ignominie, qui connoissoit le traitre qui en étoit la cause, & qui avoit autant d'envie de le punir que de sauver Ahmed, pénétra facilement dans sa prison. Ne t'avois-je pas prévenu, lui dit-il, que l'homme est le plus ingrat de tous les animaux, & qui rend le mal pour le bien ? Je m'étois bien douté que l'ingrat, que tu sauvois malgré moi, seroit un jour la cause de ta perte, & j'avois prévu dès-lors une partie des maux auxquels tu es maintenant en proie, pour n'avoir pas écouté des conseils dictés par la sagesse & par l'amitié.

Digitized by Google

Cruel ami, s'écria l'infortuné Ahmed, qui reconnut la voix du ferpent, mon malheur n'eft-il pas affez grand, fans chercher encore à l'augmenter par tes reproches amers ? fonge plutôt à faire éclater mon innocence & à me tirer, s'il eft poffible, de l'état affreux où je fuis.

Je t'ai promis, lui repartit le ferpent, de réparer tes imprudences ; je fuis fidèle à mes engagemens : tu n'as pas voulu me croire; mais il eft temps que tu me donnes toute ta confiance : je ferai peut-être plus adroit que le fcélérat qui a voulu te perdre. Prends cette herbe : elle feule a la vertu de guérir le poifon que je viens d'infinuer dans les veines de la fultane favorite ; le monarque eft en proie à la plus vive douleur ; toi feul peux maintenant l'appaifer : on oubliera bientôt tes prétendus crimes. Chez vous autres hommes, celui qui fait être utile eft toujours innocent; vante-toi bien fort de tes talens ; c'eft le moyen de réuffir ; applique ton herbe, & tu verras bientôt des miracles.

Il étoit temps d'être docile, & Ahmed profita volontiers des confeils & du remède. Auffitôt qu'on eût appris à la cour qu'un prifonnier connoiffoit des herbes efficaces con-

Digitized by Google

tre le venin des serpens, ce prisonnier fut conduit dans l'appartement de la reine : le premier appareil appliqué sur la plaie la guérit presqu'à l'instant. Seigneur, dit alors Ahmed au sultan, la princesse ne se ressentira plus des maux qu'elle a soufferts, & sa vie est désormais en sûreté ; mais je suis à la veille de terminer la mienne dans des supplices affreux que je n'ai point mérités ; vous êtes trop équitable pour faire périr un innocent. Je ne suis point le meurtrier de votre fils ; le monstre Sadi a empoisonné son enfance ; c'est lui qui a entraîné le jeune prince dans votre disgrace par les pernicieux conseils qu'il lui a donnés ; vous connoîtrez le cœur de ce scélérat, lorsque je vous aurai prouvé qu'il est le plus ingrat de tous les hommes. Alors il raconta au sultan l'aventure de la fosse, & tout ce qui avoit suivi.

Le sultan, convaincu par le recit d'Ahmed de son innocence & des crimes de Sadi, ordonna qu'on lui fît souffrir le tourment que devoit subir celui qui avoit été condamné sur la fausse déposition de cet infâme délateur. Le perfide, qui ignoroit ce qui se passoit au serrail, attendoit avec impatience le succès de sa noire trahison ; il

Digitized by Google

se flattoit de rentrer dans la faveur du roi, & il formoit déjà de vastes projets d'ambition, lorsqu'au lieu des grandeurs chimériques dont il se repaissoit l'esprit, il se vit conduire sur l'échafaud, où il termina dans les tourmens sa vie criminelle.

Cette histoire, seigneur, poursuivit le brachmane, en adressant la parole à Dabchelim, renferme une leçon importante pour les souverains; elle leur apprend combien il est dangereux pour eux d'accorder leur confiance à des hommes qui ont le cœur pervers & l'esprit corrompu.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Sur la différence de la destinée des hommes.

POURQUOI le sage, dit Dabchelim à Bidpaï, gémit-il presque toujours dans l'affliction & dans la misère, tandis que le plus souvent, l'insensé vit environné de gloire, de plaisirs & d'abondance ? La sagesse, qui est le partage du premier, ne peut lui faire prévoir ni éviter les maux qui l'environnent: & le second, malgré son imprudence, jouit d'un bonheur constant. Sire, répondit le brachmane, dieu seul est le souverain dispensateur des biens & des maux; les hommes doivent subir leur destinée, telle qu'elle est écrite avec la plume (3) divine sur la tablette (4) sacrée des décrets éternels; rien ne peut déranger l'ordre des événemens tracés sur cette tablette merveilleuse, qui est suspendue au milieu du septième ciel.

L'histoire que je vais raconter à votre majesté servira de preuve à ce que j'avance.

Digitized by Google

ASFENDIAR, PRINCE GREC, ET SES COMPAGNONS DE VOYAGE,

CONTE.

ASFENDIAR, fils puîné d'un roi de Grèce, montra dès sa plus tendre jeunesse un caractère réfléchi & un esprit méditatif, qui fit craindre à son père que ce prince, né à côté du trône, ne voulût s'y placer au préjudice de l'héritier présomptif.

Ce roi n'étoit pas assez cruel pour faire mourir son fils, qui n'étoit coupable d'aucun crime; mais comme il ne se sentoit aucune inclination pour lui, dans la crainte qu'Asfendiar ne devînt un usurpateur, il l'éloigna, non-seulement de son palais, mais même de ses états; il poussa la dureté jusqu'à ne lui donner aucun secours pour sa subsistance, l'abandonnant aux soins de la providence, qui veille sur les malheureux.

Une disgrace si peu méritée, loin d'abattre le jeune prince, ne l'étonna même pas: persuadé, par l'étude profonde qu'il avoit

Digitized by Google

faite de la loi de Mahomet, de cette fatalité (5) à laquelle rien ne peut résister, & qui entraîne les événemens sans que la prudence humaine puisse en déranger le cours, il résolut de s'y soumettre.

Il marchoit sans dessein, rêvant à son malheur, lorsqu'il rencontra un jeune homme d'une rare beauté, & dont la politesse égaloit la bonne mine. Cet inconnu, prévenu lui-même par l'extérieur du prince, lui demanda la permission de voyager avec lui.

La nécessité, l'occasion, la conformité de fortune unirent tellement ces deux jeunes aventuriers, qu'en moins d'un jour ils prirent l'un pour l'autre une entière confiance. Un troisième voyageur se joignit à eux le lendemain; c'étoit le fils d'un négociant, qui paroissoit bien instruit dans la profession de son père. La conversation du nouveau venu plut à nos voyageurs, qui l'associèrent volontiers à leur fortune.

Un homme de la campagne, fort & vigoureux, qu'ils rencontrèrent le troisième jour, leur ayant dit qu'il alloit chercher du travail dans la ville de Laodicée, dont ils commençoient à s'approcher, les trois pélerins l'admirent dans leur société, qui, jusqu'à ce moment, n'étoit pas bien pécunieuse, le peu

Digitized by Google

d'argent que cette petite troupe avoit pu rassembler, ayant été bientôt épuisé par ses besoins.

Voici l'instant, dit le paysan à ses compagnons, d'employer le talent que le ciel a départi à chacun de nous, si nous ne voulons pas devenir les tristes victimes de la misère.

Mes amis, repartit Asfendiar, pourquoi nous inquiéter d'un avenir que nous ne pouvons ni prévoir, ni changer ? Notre sort est tracé sur la tablette divine qui est suspendue au milieu du septième ciel. Si la providence nous a destiné quelque bien, nous en deviendrons les tranquilles possesseurs sans aucune peine, ni sans aucun travail ; mais si elle a décidé que l'indigence seroit notre partage, tous nos efforts seront impuissans, & rien ne pourra lui faire révoquer ses décrets.

Le jeune homme prenant la parole, combattit le sentiment du prince, & soutint qu'une figure aimable étoit un des moyens le plus avantageux pour réussir dans le monde. Vous nous faites-là l'éloge d'un avantage bien fragile, repartit le négociant ; la beauté est un capital qui échappe promptement des mains de celui qui le possède, & dont le revenu est fort incertain ; mais le génie est

Digitized by Google

la véritable ſource des richeſſes. Celui-là ſeul peut fixer l'inconſtance de la fortune, qui réunit la prudence & l'activité avec une profonde connoiſſance des affaires.

Et moi, je prétends, dit l'homme de la campagne, que quiconque a des bras & veut en faire uſage, eſt sûr de ne point mourir de faim. Le travail eſt la reſſource la plus aſſurée contre l'indigence; toutes les autres ſont incertaines.

Asfendiar vit avec chagrin que ſes compagnons ſe repoſoient ſur leurs talens plutôt que ſur la providence: il n'oublia rien pour les faire revenir de cette erreur, & leur cita pluſieurs paſſages de l'alcoran. Le payſan entendoit peu des matières auſſi ſublimes; il avoit faim, & il ſavoit que celui qui parloit ſi bien n'avoit pas de quoi dîner.

Pendant le beau diſcours du fils du roi, notre ruſtre alla dans une forêt voiſine recueillir des bois morts qu'il voyoit en aſſez grande abondance; le vigoureux payſan ramaſſa de ſes mains & lia pluſieurs fagots, & les porta ſur ſon dos à la ville, dont il étoit fort près; il en fit quelqu'argent, avec lequel il acheta des vivres, qui réjouirent fort la petite troupe philoſophique, & notre homme

Digitized by Google

eut l'avantage de nourrir ceux qui croyoient avoir bien plus d'esprit que lui.

Le jeune homme, si bien fait, voulut à son tour être utile à ses camarades; il alla à la ville, & comme il rêvoit aux moyens de mettre à profit ce qu'il pouvoit avoir de talens, une vieille l'appela & lui dit qu'une femme riche, qui l'avoit apperçu d'une jalousie, désiroit beaucoup de s'entretenir avec lui. Notre indigent n'étoit pas dans une position à se refuser à une aventure; il se laisse conduire: il plaît, il enchante, &, comblé des bienfaits de son amante, il revole vers ses compagnons avec des provisions plus abondantes que celles fournies par le paysan.

Le fils du négociant, qui avoit entretenu la société des grandes vues de commerce & des moyens les plus efficaces pour faire fortune, étoit honteux dans le fond de son cœur d'avoir été jusqu'alors si peu utile: résolu de servir ses camarades à sa manière, il emprunte quelques pièces de monnoie du jeune homme.

Avec ce foible secours, notre négociant sut s'en procurer de plus grands. Arrivé droit au port de Laodicée, il apperçoit un vaisseau qui venoit de jeter l'ancre; il s'étoit

informé quelles marchandiſes étoient devenues les plus rares : Il avoit appris que les oliviers étant preſque tous morts cette année, l'huile étoit prête à manquer ; ce vaiſſeau, heureuſement chargé de cette denrée, étoit attendu avec la plus grande impatience.

Notre jeune homme ſe preſſe de parler au patron. Il n'étoit pas connu ; mais ſon induſtrie ſuppléa au crédit. Je ſuis, lui dit-il, l'aſſocié d'Ibrahim, le plus fameux négociant de cette ville : il m'envoie vous dire qu'il faut que vous nous abandonniez toutes vos huiles pour faire un nouveau chargement. Il eſt juſte que vous profitiez de la rareté de cette denrée ; nous vous en donnerons par meſure deux drachmes d'or de plus que l'année paſſée ; voilà des arrhes, écrivez le nom d'Ibrahim & le mien.

Le marché conclu, l'aventurier courut chez Ibrahim. Seigneur, lui dit-il en l'abordant, un homme que vous ne connoiſſez pas vient vous offrir plus de bien que vos meilleurs amis n'ont jamais pu vous en faire. J'ai ſu que vous n'aviez plus d'huile dans vos magaſins, & j'ai cru vous ſervir en arrêtant à un prix modique, ſous votre nom, toutes celles qui viennent d'arriver. Ibrahim enchanté ratifie le marché conclu ; ils vont

ensemble au port, & montent sur le vaisseau qu'une foule de marchands entouroient; & qui virent avec douleur qu'on les avoit prévenus.

Ibrahim paya fidèlement le patron, & récompensa l'industrieux courtier, qui, bien content d'une telle aubaine, courut porter à ses camarades le fruit précieux de son industrie.

Amis, dit le fils du roi, vous avez été tous trois fort heureux, chacun dans son genre; mais vous vous trompez bien fort, si vous croyez avoir fait autre chose qu'exécuter les décrets de la providence, qui conduit tout ceci: nous sommes des instrumens aveugles; j'ai moins de talens que vous trois; mais qui sait ce que le grand ouvrier veut faire de moi? J'irai demain à la ville, résigné entièrement au sort qui m'y attend.

Dès le lendemain, après avoir fait une ardente prière à celui qui gouverne tout si sagement, le fils du monarque se met en marche sous la conduite de son étoile; il entre dans Laodicée, & le premier mot qu'il entend: Notre sultan vient de mourir, & nous n'avons aucun rejeton d'un si bon maître: qui nous gouvernera sagement comme lui? Le deuil paroissoit aussi sincère que

Digitized by Google

général ; chacun pleuroit, s'arrachoit les cheveux, déchiroit ses vêtemens à la manière de l'orient.

Asfendiar écoutoit avec avidité ; & comme il n'étoit pas affligé, il ne se croyoit pas obligé de verser des larmes. L'air froid & curieux de cet étranger déplut aux serviteurs du bon monarque, & rendit bientôt Asfendiar suspect. La douleur est injuste ; il fut pris pour un espion : on le chargea de fers, au moment où le corps du sultan étoit porté vers sa sépulture. La providence, que l'étranger réclamoit toujours, le conduisit vers le plus noir des cachots, où il fut oublié plus de deux jours sans qu'on lui apportât de nourriture.

Le pauvre prince se disoit en lui-même que dieu, qui emploie si utilement les instrumens qu'il veut choisir, brise souvent ceux qu'il juge inutiles. Il supportoit son malheur avec un reste de courage philosophique, que son estomac souffrant étoit prêt à démentir, lorsqu'il entendit marcher vers sa prison des hommes, qui lui ordonnèrent de paroître au divan.

Asfendiar suivoit ses gardes, résigné à la mort, qu'il avoit déjà vue de près. Les grands d'Antioche, assemblés dans la chambre du

Digitized by Google

trône, n'étoient pas d'accord sur le choix de celui qui devoit le remplir. L'un d'eux, effrayé des suites d'une guerre civile, leur avoit représenté que l'ennemi entretenoit des espions dans la ville; qu'un de ces espions étoit dans les fers, que plusieurs autres pouvoient être échappés à la vigilance des ministres, & que les nouvelles qu'ils feroient passer à leur maître, deviendroient sans doute funestes à la patrie. Les grands, intimidés par ce récit, avoient voulu interroger l'espion arrêté, & voilà pourquoi Asfendiar étoit introduit dans l'assemblée.

Ce prince ne déguisa ni son nom, ni sa naissance, ni les raisons qui l'avoient fait sortir de sa patrie, ni ses aventures, ni les réflexions qui les avoient occasionnées. Asfendiar s'énonçoit avec beaucoup de noblesse & d'éloquence. La naïveté de son récit, sa constance, sa confiance dans l'être suprême, la sagesse de ses discours, la rigueur de son sort, & la pureté de sa conduite émurent les assistans. Plusieurs reconnurent ses traits, qu'ils avoient vus à la cour de son père. Dans l'embarras où tous étoient de choisir un de leurs égaux pour leur maître, ils convinrent presqu'unanimé-

Digitized by Google

ment d'élire Asfendiar. Le ciel, sans doute, s'écrièrent-ils, nous a envoyé cet étranger pour terminer nos différens; celui-là seul est digne de régner sur nous, qui, issu d'un sang royal, a les vertus de ses ancêtres à imiter & leurs traces à suivre. Les malheurs qu'a essuyés ce jeune prince, l'expérience qu'ils lui ont donnée, son air noble & majestueux, tout nous présage qu'il sera un grand roi, uniquement occupé du bonheur & de la gloire de ses sujets.

Toute l'assemblée, à ce discours, le reconnut pour souverain, & il passa, dans un instant, de la prison sur le trône. On prépara précipitamment le couronnement d'Asfendiar; on le revêtit d'une robe précieuse; & l'ayant fait monter sur un éléphant blanc, suivant l'usage consacré, on promena le nouveau monarque dans les principales rues de la ville, pour l'exposer au respect, presqu'à l'adoration de ses nouveaux sujets.

Trois jours s'étoient passés depuis qu'Asfendiar avoit quitté ses compagnons d'infortune. Ceux-ci, qui aimoient le fils du monarque, & qui craignirent pour un étranger sans ressource, les traitemens que leur camarade avoit effectivement essuyés d'a-

Digitized by Google

bord, s'étoient transportés à la ville, pleins de la plus vive inquiétude.

Ils apprirent à leur arrivée qu'on avoit proclamé un nouveau sultan. Ils espéroient qu'un jour de couronnement seroit un jour de grâce pour tous les malheureux. Comme Asfendiar parcouroit sur l'éléphant blanc la principale rue d'Antioche; les trois étrangers osèrent attacher sur lui leurs regards.

Leur camarade, tout monarque qu'il étoit devenu, daigna les reconnoître; il les fit approcher avant qu'ils fussent revenus de leur extrême surprise. Voici, mes amis, leur dit-il au milieu de tout le peuple, un des plus grands effets de la providence; croyez-vous que ce soit moi qui me sois fait sultan de Laodicée? & quand je verserai sur vous les bienfaits que vous doit ma reconnoissance, croyez-vous tenir de moi ce que le tout-puissant vous a réservé? Nous sommes tous les esclaves de l'être suprême; mais aucun de nous ne sait le sort qui lui est réservé. En effet, ce prince laissa agir en lui la providence, qui avoit résolu d'en faire un des meilleurs monarques du monde entier. Il combla de biens ses compagnons de misère, & il fit le bonheur de

son

Digitized by Google

son peuple par un gouvernement sage & éclairé.

Seigneur, poursuivit Bidpaï, en adressant la parole à Dabchelim, cette histoire doit dissiper vos doutes, & vous convaincre que personne ne peut éviter sa destinée.

Tel est, grand prince, le testament en forme d'instruction du roi Househenk. Les quatorze maximes qu'il renferme doivent servir de règle à tous les monarques, qui veulent rendre leurs sujets heureux.

Que ne vous dois-je pas ! dit le sultan Dabchelim au brachmane Bidpaï. Vous m'avez révélé les mistères de la plus profonde sagesse. Les ténèbres qui m'environnoient se sont dissipées, & vous avez fait luire à mes yeux la pure lumière de la vérité : en peignant la vertu & le bonheur de ceux qui la cultivent, vous lui prêtez de nouveaux charmes & vous la faites aimer. Le crime quand vous en tracez les excès, & les malheurs qui en sont la suite, devient en horreur. Les sages instructions que vous m'avez données ne sortiront jamais de ma mémoire ; elles feront désormais la règle de ma conduite pour le gouvernement de mon royaume.

Le sultan Dabchelim, les larmes aux

Digitized by Google

yeux, prit congé de Bidpaï, qui n'étoit pas moins attendri. Ce prince, de retour dans ses états, fut fidèle à la promesse qu'il avoit faite au brachmane; la justice & la douceur de son règne rendirent son nom célèbre dans tout l'orient.

Vous venez d'entendre, dit le grand-visir Hodjesté-Rai, (*) au sultan Humaioun-fal, l'histoire de Dabchelim & de Bidpaï, & les entretiens qu'eurent ensemble ces deux sages.

Visir, répondit le sultan, je désirois depuis long-temps d'apprendre l'histoire que vous venez de me raconter, elle renferme les maximes de la plus haute sagesse, & les règles de la plus saine politique. Heureux le monarque fidèle, qui aime à se conduire par ces maximes! plus heureux les peuples qui obéiront à un pareil monarque!

Humaioun-fal, éclairé par les leçons de Bidpaï, gouverna ses peuples avec une équité & une douceur qui lui gagnèrent tous les cœurs, & sa mémoire ne devint pas moins célèbre en orient que celle de Rai-Dabchelim.

(*) *Voyez* Aventure d'Humaioun-fal, *Tome XVII, page 1.*

Digitized by Google

NOTES.

(1) *NOUCHIREVAN*. Benkobad, surnommé Kisra par les arabes, & Khosrou par les persans. C'est Khosroès, premier du nom, qui étoit fils de Cobadès son prédécesseur, roi de la quatrième dynastie de Perse, nommé des Sassanides ou des Khosroès.

Ce prince régnoit en Perse, sous l'empire de Justin premier, & prit sur lui les villes d'Edesse en Mésopotamie, d'Antioche & d'Apamée en Syrie; & sous l'empire de Justinien, celles de Raca & de Dara en Mésopotamie, avec celle d'Alep en Syrie. Il transporta les habitans de la ville d'Antioche en Babylone, & il leur bâtit une nouvelle ville, qu'il nomma Antioche, & qui porte aujourd'hui le nom Dalmahouzat. Il fit la paix avec Justinien l'an vingt-huit de l'empire de ce prince, selon les historiens orientaux.

Les Haithelah, que nos anciens géographes appellent *Indoscythæ*, peuples qui habitent les provinces de Kandahar, de Thebet & de Barantolah, après avoir secouru Cobad, père de Nouchirevan, & l'avoir rétabli dans ses états dont il avoit été dépouillé, voulurent se maintenir par force dans les provinces de Perse; mais Nouchirevan les en chassa, & les contraignit de repasser la montagne de Paropanisus, d'où ils étoient sortis.

Après cette expédition, Nouchirevan poussa dans la douzième année de son règne ses armes contre le khakan, ou empereur des turcs orientaux, qui régnoit dans les provinces Transoxanes, & l'obligea à

Digitized by Google

lui demander la paix, qu'il ne lui accorda qu'en prenant sa fille en mariage. Puis, retournant dans ses états, il appaisa les troubles du Tharbarestan, qui est l'Hircanie, où quelques princes de ses vassaux faisoient difficulté de lui payer le tribut.

Il joignit aussi à ses états les provinces du Cablestan & du Zablestan vers les Indes; de telle sorte que l'empire de ce grand monarque s'étendoit depuis la ville de Farganah, dans la Transoxane, jusqu'en Arabie & en Egypte, en tirant du septentrion au midi; & depuis le fleuve Indus jusqu'aux villes maritimes de la Syrie, de l'orient à l'occident. Après avoir terminé toutes ces grandes conquêtes, il vint se délasser de ses travaux en sa ville de Madain, où il reçut des ambassadeurs de la part des plus grands princes du monde.

Ces ambassadeurs lui firent, au nom de leurs maîtres, de très-riches présens, tant en armes, étoffes précieuses, pierreries & parfums, qu'en esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui étoient tous d'une rare beauté. Le roi des Indes lui fit présent de dix quintaux d'aloës, qui se fondoit dans le feu comme de la cire, & qui exhaloit une odeur qui surpassoit en douceur tous les autres parfums; & parmi les esclaves qu'on lui envoya, il se trouva une fille haute de sept coudées, dont les bottines arrivoient jusqu'au menton d'une femme ordinaire. On admiroit aussi, parmi les étoffes précieuses, un tapis fait de la peau d'un seul serpent d'une grandeur extraordinaire, plus fin & plus doux que s'il eut été de soie.

Ce fut aussi sous le règne de Nouchirevan, que le fameux livre, intitulé : *Humaiounnamé*, le livre auguste ou royal, (c'est celui dont nous donnons la traduction) fut apporté des indes en Perse. L'on dit que le jeu que les persans appellent *nerd*, espèce de jeu de

Digitized by Google

dames ou de trictrac, fut aussi introduit sous le règne de ce prince ; quoique plusieurs veuillent qu'Ardeschir ou Artaxerxès, autre roi de Perse plus ancien, en ait été l'inventeur, & que c'est pour cette raison que l'on appelle encore aujourd'hui ce jeu Nedschir, en abrégeant le nom de Nerdardeschir.

Mirkoud & Khoundemir, qui ont écrit fort au long l'histoire du règne de Nouchirevan, disent que la femme de ce grand roi étoit chrétienne, & qu'il ne fut jamais au pouvoir de son mari de lui faire quitter sa religion, pour embrasser celle de Zoroastre qu'il professoit. Cette princesse accoucha d'un fils, qui fut nommé Nouschizad, lequel étant arrivé à l'âge de discrétion, fut instruit par sa mère dans le christianisme, & méprisa le magisme, qui étoit pour lors la religion générale des persans.

Nouchirevan, irrité du choix que son fils avoit fait, & ne pouvant le réduire en aucune manière au culte du feu & des astres, qui étoit la religion de ses ancêtres, le fit enfermer dans une étroite prison.

Dans le temps que Nouschizad étoit prisonnier, il courut un faux bruit que le roi son père, qui étoit occupé dans une guerre étrangère, & par conséquent fort éloigné de la ville de Madain, étoit grièvement malade. Le prince se servit de cette conjoncture pour se sauver de prison, & se mit aussitôt à la tête des chrétiens, dont le nombre étoit assez considérable en Perse : plusieurs mécontens, & même plusieurs d'entre les grands du royaume, se joignirent à lui, & fortifièrent tellement son parti, qu'il lui fut facile de se rendre maître de la ville de Madain, & de s'emparer des trésors du roi son père.

Nouschizad, se voyant de l'argent & des troupes, crut pouvoir faire ouvertement la guerre à son père. Il se mit pour cet effet en campagne, & fit tirer des

Digitized by Google

prisons tous ceux que son père tenoit enfermés en diverses provinces de ses états. Nouchirevan n'eût pas plutôt appris la révolte & la marche de son fils, qu'il commanda à Ramberzin, un de ses généraux, de lever des troupes en diligence, & d'aller au-devant de son fils.

Les ordres que Nouchirevan envoya à Ramberzin étoient conçus en ces termes : « Approchez-vous avec » le corps de troupes que vous commandez, au-de» vant de mon fils, jusqu'à la vue & à la portée de » son armée; si en vous voyant & en apprenant mes » ordres, il rentre dans son devoir, pour m'en don» ner des marques, qu'il renvoie en prison ceux qu'il » a délivrés, & qu'il fasse passer par le tranchant de » l'épée tous les officiers qui ont manqué à la fidé» lité qu'ils me devoient pour le suivre; mais s'il » demeure opiniâtre dans sa rébellion, n'oubliez rien » de ce qu'il faut faire pour le réduire à l'obéissance » par la force des armes, quand bien même il de» vroit périr dans le combat que vous lui livrerez : si » cependant vous le faites prisonnier, gardez-vous » bien de lui faire aucuns mauvais traitemens, ni de » lui reprocher sa désobéissance ».

Le prince ne voulant déférer en aucune manière aux ordres du roi son père, & la bataille s'étant donnée entre les deux armées, il fut blessé mortellement d'un coup de flèche, qui l'emporta peu de temps après en l'autre vie.

Ramberzin ayant appris la blessure du prince, courut le plutôt qu'il put vers lui; mais il le trouva mort : & ayant interrogé celui qui étoit le plus proche de lui, quand il étoit expiré, pour savoir s'il n'avoit rien recommandé avant sa mort, il n'apprit autre chose, sinon, qu'il avoit proféré ces paroles en mourant : « Dites à la reine ma mère qu'elle fasse

Digitized by Google

» enterrer mon corps aux pieds des disciples du » messie ». Paroles qu'il avoit apparemment prononcées pour témoigner qu'il mouroit chrétien.

Nouchirevan, après la mort de son fils Nouschizad, fit encore la guerre en Arabie, d'où il chassa Masrouk, fils d'Abrahah, surnommé Alaschram, roi d'Ethiopie, qui avoit dépouillé Izen, roi des Hemiarites, dans l'Iémen ou Arabie heureuse; & il rétablit aussi dans l'Iraque arabique, Almonder, qui avoit été dépossédé par Hareth.

C'est sous le règne de Nouchirevan que Mahomet se vante lui-même d'être né. Quelques-uns disent que ce fut dans la quarante-deuxième année, l'an 888 des années d'Alexandre; & les autres citent une tradition de Mahomet même, qui porte, qu'il étoit né dans la vingtième année du règne de Melekeladel, c'est-à-dire, du roi juste; car c'est ce titre de juste que Nouchirevan a porté le premier avec beaucoup de raison.

Nouchirevan étant tombé, en la quarante-huitième année de son règne, dans une maladie dangereuse, qui l'obligea de penser à la mort, choisit entre tous ses enfans, sans avoir aucun égard à la prérogative de l'âge, celui qu'il croyoit être le plus capable de gouverner ses états; & pour cet effet, il préféra Hormus, à cause de ses belles dispositions & des rares qualités qu'il avoit découvertes en lui : il voulut lui-même prendre la peine de l'instruire de tous les devoirs d'un bon prince, & il fit coucher par écrit les bons avis qu'il lui donna. Ces avis de Nouchirevan à Hormus ont été couchés au long par Sadi, dans son Bostan, sous le titre de Conseils de Nouchirevan à Hormus. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(2) *Soliman Bendaoud* : c'est le nom que les arabes donnent à Salomon, fils de David. Le Tarikh-Mon-

Digitized by Google

tekhel & la plupart des autres historiens orientaux écrivent que ce prince monta sur le trône après la mort de son père, lorsqu'il n'avoit encore atteint que l'âge de douze ans, & que dieu soumit à son empire, non-seulement les hommes, mais encore les esprits bons & mauvais, les oiseaux & les vents, & qu'il employa sept années entières à bâtir le temple de Jérusalem. Le même auteur le fait contemporain de Caïcaoces II, roi de Perse, de la dynastie appelée des Caïaniens.

Les mêmes historiens racontent mille choses fabuleuses de l'anneau de Salomon, par le moyen duquel ce prince commandoit à la nature. Un jour, prenant le bain, il lui fut dérobé par un génie qui le jeta dans la mer.

Salomon demeurant ainsi privé de cet anneau, s'abstint, pendant quatorze jours, de monter sur son trône, comme se trouvant dépourvu des lumières qui lui étoient nécessaires pour bien gouverner; mais, enfin, il le recouvra par le moyen d'un poisson que l'on servit sur sa table.

Il seroit ennuyeux de rapporter tout ce que ces historiens disent de la magnificence du trône de Salomon, sur lequel les oiseaux voltigeoient sans cesse, pendant qu'il y étoit assis, pour lui procurer de l'ombre; & autour duquel il y avoit à la droite douze mille sièges d'or pour les patriarches & les prophètes, & à gauche, douze mille autres d'argent pour les sages & les docteurs, qui assistoient à ses jugemens.

Salomon passe chez tous les orientaux pour avoir été le monarque universel de toute la terre; de telle sorte que ceux qui admettent différentes générations & révolutions de siècles, dans lesquels le monde a été peuplé & gouverné par d'autres créatures que les hommes, avant la création d'Adam, donnent le titre

& le nom de Soliman aux monarques, qui les ont commandés.

On donne à Salomon pour visir, Assaf, duquel il est parlé dans les livres saints, & auquel David a adressé plusieurs de ses pseaumes, comme il paroît dans leurs titres; & Emadi, poëte persan, dit que son anneau tant-vanté, par le moyen duquel il gouvernoit son empire, n'étoit autre chose que la sagesse que dieu lui avoit donnée, dont cet anneau étoit le symbole. Il y a, cependant, plusieurs rabbins qui soutiennent que Salomon, voyoit dans la pierre enchassée dans cette bague, toutes les choses qu'il désiroit savoir.

Tout ce que nous trouvons écrit dans les livres orientaux, touchant les actions merveilleuses de l'empire universel de Salomon sur les hommes & sur les esprits, a pour fondement ce que l'écriture dit de la sagesse admirable, du trône & des richesses de ce monarque.

Cette grande puissance & cette sagesse admirable de Salomon, ont fait donner son nom par les orientaux à tous les grands princes, qu'ils ont cru avoir possédé l'empire universel de toute la terre. L'on voit dans le Thamurathuame, que le div ou géant, nommé Argenk, se plaint du démon, qui lui avoit promis de le faire le soliman de son siècle, & qui, cependant, ne lui avoit pu procurer la victoire contre Thamurath. Et le même Argenk dit, entr'autres reproches qu'il lui fait, qu'il lui avoit manqué de parole, & qu'il ne lui avoit pas mis entre les mains l'anneau du patriarche Jared, fils de Mahalel, cinquième soliman, ou monarque universel de toute la terre depuis Adam.

Mais les rêveries des orientaux vont bien plus avant; car leurs mythologues assurent qu'il y a eu quarante solimans ou monarques universels de la terre, qui ont

régné successivement, pendant le cours d'un grand nombre de siècles avant la création d'Adam.

Tous ces monarques préadamites commandoient chacun à des créatures de son espèce, qui étoient différentes de celles de la postérité d'Adam, quoiqu'elles fussent raisonnables comme les hommes, selon le rapport que Simorganka fit à Thamurath, & ce dive ajouta qu'il en devoit naître encore un autre de la lignée d'Adam, qui les surpasseroit tous en majesté & en puissance, après lequel il n'en paroîtroit plus aucun autre sur la terre. L'on peut entrevoir dans le fond de cette fable quelques rayons de la vérité des prophéties, qui ont marqué la venue du messie. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(3) *La plume divine.* Voici la description que fait de cette plume Algazel, un des plus estimés commentateurs de l'alcoran, dans son exposition de foi des musulmans sonnites, c'est-à-dire, orthodoxes.

« C'est un article de foi de croire à la plume divine, créée par le doigt de dieu. La matière de cette plume est de perles ; un cavalier, courant à toute bride, parcourroit à peine sa longueur en cinq cent ans. Cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même, & sans le secours d'une main étrangère, le passé, le présent & l'avenir ; l'encre qui est dans cette plume est une lumière subtile ; l'ange Séraphaël est le seul qui puisse lire les caractères tracés par cette plume merveilleuse : elle a quatre-vingt becs, qui ne cesseront de marquer jusqu'au jour du jugement tout ce qui doit arriver dans le monde ».

Le Chapitre LXVIII de l'alcoran a pour titre *la plume*, parce que Mahomet commence ce chapitre par ces paroles : *Je jure par la plume divine*, &c.

(4) *La tablette sacrée.* Les musulmans la nomment *allouhel-mahfoud*, la planche bien gardée. Voici les

Digitized by Google

propres paroles de Gellaleddin, autre commentateur de l'alcoran, très-suivi.

« Cette tablette est suspendue au milieu du septième ciel, & gardée soigneusement par les anges, de peur que les démons ne veuillent changer ce qui est écrit dessus. Sa longueur est égale à l'espace qui est entre le ciel & la terre, & sa largeur est comme de l'orient à l'occident. Cette tablette, ou plutôt planche merveilleuse, est d'une seule perle d'un blancheur éblouissante ».

(5) *Fatalité.* Les musulmans croient que la destinée de tous les hommes est écrite sur un livre en caractères ineffaçables, qu'ils nomment le *livre des destinées.* Pour accorder la doctrine du destin rigide avec le libre arbitre, Hussim-Vaiz, un de leurs plus fameux docteurs, dit : Qu'après que nous avons mal usé de notre liberté, nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions. Il compare notre liberté à la bride que le cavalier tient en main, par le moyen de laquelle il va à droite & à gauche, comme il lui plaît; mais aussitôt qu'elle lui est échappée, son cheval l'emporte & suit sa fougue naturelle. Le proverbe arabe sur le destin est, que quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté, la sagesse des plus grands hommes se perd jusqu'à ce que son décret soit rempli. Un poëte turc s'exprime ainsi à ce sujet :

« Quand la toute-puissance de dieu a décoché la flèche de son décret, il n'y a point de bouclier qui la puisse parer, que la conformité à sa volonté ». Hilali, poëte persan, compare le monde & les évènemens qui s'y passent, à une boule de mail, & dit : « Que le décret divin est le mail qui pousse cette boule, qui pareillement n'a aucun mouvement; ce mail est entre les mains de la providence, qui

Digitized by Google

» fait passer la boule par tel anneau qu'il lui plaît ».

Voici les propres paroles d'Algazel, que je viens de citer plus haut, dans son exposition de la foi mahométane, en parlant de la volonté de dieu.

« Oui, le grand être veut ce qui existe; c'est lui-» même qui régit & dispose les ressorts secrets de ce » que nous voyons paroître de nouveau; tout dans » le ciel & sur la terre est soumis à l'économie de » sa providence. Ce qui est borné, étendu, petit, » grand, le bien, le mal, l'utile, le nuisible, la foi, » l'incrédulité, le salut, la réprobation, l'augmenta-» tion, le manque de joies spirituelles, l'obéissance, » la rébellion, tout se meut par le ressort de la cé-» leste puissance, & se soutient par le secours de la » volonté divine : or, tout ce que veut l'être suprê-» me arrivera infailliblement, & jamais ce qu'il ne » veut pas n'aura d'effet; que dis-je! il ne se fait pas » un coup d'œil contre sa volonté, pas même un » mouvement de l'âme. Dieu est lui-même le prin-» cipe des êtres; il en est le créateur, & leur don-» nera un nouvel ordre après leur destruction : il fait » ce qu'il lui plaît; sa sentence est irrévocable, & ses » décrets sont immuables; davantage, l'homme est » nécessairement rebelle, s'il n'a le concours immé-» diat de la grâce & de la miséricorde divine. Hom-» me petit & vain, les forces te manquent pour » obéir à l'être des êtres, si tu n'es l'objet de ses » complaisances, & si tu ne reçois, pour te déter-» miner, l'influence de la volonté suprême »!

Le treizième verset du XVIIe. chapitre de l'alcoran établit le dogme de la fatalité d'une façon plus forte. Mahomet fait ainsi parler dieu : *Et nous avons suspendu au col de chaque homme un oiseau*. Les interprêtes les plus suivis de l'alcoran entendent par le nom d'oiseau la destinée heureuse ou malheureuse; de mê-

Digitized by Google

me que les latins, par le mot de *bona*, *mala avis*, de bon ou de mauvais oiseau, entendoient le bon ou le mauvais augure.

Mogiahed, commentateur de l'alcoran, ajoute ces paroles au sujet du verset que je viens de citer : " Tous les hommes, en naissant, ont un papier suspendu à leur col, sur lequel est écrit leur salut ou leur réprobation ".

LXIe. chapitre de l'alcoran renferme plusieurs passages qui établissent ce même dogme. Houd, qui est le prophête Heber, dit dans ce chapitre, en parlant au peuple vers lequel il avoit été envoyé : " J'ai mis toute ma confiance en dieu qui est mon seigneur & le vôtre : car il n'y a aucune créature sur la terre qu'il ne tienne entre ses mains par la touffe des cheveux de son front, pour les conduire par le droit chemin où il lui plaît ".

Les interprêtes de ce passage disent que cette façon de parler, *tenir quelqu'un par les cheveux du-devant de sa tête*, signifie que l'on est maître absolu de sa personne, en sorte qu'il ne puisse rien faire que ce qu'il plaît à celui qui le tient par cet endroit.

Dans le même chapitre, il est dit de ceux qui seront présentés au jugement de dieu, qu'il y a parmi eux des heureux ou des malheureux, c'est-à-dire, selon le langage des musulmans, des élus & des réprouvés.

Abousaïd-Karras, autre commentateur de l'alcoran, dit que ce chapitre nous déclare deux grandes choses; la première est la punition de tous les pécheurs qui étoient sur la terre au temps du déluge; la seconde est le secret de la prédestination des hommes; c'est-à-dire, de ce décret éternel, qui destine les uns au bonheur, & les autres au malheur éternel, sans que rien puisse en empêcher l'exécution, ce qui a fait dire à

Mahomet même ces paroles : " Le chapitre de Houd
" m'a fait venir les cheveux gris avant le temps ".

Un auteur persan dit à ce sujet : " De toute éternité
" il y a une planche préparée à celui-ci pour le sauver
" du naufrage & le conduire au port, & cet autre a
" le front marqué d'un bouton de feu pour l'éternité.
" La justice divine pousse l'un à gauche du côté des
" réprouvés, & sa bonté appelle l'autre à sa droite
" avec ses élus ".

Le cheih Aleslam dit : " Que tout dépend du
" souffle du vent des décrets divins : si ce vent souf-
" fle du côté des grâces, il fait de la ceinture de
" Baharam le mage, une lisière d'enfant, avec laquelle
" il le conduit dans le chemin de la foi ; s'il souffle du
" côté de la justice, il ôte au prophète Balaam la foi
" du vrai dieu, & le rend aussi méprisable qu'un chien.
" Comment est-ce qu'un esprit aussi foible que le nô-
" tre pourra comprendre la cause de ceci ? C'est
" qu'étant de vous-même le souverain maître & l'in-
" dépendant, vous déterminez toutes choses comme
" il vous plaît ".

Dans le même chapitre de Houd, Noé dit de la part de dieu aux peuples qu'il instruisoit : " Dieu m'a fait
" part de sa miséricorde par le don de prophétie dont
" il m'a favorisé ; mais elle vous est cachée, & je ne
" veux pas vous contraindre de la connoître, puisque
" vous ne voulez pas la recevoir " Cotadah dit sur ce passage : " Noé auroit pu contraindre ces peuples in-
" crédules d'ajouter foi à ses paroles, & d'embrasser
" la loi de dieu : il l'auroit fait sans doute ; mais les
" rênes du franc arbitre de l'homme sont entre les
" mains de dieu, qui les gouverne selon sa volonté.
" L'huissier de sa justice chasse & repousse de sa porte
" celui qu'il veut, & l'introducteur de sa miséricorde
" fait entrer qui bon lui semble. Vous dites, seigneur,

„ appelez un de ceux-ci, parce que je veux le rece-„ voir ; chassez-moi celui-là, parce que je l'aban-„ donne. Le méchant & le bon sont également dé-„ pendans de vos ordres, & tous deux doivent être „ pareillement soumis aux ordres de votre sagesse „ éternelle „.

On lit dans le chapitre de l'alcoran, intitulé ; *Anfal*, que dieu accomplit son ouvrage tel qu'il l'a destiné & ordonné, en sorte que celui qui doit périr, périsse, & que celui qui doit vivre, vive, & cela par des signes manifestes. On lit dans le verset suivant : Dieu laisse errer plusieurs hors de la voie, & adresse plusieurs dans le bon chemin.

Abdoulrahman, auteur du roman de Joseph & de Zélikha en langue turque, s'exprime sur la prédestination d'une manière fort dure ; car il dit : "Que c'est le „ décret de dieu qui prédestine les hommes positive-„ ment, ou à la gloire de dieu, ou à la peine „. Le cheih Sadi s'exprime à-peu-près de la même façon : " Celui à qui on a donné une oreille sourde (dit ce „ poëte), comment fera-t-il pour entendre ? Et celui „ qui est tiré par de forts liens, pourra-t-il ne pas „ suivre celui qui le tire ? „ *D'Herbelot, Bibliot. Orient. au mot Cadha, pag. 216, Maraccio prodom. ad refut. Alcor. pars tert. p. 8.*

FIN.

Digitized by Google

FABLES ET CONTES,

Par feu messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FÉNÉLON, *précepteur de messeigneurs les enfans de France, & depuis archevêque-duc de Cambrai, prince du S. Empire, &c.*

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLES ET CONTES,

COMPOSÉS

Pour l'éducation de feu Monseigneur le duc de BOURGOGNE.

FABLE PREMIÈRE.

Les Aventures d'Ariſtonoüs.

SOPHRONYME ayant perdu les biens de ſes ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en conſoloit par ſa vertu dans l'île de Délos. Là, il chantoit ſur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore. Il cultivoit les muſes, dont il étoit aimé : il cherchoit curieuſement tous les ſecrets de la nature, le cours des aſtres & des cieux, l'ordre des élémens, la ſtruc-

Digitized by Google

ture de l'univers, qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux : mais, sur-tout, il s'étudioit lui-même & s'appliquoit à orner son ame par la vertu. Ainsi la fortune en voulant l'abattre l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans biens dans cette retraite, il apperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable, qui lui étoit inconnu : c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il savoit que cette île avoit été autrefois flottante : il considéroit cette côte, où s'élevoient, au-dessus des sables & des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant & fleuri. Il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures, & les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne : il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnoient le temple du dieu : il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir ; & il considéroit déjà le temple, d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard. Sa

Digitized by Google

barbe blanche tomboit sur sa poitrine son visage ridé n'avoit rien de difforme : il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque : ses yeux montroient une douce vivacité : sa taille étoit haute & majestueuse, mais un peu courbée ; & un bâton d'ivoire le soutenoit. O étranger ! lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui paroît vous être inconnue ? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, & je m'offre de vous y conduire : car je crains les dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. Dans le chemin il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage : Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, & semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever : il me fit exposer par un de ses amis

Digitized by Google

de Teos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chevre dans sa maison : mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves, qui me mena dans la Lycie. Ce marchand me revendit à Patare, à un homme sage & vertueux, nommé Alcine. Cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, moderé, sincère, affectionné, & appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire. Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise : il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, & surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; & Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, & m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimoit la vie, & craignoit de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi

par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les chofes qui ont de l'éclat. Je fentis enfin un violent défir de revoir la Lycie, où j'avois paffé fi doucement mon enfance. J'efpérois y retrouver Alcine, qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu fes biens, & fouffert avec beaucoup de conftance les malheurs de fa vieilleffe. J'allai répandre des fleurs & des larmes fur fes cendres; je mis une infcription honorable fur fon tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus fes enfans. On me dit que le feul qui étoit refté, nommé Orciloque, ne pouvant fe réfoudre à paroître fans biens dans fa patrie, où fon père avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaiffeau étranger, pour aller mener une vie obfcure dans quelqu'île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathie; & qu'ainfi il ne reftoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Auffitôt je fongeai à acheter la maifon où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il poffédoit autour. J'étois bien-aife de revoir ces lieux, qui me rappeloient

Digitized by Google

le doux ſouvenir d'un âge ſi agréable, & d'un ſi bon maître. Il me ſembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années, où j'avois ſervi Alcine. A peine eus-je acheté des créanciers les biens de ſa ſucceſſion, que je fus obligé d'aller à Clazomène. Mon père Polyſtrate & ma mère Phidile étoient morts: j'avois pluſieurs frères qui vivoient mal enſemble. Auſſitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me préſentai à eux avec un habit ſimple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec leſquelles vous ſavez qu'on a ſoin d'expoſer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainſi augmenter le nombre des héritiers de Polyſtrate, qui doivent partager ſa petite ſucceſſion : ils voulurent même me conteſter ma naiſſance, & ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Pour punir leur inhumanité, je déclarai que je conſentois à être comme un étranger pour eux : je demandai qu'ils fuſſent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent; & alors je montrai les richeſſes que j'avois apportées dans mon vaiſſeau; je leur découvris que j'étois cet Ariſtonoüs qui avoit acquis tant de tréſors

fors auprès de Damoclès, roi de Lycaonie, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement; & dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus. Je les achetai; & ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie. Ainsi, ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté : mais, après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel : je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous : eux & leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi; je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union, & par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant, la vieillesse comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux, & ridé mon visage : elle m'avertit que je ne

Digitized by Google

jouïrai pas longtemps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, & qui me touche plus que ma patrie même; cette Lycie où j'ai appris à être bon & sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand-père Alcine. Aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre: la parque ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais, je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île, le connoissez-vous? Pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jus-

Digitized by Google

Je Suis, ô mon Pere, celui que vous cherchez; vous voyez Sophronime petit Fils de votre ami Alcine.

Marillier inv. 1785. R. Delvaux Sculp.

Digitized by Google

qu'à la cinquième génération ? Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix & dans l'abondance, pour fruit de votre vertu ! Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi ; Sophronyme versoit des larmes mêlées de joie & de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs : Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez : vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine, c'est moi ; & je ne puis douter en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre se retrouve en vous seul. J'avois ouï dire dans mon enfance, qu'un homme célèbre & riche, établi en Lycaonie, avoit été nourri chez mon grand-père ; mais comme Orciloque mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude ; & j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, & par le doux emploi de cultiver les muses dans la maison sacrée d'Apol-

lon. La sagesse, qui accoutume les hommes à se passer de peu, & à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière & ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croissant sur le front, entre les deux cornes: ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, & qui anime le chœur des neuf muses. Au sortir du temple, Sophronyme & Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard avec la tendresse & le respect qu'il auroit témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble, & firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xante, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps, & lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve des peupliers & des sau-

Digitized by Google

les, dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit & jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine étoit couverte de moissons dorées : les collines, qui s'élevoient en amphitéâtre, étoient chargées de ceps de vignes & d'arbres fruitiers. Là, toute la nature étoit riante & gracieuse, le ciel étoit doux & serein, & la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme apperçut une maison simple & médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y étoit propre & plein d'agrémens & de commodités, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd : les jardins n'étoient point vastes : on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presqu'aussi anciens que

Digitized by Google

la terre leur mère, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un sallon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins; & on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin & si chèrement dans les villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le roi Admète : c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique : il y avoit des légumes du jardin, & des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar, couloit des grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux & tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie; mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si longtemps servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger : voilà où il conversoit avec ses amis : voilà où il jouoit à divers

Digitized by Google

jeux : voici où il se promenoit en lisant Hésiode & Homère : voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, & les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux, mugissans sur le bord du fleuve. Puis ils apperçurent les troupeaux de moutons, qui revenoient des gras pâturages : les mères bêlantes, & pleines de lait, y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyoit par-tout les ouvriers empressés, qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux & humain, qui se faisoit aimer d'eux, & leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, & ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres : me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtemps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui : vivez heureux, & préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne.

En même-temps il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les formalités prefcrites par les loix ; & il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne toute entière de meubles neufs, simples & modestes, à la vérité, mais propres & agréables : il remplit les greniers des riches présens de Cérès, & le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hebé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter : il y met aussi du vin parménien, avec une abondante provision du miel d'Hymette & d'Hybla, & d'huile d'Attique, presqu'aussi douce que le miel même. Enfin, il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, & dans les gras pâturages de Sicile. C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talens euboïques, & réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la peninsule de Clazomène,

Digitized by Google

aux environs de Smyrne, de Lebède & de Colophon, qui étoient d'un grand prix. La donation étant faite, Ariſtonoüs ſe rembarque dans ſon vaiſſeau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné, & attendri par des bienfaits ſi magnifiques, l'accompagne juſqu'au vaiſſeau les larmes aux yeux, le nommant toujours ſon père, & le ſerrant entre ſes bras. Ariſtonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuſe navigation. Aucun de ſes parens n'oſa ſe plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronyme. J'ai laiſſé, leur diſoit-il, pour dernière volonté dans mon teſtament cet ordre, que tous mes biens seront vendus & diſtribués aux pauvres de l'Ionie, ſi jamais aucun de vous s'oppoſe au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le ſage vieillard vivoit en paix, & jouiſſoit des biens que les dieux avoient accordés à ſa vertu. Chaque année, malgré ſa vieilleſſe, il faiſoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, & pour aller faire un ſacrifice ſur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture & de la ſculpture. Il avoit ordonné que ſes propres cendres, après ſa mort, ſeroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles

Digitized by Google

reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher : & la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré. Il soupiroit amèrement : la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage : le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux : il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port : il demandoit à tous momens si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un : mais hélas! Aristonoüs n'y étoit pas ; il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, & à-peu-près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette

Digitized by Google

urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, & l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus : la mort me seroit douce, pour vous voir & pour vous suivre dans les champs élisées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété & la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer la bonté & l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable & longue : mais hélas ! ce qui devroit toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine : les miennes s'y mêleront

Digitized by Google

aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout!

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine: il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau; il répandit les libations abondantes de vin & de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'orient; & il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs. On y venoit de la Carie, heureuse & fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, & qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphilie, que Cérès,

Digitized by Google

Pomone & Flore ornent à l'envi ; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torreus qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solemnelle, les jeunes garçons & les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine & d'Aristonoüs : car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin & de lait, un myrthe d'une verdure & d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, & de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans; & les dieux ont voulu faire voir par cette merveille,

Digitized by Google

que la vertu, qui jette un ſi doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FABLE II.

Les Aventures de Méléſichthon.

MÉLÉSICHTHON, né à Mégare, d'une race illuſtre parmi les grecs, ne ſongea dans ſa jeuneſſe qu'à imiter dans la guerre les exemples de ſes ancêtres : il ſignala ſa valeur & ſes talens dans pluſieurs expéditions ; & comme toutes ſes inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépenſe éclatante qui le ruina bientôt. Il fut contraint de ſe retirer dans une maiſon de campagne ſur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde ſolitude avec ſa femme Proxinoë. Elle avoit de l'eſprit, du courage, de la fierté. Sa beauté & ſa naiſſance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Méléſichthon ; mais elle l'avoit préféré à tous les autres, pour ſon ſeul mérite. Ces deux perſonnes, qui, par leur vertu & leur amitié, s'étoient rendues na-

Digitized by Google

turellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses par la compassion qu'elles avoient l'une pour l'autre. Méléfichthon auroit supporté plus facilement ses malheurs, s'il eût pu les souffrir tout seul, & sans une personne qu'il lui étoit si chère. Proxinoë sentoit qu'elle augmentoit les peines de Méléfichthon. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les grâces: le fils se nommoit Mélibée, & la fille Poëménis. Mélibée dans un âge tendre commençoit déjà à montrer de la force, de l'adresse & du courage : il surmontoit à la lutte, à la course, & aux autres exercices, les enfans de son voisinage. Il s'enfonçoit dans les forêts; & ses flèches ne portoient pas des coups moins assurés que ceux d'Apollon. Il suivoit encore plus ce dieu dans les sciences & dans les beaux arts, que dans les exercices du corps. Méléfichthon dans sa solitude lui enseignoit tout ce qui peut cultiver & orner l'esprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu & régler les moeurs. Mélibée avoit un air simple, doux & ingénu, mais noble, ferme & hardi. Son père jetoit les yeux sur lui, & ses

Digitized by Google

yeux se noyoient de larmes. Poëménis étoit instruite par sa mère dans tous les beaux arts que Minerve a donnés aux hommes : elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix qu'elle joignoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eut cru que c'étoit la jeune Diane, sortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étoient noués négligemment derrière sa tête : quelques-uns échappés flottoient sur son cou au gré des vents : elle n'avoit qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevoit un peu pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, & elle ne le savoit pas : elle n'avoit même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines : elle ne voyoit que sa famille & ne songeoit qu'à travailler. Mais le père accablé d'ennuis, & ne voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchoit que la solitude. Sa femme & ses enfans faisoient son supplice : il alloit souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher, plein d'antres sauvages : là, il déploroit ses malheurs : puis il entroit dans une profonde vallée qu'un bois épais déroboit aux rayons du soleil au milieu du jour. Il

Digitized by Google

s'asseyoit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine ; & toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son cœur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux : il ne parloit plus qu'en gémissant : la vieillesse venoit avant le temps flétrir & rider son visage : il oublioit même tous les besoins de la vie, & succomboit à sa douleur.

Un jour, comme il étoit dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude & d'épuisement : alors il vit en songe la déesse Cérès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux & majestueux : Pourquoi, lui dit-elle en l'appelant par son nom, vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune ? Hélas ! répondit-il, mes amis m'ont abandonné ; je n'ai plus de bien : il ne me reste que des procès & des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur ; & je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit : La noblesse consiste-t-elle dans les biens ? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail : ne soyez à charge à personne ; vous serez

Digitized by Google

le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse & par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi les voulez-vous devoir à d'autres qu'à vous-même? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse?

Elle dit; & aussitôt elle lui présenta une charrue d'or avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut, couronné de lierre, & tenant un thyrse dans sa main: il étoit suivi de Pan, qui jouoit de la flûte, & qui faisoit danser les faunes & les satyres. Pomone se montra chargée de fruits, & Flore ornée des fleurs les plus vives & les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Méléfichthon.

Il s'éveilla, comprenant la force & le sens de ce songe divin: il se sentit consolé, & plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre: il parle de ce songe à Proxinoë, qui entra dans tous ses sentimens. Le lendemain ils congédient leurs domestiques inutiles: on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fut le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoë avec Poëménis filoient

Digitized by Google

en menant paître leurs moutons : ensuite elles faisoient leurs toiles & leurs étoffes : puis elles tailloient & cousoient elles-mêmes leurs habits, & ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or & d'argent qu'elles avoient accoutumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuseau, ou à d'autres travaux semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin, pour nourrir toute la maison. Le lait de leurs troupeaux qu'elles alloient traire, achevoit de mettre l'abondance. On n'achetoit rien : tout étoit préparé promptement & sans peine. Tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appetit, inséparable de la sobriété & du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net & propre. Toutes les tapisseries étoient vendues ; mais les murailles de la maison étoient blanches, & on ne voyoit nulle part rien de sâle ni de dérangé ; les meubles n'étoient jamais couverts de poussière : les lits étoient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes maisons : tout y étoit bien rangé &

Digitized by Google

luifant. Pour régaler la famille, dans les jours de fête, Proxinoë faifoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit du tronc des arbres creux, pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruiffeaux de lait. Cette femme laborieufe avoit dans fon jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque faifon, & elle étoit toujours la première à avoir les fruits & les légumes de chaque temps : elle avoit même beaucoup de fleurs, dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner fa maifon. La fille fécondoit fa mère, & ne goûtoit d'autre plaifir que celui de chanter en travaillant, ou en conduifant fes moutons dans les paturages. Nul autre troupeau n'égaloit le fien ; la contagion, & les loups mêmes n'ofoient en approcher. A mefure qu'elle chantoit, fes tendres agneaux danfoient fur l'herbe, & tous les échos d'alentour fembloient prendre plaifir à répéter fes chanfons.

Méléfichthon labouroit lui-même fon champ; lui-même il conduifoit fa charrue, femoit & moiffonnoit. Il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens & plus utiles que ceux de la guerre.

Digitized by Google

A peine avoit-il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cérès, qui le payoient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisoit couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'hiver étoit la saison du repos, où toute la famille assemblée goutoit une joie innocente, & remercioit les dieux d'être si désabusée des faux plaisirs. Ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, & leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montroit presqu'aucune des passions, de la jeunesse; il conduisoit les grands troupeaux; il coupoit de grands chênes dans les forêts; il creusoit des petits canaux pour arroser les prairies; il étoit infatigable pour soulager son père; ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoit la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, & la lecture, dont son père lui avoit donné le goût.

Bientôt Méléfichthon, en s'accoutumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant. Il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie; mais

il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille : ils s'aimoient tous : ils se rendoient mutuellement heureux : ils vivoient loin des palais des rois, & des plaisirs qu'on achète si cher : les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver, & sans aucune suite dangereuse. Mélibée & Poëménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage, en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans toute cette maison n'y ramena point le faste. La famille entière fut toujours simple & laborieuse. Tout le monde disoit à Méléfichthon : Les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple & laborieuse qui m'a rendu riche & heureux ? Enfin, se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe, avec autant de joie, qu'il y avoit eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit ; & la déesse se montrant à lui, comme dans son premier songe, lui dit ces paroles : La vraie noblesse

Digitized by Google

consiste à ne recevoir rien de personne, & à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre, & de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais, par mollesse, ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle & inépuisable de tous les biens.

FABLE III.

Aristée & Virgile.

VIRGILE étant descendu aux enfers, entra dans les campagnes fortunées où les héros, & les hommes inspirés des dieux, passoient une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs, & entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée, qui étoit-là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui, ayant appris son nom. Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poëte! vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre: ils ont une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur & qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi & pour mes

Digitized by Google

abeilles, dont Homère même pourroit être jaloux. Je vous dois, autant qu'au Soleil & à Cyrène, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long-temps que je les récitai, ces vers si tendres & si gracieux, à Linus, à Hésiode & à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier, tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avoient pas faits. Vous savez que la nation des poëtes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise, cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie : je vois bien que les abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des poëtes. Il est vrai, répondit Aristée : ils bourdonnent comme les abeilles : comme elles ils ont un aiguillon perçant pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager : c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble ? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers. Mais pour vous, il vous recevra bien, car vous l'avez

l'avez traité honorablement, & vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide de sa querelle avec les femmes de Thrace, qui le massacrèrent. Mais ne tardons pas davantage : entrons dans ce petit bois sacré arrosé de tant de fontaines plus claires que le crystal : vous verrez que toute la troupe sacrée se lèvera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée ? Ecoutez Linus qui chante le combat des dieux contre les géans. Homère se prépare à chanter Achille qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector. Mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre : car de l'humeur dont il est, il sera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent dans cet ombrage frais où règne un éternel enthousiasme, qui posséde ces hommes divins. Tous se levèrent : on fit asseoir Virgile ; on le pria de chanter ses vers. Il les chanta d'abord avec modestie, & puis avec transport. Les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissoit. La lyre d'Orphée, qui avoit enchanté les rochers & les bois, échappa de ses mains ; & les larmes amères

Digitized by Google

coulèrent de ses yeux. Homère oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, & la variété agréable de l'Odissée : Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son père Apollon, & il étoit immobile, saisi & suspendu par un chant si doux : Hésiode, tout ému, ne pouvoit résister à ce charme. Enfin, revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie & d'indignation : O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain & que le bronze ! mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, & qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

FABLE IV.

Histoire d'Alibée, Persan.

CHA-ABBAS, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans y être connu, & pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connois point, lui

Digitized by Google

dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, & non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, & voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flatant. Il faut que j'aille voir des laboureurs & des bergers qui ne me connoissent pas. Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses ; & il étoit ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles & sans dépense. Il fit un repas dans une cabane ; & comme il avoit grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mêts exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il apperçut un jeune berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple & ingénu, mais noble & gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de sa beauté.

Digitized by Google

Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée; mais il apprit du berger que son père & sa mère étoient dans un village voisin, & que son nom étoit Alibée. A mesure que le roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme & raisonnable. Ses yeux étoient vifs, & n'avoient rien d'ardent & de farouche: sa voix étoit douce, insinuante, & propre à toucher. Son visage n'avoit rien de grossier; mais ce n'étoit pas une beauté molle & efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres. Il croyoit penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village. Mais, sans éducation, il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi l'ayant entretenu familièrement en fut charmé. Il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flateurs qui les environnent. De temps en temps il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisan qui l'accompagnoit, de ne point découvrir qu'il étoit le roi; car il craignoit

Digitized by Google

qu'Alibée ne ſperdît en un moment toute ſa liberté & toutes ſes grâces, s'il venoit à ſavoir devant qui il parloit. Je vois bien, diſoit le prince au courtiſan, que la nature n'eſt pas moins belle dans les plus baſſes conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils auſſi beau, auſſi ſenſé, & auſſi aimable. Il me paroît propre à tout; & ſi on a ſoin de l'inſtruire, ce ſera aſſurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien ſurpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu ſi agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, & enſuite on lui donna des maîtres pour les arts & pour les ſciences qui ornent l'eſprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; & ſon grand changement de fortune changea un peu ſon cœur. Son âge & ſa faveur joints enſemble altérèrent un peu ſa ſageſſe & ſa modération. Au lieu de ſa houlette, de ſa flûte, & de ſon habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable; il ſe rendit capable des affai-

Digitized by Google

res les plus férieufes, & mérita la confiance de fon maître, qui, connoiffant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-confidérable en Perfe, qui eft celle de garder tout ce que le prince a de pierreries & de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mefure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il fe reffouvint enfin de fon ancienne condition, & fouvent il la regrettoit. O beaux jours! difoit-il à lui-même; jours innocens! jours où j'ai goûté une joie pure & fans pareille; jours depuis lefquels je n'en ai vu aucun de fi doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richeffes, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir fon village: il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois danfé, chanté, joué de la flûte avec fes compagnons. Il fit quelque bien à tous fes parens, & à tous fes amis; il leur fouhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, & de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de fon bon maître Cha-Abbas. Son

Digitized by Google

fils Chaph-Sephi succèda à ce prince. Des courtisans envieux & pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu roi. Il a amassé des trésors immenses, & a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Chaph-Sephi étoit tout ensemble jeune & prince : il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué, & sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi son père avoit fait, & juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans d'un prix immense, que le roi, son grand-père, avoit accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans ; & Alibée prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge lui eût été donnée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Chaph-Sephi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles pré-

Digitized by Google

cieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, & lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit : tout étoit propre, bien rangé, & conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre & d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il apperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer, qui avoit trois grandes serrures. C'est-là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez-le-moi. A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant au nom de dieu de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, & qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi si vous voulez tout le reste; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, &

Digitized by Google

voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte & l'habit de berger, qu'Alibée avoit porté autrefois, & qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste: laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, & ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà, ces biens dont la liberté & la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens, qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple & heureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre & mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, & troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me vien-

Digitized by Google

nent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint par ſes grâces me rendre malheureux. Le roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, & étant indigné contre les courtiſans qui l'avoient voulu perdre, il les chaſſa d'auprès de lui. Alibée devint ſon principal officier, & fut chargé des affaires les plus ſecrètes; mais il revoyoit tous les jours ſa houlette, ſa flûte & ſon ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans ſon tréſor, pour les reprendre dès que la fortune inconſtante troubleroit ſa faveur. Il mourut dans une extrême vieilleſſe, ſans avoir jamais voulu ni faire punir ſes ennemis, ni amaſſer aucun bien, & ne laiſſant à ſes parens que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre & la plus heureuſe.

FABLE V.

Histoire de Rosimond & de Braminte.

IL étoit une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Rosimond, & qui avoit autant d'esprit & de vertu que son frère aîné Braminte étoit mal-fait, désagréable, brutal & méchant. Leur mère, qui avoit horreur de son fils aîné, n'avoit des yeux que pour le cadet. L'aîné, jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre son frère. Il dit à son père que Rosimond alloit souvent chez un voisin qui étoit son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passoit au logis, & pour lui donner les moyens d'empoisonner son père. Le père, fort emporté, battit cruellement son fils, le mit tout en sang, puis le tint trois jours en prison sans nourriture, & enfin le chassa de sa maison, en le menaçant de le tuer s'il revenoit jamais. La mère, épouvantée, n'osa rien dire : elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant, & ne sachant où se retirer, il traversa sur le soir

Digitized by Google

un grand bois. La nuit le surprit au pied d'un rocher : il se mit à l'entrée d'une caverne, sur un tapis de mousse, où couloit un clair ruisseau, & il s'y endormit de lassitude. Au point du jour, en s'éveillant, il vit une belle femme montée sur un cheval gris, avec une housse en broderie d'or, qui paroissoit aller à la chasse. N'avez-vous pas vu passer un cerf & des chiens ? lui dit-elle. Il répondit que non. Puis elle lui dit : Il me semble que vous êtes affligé. Qu'avez-vous ? lui dit-elle. Tenez, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux & le plus puissant des hommes, pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous serez d'abord invisible. Dès que vous le troutnerez en dehors, vous paroîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du roi, suivi de toute une cour magnifique. Quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Aussitôt le jeune homme comprit que c'étoit une fée qui lui parloit. Après ces paroles, elle s'enfonça dans les bois ; pour lui, il s'en retourna aussitôt chez son père, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit & entendit tout ce qu'il voulut sans

Digitized by Google

être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, & lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout-à-coup comme le prince fils du roi, avec cent beaux chevaux, & un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son père fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison. Il étoit embarrassé, ne sachant quels respects il devoit lui rendre. Alors Rosimond lui demanda combien il avoit de fils? Deux, répondit le père. Je les veux voir. Faites-les venir tout-à-l'heure, lui dit Rosimond. Je veux les emmener tous deux à la cour, pour faire leur fortune. Le père timide répondit en hésitant: Voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet? je veux le voir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici, dit le père: je l'avois châtié pour une faute, & il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit: Il falloit l'instruire, mais non pas le chasser: donnez-moi toujours l'aîné, qu'il me suive; & vous, dit-il parlant au père, suivez deux gardes, qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux gardes emmenèrent le père; & la Fée dont

Digitized by Google

nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or, & le fit entrer dans une caverne sombre & profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à-ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils alla à la cour du roi, dans un temps où le jeune prince s'étoit embarqué pour aller faire la guerre dans une isle éloignée. Il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où, après un naufrage, il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour comme s'il eût été le prince qu'on croyoit perdu. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il seroit péri : il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler ; & il ne se lassoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit cru mort. La reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour, celui qui passoit pour le prince, dit à son véritable frère : Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune : mais je sais que vous êtes un menteur, & que vous avez par vos impostures causé le malheur de votre frère Rosimond : il est ici caché. Je veux que vous

Digitized by Google

lui parliez, & qu'il vous reproche vos impostures. Braminte, tremblant, se jeta à ses pieds, & lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frère & que vous lui demandiez pardon. Il sera bien généreux s'il vous pardonne: vous ne le méritez pas. Il est dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout-à-l'heure. Cependant, je vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui. Braminte entra pour obéir dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, & puis il entra par une autre porte de derrière avec sa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon, & lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna, & lui dit: Je suis en pleine faveur auprès du prince. Il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison; mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte, honteux & confondu, lui repondit avec soumission, n'osant lever les yeux, ni le nommer son frère. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret, pour aller épouser une

Digitized by Google

princesse d'un royaume voisin ; mais sous ce prétexte il alla voir sa mère, à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la cour, & lui donna dans le besoin quelque petit secours d'argent. Car le roi lui laissoit prendre tout ce qu'il vouloit ; mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant, il s'éleva une furieuse guerre entre le roi & un autre roi voisin, qui étoit injuste & de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi, entra par le moyen de son anneau dans tous les conseils secrets de ce prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis. Il les prévint & les déconcerta en tout : il commanda l'armée contr'eux ; il les défit entièrement dans une grande bataille, & conclut bientôt avec eux une paix glorieuse, à des conditions équitables. Le roi ne songeoit qu'à le marier avec une princesse héritière d'un royaume voisin, & plus belle que les grâces ; mais un jour, pendant que Rosimond étoit à la chasse dans la même forêt où il avoit autrefois trouvé la fée, elle se présenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix sévère, de vous marier, comme si vous étiez le prince. Il ne faut tromper personne : il est juste que

Digitized by Google

le prince, pour qui l'on vous prend, revienne succéder à son père: allez le chercher dans une isle, où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau vous mèneront sans peine: hâtez-vous de rendre ce service à votre maître, contre ce qui pourroit flatter votre ambition; & songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites, vous serez injuste & malheureux; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrète dans un état voisin, il s'embarqua sur un vaisseau, & les vents le menèrent d'abord dans l'isle où la fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du roi. Ce prince étoit captif chez un peuple sauvage, où l'on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond invisible l'alla enlever dans les pâturages où il conduisoit son troupeau, & le couvrant de son propre manteau, qui étoit invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels: ils s'embarquèrent ensemble. D'autres vents, obéissans à la fée, les ramenèrent. Ils arrivèrent ensemble dans la chambre du roi. Rosimond se présenta à lui, & lui dit: Vous m'avez cru votre fils, je ne le suis

pas, mais je vous le rends : tenez, le voilà lui-même. Le roi, bien étonné, s'adressa à son fils, & lui dit : N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis, & qui avez fait glorieusement la paix ? ou bien est-il vrai que vous avez fait un naufrage ? que vous avez été captif, & que Rosimond vous a délivré ? Oui, mon père, répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étois captif. Il m'a enlevé : je lui dois la liberté, & le plaisir de vous revoir. C'est à lui & non pas à moi à qui vous devez la victoire. Le roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit ; mais Rosimond changea sa bague, se montra au roi sous la figure du prince ; & le roi, épouvanté, vit à la fois deux hommes, qui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit pour tant de services des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa. Il demanda seulement au roi la grâce de conserver à son frère Braminte une charge qu'il avoit à la cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes, & sa propre fragilité. Il voulut se retirer dans son village avec sa mère, où il se mit à cultiver la terre. La fée, qu'il revit encore dans les bois, lui montra la

caverne où son père étoit, & lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça avec une très-sensible joie ces paroles. Il délivra son père, qu'il avoit depuis long-temps impatience de délivrer, & lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille, & il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le tentât de sortir de sa solitude, & ne le rengageât dans les grandes affaires. Il retourna dans le bois où la fée lui avoit apparu si favorablement : il alloit tous les jours auprès de la caverne où il avoit eu le bonheur de la voir autrefois ; & c'étoit dans l'espérance de l'y revoir. Enfin elle s'y présenta encore à lui, & il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends, lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux & duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sûreté que quand je n'aurai plus de quoi sortir de ma solitude, avec tant de moyens de contenter toutes mes passions.

Digitized by Google

Pendant que Rosimond rendoit cette bague, Braminte, dont le méchant naturel n'étoit point corrigé, s'abandonna à toutes ses passions, & voulut engager le jeune prince, qui étoit devenu roi, à traiter indignement Rosimond. La fée dit à Rosimond : Votre frère, toujours imposteur, a voulu vous rendre suspect au nouveau roi, & vous perdre : il mérite d'être puni, & il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frère : puis il dit à la fée : Comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent ? Il en abusera pour persécuter tous les gens de bien, & pour avoir une puissance sans bornes. Les mêmes choses, répondit la fée, sont un remède salutaire aux uns, & un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchans. Quand on veut punir un scélérat, il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bientôt. Elle alla ensuite au palais : elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons ; elle lui dit : J'ai retiré des mains de votre frère la bague que je lui avois prêtée, & avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire : re-

Digitized by Google

cevez-la de moi, & penſez bien à l'uſage que vous en ferez. Braminte répondit en riant : Je ne ferai pas comme mon frère, qui fut aſſez inſenſé pour aller chercher le prince au lieu de régner en ſa place. Braminte, avec cette bague, ne ſongea qu'à découvrir le ſecret de toutes les familles, qu'à commettre des trahiſons, des meurtres & des infamies, qu'à écouter les conſeils du roi, qu'à enlever les richeſſes des particuliers. Ses crimes inviſibles étonnoient tout le monde. Le roi voyant tant de ſecrets découverts, ne ſavoit à quoi attribuer cet inconvénient; mais la proſpérité ſans bornes & l'inſolence de Braminte lui firent ſoupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de ſon frère. Pour le découvrir, il ſe ſervit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande ſomme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens & des honneurs immenſes, s'il vouloit lui faire ſavoir par des eſpions tout ce qu'il pourroit apprendre des ſecrets de ſon roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu où on lui donna une ſomme très-grande, pour commencer ſa récompenſe. Il ſe vanta d'avoir un anneau qui le ren-

Digitized by Google

doit invisible. Le lendemain, le roi l'envoya chercher, & le fit d'abord saisir : on lui ôta l'anneau, & on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grâce de son frère, qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte; & l'anneau lui fut plus funeste qu'il n'avoit été utile à son frère.

Le roi, pour consoler Rosimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau comme un trésor d'un prix infini. Rosimond, affligé, n'en jugea pas de même : il retourna chercher la fée dans les bois : Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord quand vous me le dîtes. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frère. Hélas ! il seroit encore vivant; il n'auroit pas accablé de douleur & de honte la vieillesse de mon père & de ma mère; il seroit peut-être sage & heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter ses désirs. O qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! Reprenez votre anneau. Malheur à ceux à qui vous le donnerez ! L'unique grâce que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse.

Digitized by Google

FABLE VI.

Histoire de Florise.

UNE paysane connoissoit dans son voisinage une fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La fée prit d'abord l'enfant entre ses bras: & dit à la mère: Choisissez, elle sera, si vous voulez, belle comme le jour; d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, & reine d'un royaume, mais malheureuse; ou bien elle sera laide & paysane comme vous, mais contente dans sa condition. La paysane choisit d'abord pour cet enfant la beauté & l'esprit avec une couronne, au hasard de quelque malheur. Voilà la petite fille, dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit jamais vues. Son esprit étoit doux, poli, insinuant: elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, & le savoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle dansoit sur l'herbe les jours de fête avec plus de grâces que toutes ses compagnes. Sa voix étoit plus touchante

Digitized by Google

qu'aucun instrument de musique, & elle faisoit elle-même les chansons qu'elle chantoit. D'abord, elle ne savoit point qu'elle étoit belle; mais en jouant avec ses compagnes sur le bord d'une claire fontaine, elle se vit, elle remarqua combien elle étoit différente des autres, elle s'admira. Tout le pays, qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ses charmes. Sa mère, qui comptoit sur les prédictions de la fée, la regardoit déjà comme une reine, & la gâtoit par ses complaisances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons : elle s'amusoit à cueillir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter & à danser à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là étoit fort puissant; & il n'avoit qu'un fils, nommé Rosimond, qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune princesse des états voisins, parce qu'une fée lui avoit assuré qu'il trouveroit une paysane plus belle & plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au-dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles, qui

qui n'avoient qu'une médiocre beauté, & on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphitéâtre, où le roi & son fils pouvoient les regarder toutes à-la-fois. Florise parut d'abord, au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anémone paroîtroit parmi des soucis, ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages : le roi s'écria qu'elle méritoit sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de village ; on lui en donna qui étoient tout brodés d'or. En un instant, elle se vit couverte de perles & de diamans. Un grand nombre de dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eût la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avoit, au lieu de tapisseries, que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres & des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, & que le

Digitized by Google

prince pût l'admirer en quelqu'endroit qu'il jetât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle; & comme le roi son père étoit mort bientôt après le mariage, c'étoit la sage Florise, devenue reine, dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'état. La reine, mère du nouveau roi, nommée Gronipote, fut jalouse de sa belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne, cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, & elle ressembloit à une furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, & l'irritoit à tout moment: elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât: elle craignoit aussi son esprit, & elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite paysane, & vous avez la bassesse d'en faire votre idole: elle est fière, comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le roi votre père voulut se marier, il me préféra à toute autre, parce que j'étois la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi que vous deviez faire. Renvoyez cette petite bergère dans son village, & songez à quelque jeune

Digitized by Google

princesse dont la naissance vous convienne. Rosimond résistoit à sa mère ; mais Gronipote enleva un jour un billet que Florise écrivoit au roi, & le donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi, comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le roi seul. Rosimond, aveuglé par la jalousie, & par les conseils malins que lui donna sa mère, fit enfermer Florise pour toute sa vie dans une haute tour, bâtie sur la pointe d'un rocher, qui s'élevoit dans la mer. Là, elle pleuroit nuit & jour, ne sachant par quelle injustice le roi, qui l'avoit tant aimée, la traitoit si indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme, à qui Gronipote l'avoit confiée, & qui lui insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village, de sa cabane, & de tous ses plaisirs champêtres. Un jour, pendant qu'elle étoit accablée de douleur, & qu'elle déploroit l'aveuglement de sa mère, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle & reine malheureuse, que bergère laide & contente dans son état, la vieille qui la traitoit si mal vint lui dire, que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête, & qu'elle n'a-

Digitized by Google

voit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau, envoyé par les ordres du roi sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme, qui dit qu'elle venoit dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler avec elle, parce que cette personne lui parut une des dames du palais; mais c'étoit la fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance, & qui avoit pris la figure de cette dame de la reine-mère. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste? voulez-vous quitter le titre de reine, reprendre vos anciens habits & retourner dans votre village? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté: aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers & perdirent toute leur proportion: elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle & agréable. En cet état, elle n'étoit plus reconnoissable, & elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être témoins de son supplice: elle suivit la fée, & repassa avec

Digitized by Google

elle dans son pays. On eut beau chercher Florise, on ne put la trouver en aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au roi & à Gronipote, qui la firent encore chercher, mais inutilement, par tout le royaume. La fée l'avoit rendue à sa mère, qui ne l'eût pas connue dans un si grand changement si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, pauvre & inconnue dans son village, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ses aventures & déplorer ses malheurs. On en avoit fait des chansons qui faisoient pleurer tout le monde: elle prenoit plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, & elle en pleuroit comme les autres; mais elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, & ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.

Digitized by Google

FABLE VII.

Histoire du roi Alfaroute & de Clariphile.

IL y avoit un roi nommé Alfaroute, qui étoit craint de tous ses voisins & aimé de tous ses sujets. Il étoit sage, bon, juste, vaillant, habile: rien ne lui manquoit. Une fée vint le trouver, & lui dire qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs, s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en-dedans de sa main, il devenoit d'abord invisible; & dès qu'il le retournoit en-dehors, il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode, & lui fit grand plaisir. Quand il se défioit de quelqu'un de ses sujets, il alloit dans le cabinet de cet homme, avec son diamant tourné en dedans: il entendoit, & voyoit tous les secrets domestiques sans être apperçu. S'il craignoit les desseins de quelque roi voisin de son royaume, il s'en alloit jusques dans ses conseils les plus secrets, où il apprenoit tout, sans être jamais découvert. Ainsi

Digitized by Google

il prévenoit sans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui : il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, & déconcerta ses ennemis, qui vouloient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de sa bague, & il demanda à la fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays dans un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt & plus commode de l'anneau qui le rendoit invisible. La fée lui répondit en soupirant : Vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écouta rien, & la pressa toujours de le lui accorder. Hé bien, dit-elle, il faut donc malgré moi vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir. Alors, elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussitôt il sentit deux petites aîles qui naissoient sur son dos. Ces petites aîles ne paroissoient point sous ses habits ; mais quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main ; aussitôt elles devenoient si longues, qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ses aîles ; d'abord elles se rapetissoient, en sorte qu'on ne pouvoit les appercevoir sous ses habits. Par ce moyen le roi

Digitized by Google

alloit par-tout en peu de momens : il savoit tout, & l'on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses ; car il se renfermoit, & paroissoit demeurer presque toute la journée dans son cabinet, sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y étoit, il se rendoit invisible par sa bague, étendoit ses aîles en les touchant, & parcouroit des pays immenses. Par-là il s'engagea dans de grandes guerres, où il remporta toutes les victoires qu'il voulut ; mais comme il voyoit sans cesse les secrets des hommes, il les connut si méchans & si dissimulés, qu'il n'osoit plus se fier à personne. Plus il devenoit puissant & redoutable, moins il étoit aimé ; & il voyoit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avoit fait de plus grands biens. Pour se consoler, il résolut d'aller dans tous les pays du monde, chercher une femme parfaite qu'il pût épouser ; dont il pût être aimé, & par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha long-temps ; & comme il voyoit tout sans être vu, il connoissoit les secrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva par-tout des femmes dissimulées, qui vouloient être aimées, & qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un

Digitized by Google

mari. Il paſſa dans toutes les maiſons particulières. L'une avoit l'eſprit léger & inconſtant; l'autre étoit artificieuſe, l'autre hautaine, l'autre bizarre; preſque toutes fauſſes, vaines & idolâtres de leurs perſonnes. Il deſcendit juſqu'aux plus baſſes conditions, & il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais ſimple & ingénue dans ſa beauté qu'elle comptoit pour rien, & qui étoit en effet ſa moindre qualité; car elle avoit un eſprit & une vertu qui ſurpaſſoit toutes les grâces de ſa perſonne. Toute la jeuneſſe de ſon voiſinage s'empreſſoit pour la voir: & chaque jeune homme eût cru aſſurer le bonheur de ſa vie en l'épouſant. Le roi Alfaroute ne put la voir ſans en être paſſionné. Il la demanda à ſon père, qui fut tranſporté de joie de voir que ſa fille ſeroit une grande reine. Clariphile (c'étoit ſon nom) paſſa de la cabane de ſon père dans un riche palais, où une cour nombreuſe la reçut. Elle n'en fut point éblouïe: elle conſerva ſa ſimplicité, ſa modeſtie, ſa vertu, & elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorſqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla ſa tendreſſe pour elle, & crut, enfin, qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en falloit qu'il ne le fût

déjà, tant il commençoit à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer, & pour la surprendre; mais il ne découvroit rien en elle qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie & de défiance, qui le troubloit encore un peu dans son amitié. La fée qui lui avoit prédit les suites funestes de son dernier don, l'avertissoit souvent, & il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais, & dit à la reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La reine promit, avec beaucoup de peine, d'obéir, parce qu'elle aimoit fort cette bonne fée. Un jour la fée voulant instruire la reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un officier, & déclara à la reine qui elle étoit. Aussitôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi, qui étoit alors invisible, l'apperçut, & fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée, & en perça la reine qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment, la fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut, & comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La fée arrêta le coup, & tâcha de le consoler, La reine en expirant, lui dit: Quoique je meure de votre

Digitized by Google

main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur d'avoir voulu malgré la fée un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, & la pria de lui ôter ses aîles. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume & dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation que d'aller pleurer sur le tombeau de Clariphile.

FABLE VIII.

Histoire d'une vieille Reine & d'une jeune Paysane.

Il étoit une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avoit plus ni dents ni cheveux : sa tête branloit comme les feuilles que le vent remue : elle ne voyoit plus même avec ses lunettes : le bout de son nez & celui de son menton se touchoient. Elle étoit rapetissée de la moitié, & toute en un peloton, avec le dos si courbé, qu'on auroit cru qu'elle avoit toujours été contrefaite. Une fée, qui avoit assisté à sa naissance, l'aborda, & lui dit : Voulez-vous

Digitized by Google

rajeunir ? Volontiers, répondit la reine. Je donnerois tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelqu'autre, dont vous prendrez la jeunesse & la santé. A qui donnerons-nous vos ans ? La reine fit chercher par-tout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux, qui vouloient vieillir pour être riches; mais quand ils avoient vu la reine tousser, cracher, râler, vivre de bouillie, être sâle, hideuse, puante, souffrante, & radoter un peu, ils ne vouloient plus se charger de ses années, ils aimoient mieux mandier, & porter des haillons. Il venoit aussi des ambitieux, à qui elle promettoit de grands rangs & de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs, disoient-ils après l'avoir vue ? nous n'oserions nous montrer, étant si dégoutans & si horribles. Enfin, il se présenta une jeune fille du village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse : elle se nommoit Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord; mais que faire ? à quoi sert-il de se fâcher ? Elle vouloit rajeunir. Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume : vous en aurez une moitié, & moi l'autre. C'est

bien assez pour vous, qui êtes une petite paysane. Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi ma condition de paysane avec mon teint fleuri, je vous laisserai vos cent ans avec vos rides, & la mort qui vous talonne. Mais aussi, répondit la reine, que ferois-je si je n'avois point de royaume ? Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser & à chanter. La reine, qui étoit bien loin d'en faire autant, lui dit : Que feriez-vous en ma place ? Vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. Je ne sais pas, dit la paysane, ce que je ferois; mais je voudrois bien l'essayer : car j'ai toujours ouï dire qu'il est beau d'être reine. Pendant qu'elles étoient en marché, la fée survint, qui dit à la paysane : Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour savoir si ce métier vous accommodera ? Pourquoi non, dit la fille ? A l'instant les rides couvrent son front; ses cheveux blanchissent; elle devint grondeuse & rechignée; sa tête branle, & toutes ses dents aussi; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boëte, & en tire une foule d'officiers & de courtisans richement vêtus,

Digitized by Google

qui croiſſent à meſure qu'ils en ſortent, & qui rendent mille reſpects à la nouvelle reine. On lui ſert un grand feſtin ; mais elle eſt dégoûtée, & ne ſauroit mâcher ; elle eſt honteuſe & étonnée ; elle ne ſait que dire, ni que faire ; elle touſſe à crever ; elle crache ſur ſon menton ; elle a au nez une roupie gluante qu'elle eſſuie avec ſa manche ; elle ſe regarde au miroir, & elle ſe trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant, la véritable reine étoit dans un coin, qui rioit, & qui commençoit à devenir jolie : ſes cheveux revenoient, & ſes dents auſſi : elle reprenoit un bon teint, frais & vermeil : elle ſe redreſſoit avec mille petites façons ; mais elle étoit craſſeuſe, court vêtue, avec ſes habits ſâles, qui ſembloient avoir été traînés dans les cendres. Elle n'étoit pas accoutumée à cet équipage ; & les gardes la prenant pour quelque ſervante de cuiſine, vouloient la chaſſer du palais. Alors Péronnelle lui dit : Vous voilà bien embarraſſée de n'être plus reine, & moi encore davantage de l'être : tenez, voilà votre couronne, rendez-moi ma cotte griſe. L'échange fut auſſitôt fait ; & la reine de revieillir, & la payſane de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en

Digitized by Google

repentirent ; mais il n'étoit plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleuroit tous les jours dès qu'elle avoit mal au bout du doigt : elle disoit : Hélas ! si j'étois Péronnelle, à l'heure que je parle, je serois logée dans une chaumière, & je vivrois de châtaignes : mais je danserois sous l'orme avec les bergers au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où je ne fais que souffrir, & tant de gens qui ne peuvent me soulager ? Ce chagrin augmenta ses maux ; les médecins, qui étoient sans-cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisoit une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine : alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heureuse que sage, d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir, & lui donna à choisir de trois maris, l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux & cruel, mais riche, puissant & très-grand seigneur, qui ne pourroit ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui : l'autre bien fait, doux, commode, aimable & d'une grande naissance ; mais pauvre & malheureux en tout : le dernier,

Digitized by Google

payſan comme elle, qui ne ſeroit ni beau ni laid, qui ne l'aimeroit ni trop ni trop peu; qui ne ſeroit ni riche ni pauvre. Elle ne ſavoit lequel prendre; car naturellement elle aimoit fort les beaux habits, les équipages & les grands honneurs: mais la fée lui dit: Allez, vous êtes une ſote. Voyez-vous ce payſan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le ſecond; vous ſeriez trop aimée du premier; tous deux vous rendroient malheureuſe: c'eſt bien aſſez que le troiſième ne vous batte point. Il vaut mieux danſer ſur l'herbe ou ſur la fougère que dans un palais, & être Péronnelle dans le village, qu'une dame malheureuſe dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous ſerez heureuſe avec votre laboureur toute votre vie.

Digitized by Google

FABLE IX.

Fable de Lycon.

QUAND la renommée par le son éclatant de sa trompette eut annoncé aux divinités rustiques, & aux bergers de Lipithe le départ de Lycon, tous ces bois si sombres retentirent de plaintes amères. Echo les répétoit tristement, & tous les vallons d'alentour. On n'entendoit plus le doux son de la flute, ni celui du hautbois. Les bergers même dans leur douleur brisoient leurs chalumeaux : tout languissoit : la tendre verdure des arbres commençoit à s'effacer. Le ciel jusqu'alors si serein se chargeoit de noires tempêtes. Les cruels aquilons faisoient déjà frémir les bocages comme en hiver. Les divinités même les plus champêtres ne furent pas insensibles à cette perte. Les dryades sortirent des troncs creux des vieux chênes pour regretter Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes divinités, autour d'un grand arbre, qui élevoit ses branches vers les cieux, & qui couvroit de son om-

Digitized by Google

bre épaisse la terre sa mère, depuis plusieurs siècles : autour de ce vieux tronc noueux, & d'une grosseur prodigieuse, les nymphes de ces bois, accoutumées à faire leurs danses & leurs jeux folâtres, vinrent raconter leur malheur. Hélas! c'en est fait, disoient-elles, nous ne reverrons plus Lycon : il nous quitte : la fortune ennemie nous l'enlève : il va être l'ornement & les délices d'un autre bocage plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'espérer d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de l'arc, & perçant de ses flèches les rapides oiseaux. Pan lui-même accourut ayant oublié sa flûte : les faunes & les satyres suspendirent leurs danses : les oiseaux mêmes ne chantoient plus. On n'entendoit que les cris affreux des hiboux & des autres oiseaux de mauvais présage. Philomèle & ses compagnes gardoient un morne silence. Alors Flore & Pomone parurent tout-à-coup d'un air riant au milieu du bocage, se tenant par la main : l'une étoit couronnée de fleurs, & en faisoit naître sous ses pas empreints sur le gazon : l'autre portoit dans une corne d'abondance tous les fruits que l'automne répand sur la terre, pour payer l'homme de ses peines. Consolez-vous, dirent-elles à

cette assemblée de dieux consternés. Lycon part, il est vrai; mais il n'abandonne pas cette montagne consacrée à Apollon. Bientôt vous le verrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés. Sa main y plantera les verds arbustes, les plantes qui nourrissent l'homme, & les fleurs qui font ses délices. O aquilons, gardez-vous de flétrir jamais par vos souffles empestés ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocens; il préférera la simple nature au faste & aux divertissemens désordonnés; il aimera ces lieux; il les abandonne à regret. A ces mots, la tristesse se change en joie : on chante les louanges de Lycon : on dit qu'il sera amateur des jardins, comme Apollon a été berger conduisant les troupeaux d'Admète : mille chansons divines remplissent le bocage, & le nom de Lycon passe de l'antique forêt jusqu'aux campagnes les plus reculées. Les bergers le répètent sur leurs chalumeaux : les oiseaux mêmes, dans leurs doux ramages, font entendre je ne sais quoi qui ressemble au nom de Lycon. La terre se pare de fleurs, & s'enrichit de fruits. Les jardins, qui attendent son retour, lui préparent les grâces du printemps, & les magnifiques dons de l'automne. Les seuls re-

Digitized by Google

gards de Lycon, qu'il jette encore de loin ſur cette agréable montagne, la fertiliſent. Là, après avoir arraché les plantes ſauvages & ſtériles, il cueillera l'olive & le myrthe, en attendant que Mars lui faſſe cueillir ailleurs des lauriers.

FABLE X.

Fable d'un jeune Prince.

LE ſoleil ayant laiſſé le vaſte tour du ciel en paix, avoit fini ſa courſe, & plongé ſes chevaux fougueux dans le ſein des ondes de l'Heſpérie. Le bord de l'horiſon étoit encore rouge comme la pourpre, & enflammé des rayons ardens qu'il y avoit répandus ſur ſon paſſage. La brûlante canicule deſſéchoit la terre; toutes les plantes altérées languiſſoient; les fleurs ternies panchoient leurs têtes, & leurs tiges malades ne pouvoient plus les ſoutenir : les zéphirs mêmes retenoient leurs douces haleines. L'air que les animaux reſpiroient étoit ſemblable à de l'eau tiède : la nuit, qui répand avec ſes ombres une douce fraîcheur, ne

Digitized by Google

pouvoit tempérer la chaleur dévorante que le jour avoit causée : elle ne pouvoit verser sur les hommes abattus & défaillans, ni la rosée qu'elle fait distiller quand Vesper brille à la queue des autres étoiles, ni cette moisson de pavots qui font sentir les charmes du sommeil à toute la nature fatiguée. Le soleil seul dans le sein de Téthys jouissoit d'un profond repos : mais ensuite, quand il fut obligé de remonter sur son char attelé par les heures, & devancé par l'aurore qui sème son chemin de roses, il apperçut tout l'olympe couvert de nuages ; il vit les restes d'une tempête qui avoit effrayé les mortels pendant toute la nuit. Les nuages étoient encore empestés de l'odeur des vapeurs soufrées qui avoient allumé les éclairs, & fait gronder le menaçant tonnerre. Les vents séditieux ayant rompu leurs chaînes, & forcé leurs cachots profonds, mugissoient encore dans les vastes plaines de l'air. Des torrens tomboient des montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature, voyoit de toutes parts en se levant le reste d'un cruel orage ; mais (ce qui l'émut davantage) il vit un jeune nourrisson des muses, qui lui étoit fort cher, à qui la tem-

Digitized by Google

pête avoit dérobé le ſommeil, lorſqu'il commençoit déjà à étendre ſes ſombres aîles ſur ſes paupières. Il fut ſur le point de ramener ſes chevaux en arrière, & de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme. Le ſommeil rafraîchira ſon ſang, appaiſera ſa bile, lui donnera la ſanté & la force dont il aura beſoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inſpirera je ne ſais quelle douceur tendre, qui pourroit ſeule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adouciſſe ſon tempérament, qu'il aime les jeux de la ſociété, qu'il prenne plaiſir à aimer les hommes & à ſe faire aimer d'eux, toutes les grâces de l'eſprit & du corps viendront en foule pour l'orner.

Digitized by Google

FABLE XI.

Le jeune Bacchus & le Faune.

UN jour le jeune Bacchus, que Silène instruisoit, cherchoit les muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines & par le chant des oiseaux. Le soleil ne pouvoit avec ses rayons en percer la sombre verdure. L'enfant de Semelé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles, & le temps n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faulx. Auprès de ce chêne sacré & antique se cachoit un jeune faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, & qui marquoit à Silène par un ris moqueur toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les nayades & les autres nymphes du bois sourioient aussi. Le critique étoit jeune, gracieux & folâtre : sa tête étoit couronnée de

Digitized by Google

lierre & de pampre. Ses tempes étoient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendoit sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, & le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le faune étoit enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse & hérissée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée & noueuse. Sa queue paroissoit derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures & élégantes, il lui dit d'un ton fier & impatient : Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? Le faune répondit sans s'émouvoir : Hé, comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ?

Digitized by Google

FABLE XII.

Le Rossignol & la Fauvette.

SUR les bords toujours verds du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois nayades répandent à grand bruit leurs eaux claires, & arrosent les fleurs naissantes. Les grâces s'y vont souvent baigner : les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent : ils sont seulement caressés par le souffle des doux zéphyrs. Les nymphes & les faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne sauroit percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité, & la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive & mélodieuse ses anciens malheurs, dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette au contraire y chante ses plaisirs, & elle annonce le printemps

Digitized by Google

à tous les bergers d'alentour. Philomèle même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles apperçurent un jeune berger, qu'elles n'avoient point encore vu dans ces bois; il leur parut gracieux, noble, aimant les muses & l'harmonie. Elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce dieu. Les doux oiseaux, inspirés par les muses commencèrent aussitôt à chanter ainsi:

Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu qui vient orner notre bocage? Il est sensible à nos chansons: il aime la poësie: elle adoucira son cœur, & le rendra aussi aimable qu'il est fier.

Alors Philomèle continua seule:

Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore: qu'il aime les doux jeux de l'esprit: que les grâces soient sur ses lèvres: que la sagesse de Minerve règne dans son cœur.

La fauvette lui répondit:

Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, & Hercule par ses hauts faits. Qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité: qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour les hom-

mes, & aimé d'eux : que les muſes faſſent naître en lui toutes les vertus.

Puis les deux oiſeaux inſpirés reprirent enſemble :

Il aime nos douces chanſons : elles entrent dans ſon cœur, comme la roſée tombe ſur nos gazons brûlés par le ſoleil. Que les dieux le modèrent, & le rendent toujours fortuné : qu'il tienne en ſa main la corne d'abondance : que la ſageſſe ſe répande de ſon cœur ſur tous les mortels, & que les fleurs naiſſent ſous ſes pas.

Pendant qu'elles chantoient, les zéphyrs retinrent leurs haleines ; toutes les fleurs du bocage s'épanouirent ; les ruiſſeaux formés par les trois fontaines ſuſpendirent leur cours. Les ſatyres & les faunes, pour mieux écouter, dreſſoient leurs oreilles aiguës. Echo rediſoit ces belles paroles à tous les rochers d'alentour ; & toutes les dryades ſortirent du ſein des arbres verds, pour admirer celui que Philomèle & ſa compagne venoient de chanter.

FABLE XIII.

Fable du Dragon & des Renards.

UN dragon gardoit un trésor dans une profonde caverne : il veilloit jour & nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes & grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans & les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitoient de grand personage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujours de son avis, & se moquoient entr'eux de leur dupe. Enfin, il s'endormit un jour entr'eux. Ils l'étranglèrent, & s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entr'eux : c'étoit une affaire bien difficile; car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : A quoi, disoit-il, nous servira tout cet argent? un peu de chasse nous vaudroit mieux : on ne mange point de métal : les pistoles sont de mauvaise digestion.

Digitized by Google

Les hommes ſont des fous d'aimer tant de fauſſes richeſſes. Ne ſoyons pas auſſi inſenſés qu'eux. L'autre fit ſemblant d'être touché de ces réflexions, & aſſura qu'il vouloit vivre en philoſophe comme Bias, portant tout ſon bien ſur lui. Chacun fit ſemblant de quitter le tréſor; mais ils ſe dreſsèrent des embûches, & s'entre-déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit auſſi bleſſé que lui : Que voulois-tu faire de cet argent ? La même choſe que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme paſſant apprit leur aventure, & les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards. Vous ne ſauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, & vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race juſqu'ici a été aſſez ſage pour ne mettre en uſage aucune monnoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.

Digitized by Google

FABLE XIV.

Les deux Renards.

DEUX renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler. Ils étranglèrent le coq, les poules & les poulets ; après ce carnage ils appaisèrent leur faim. L'un, qui étoit jeune & ardent, vouloit tout dévorer ; l'autre, qui étoit vieux & avare, vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit ; Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage. J'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour : nous avons fait fortune : c'est un trésor que nous avons trouvé ; il faut le ménager. Le jeune répondit : Je veux tout manger pendant que j'y suis, & me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons ; il n'y fera pas bon demain : le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, & peut à peine

Digitized by Google

aller mourir dans son terrier. Le vieux qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits & de vivre d'économie, va le lendemain retourner à sa proie, & est assommé par le maître. Ainsi chaque âge à ses défauts. Les jeunes gens sont fougueux & insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

FABLE XV.

Le Loup & le jeune Mouton.

DES moutons étoient en sûreté dans leur parc : les chiens dormoient ; & le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouoit de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnoître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, & qui n'avoit jamais rien vu, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici, dit-il au glouton ? L'herbe tendre & fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour appaiser sa faim, & d'al-

Digitized by Google

ler éteindre sa soif dans un clair ruisseau: j'ai trouvé ici l'un & l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, & qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères, & paissons ensemble. Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces & l'avala. Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez par leurs actions, & non par leurs discours.

FABLE XVI.

Le Chat & les Lapins.

Un chat, qui faisoit le modeste, étoit entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avoient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui de-

Digitized by Google

mander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce, qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation : qu'en qualité de philosophe, il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés simples & crédules retournèrent dire à leurs frères, que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste & par sa majestueuse fourrure, étoit un philosophe, sobre, désintéressé, pacifique, qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pays en pays : qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux, où il avoit vu de grandes merveilles : qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, & qu'il n'avoit garde de croquer les lapins, puisqu'il croyoit en bon bramin la métempsycose, & ne mangeoit aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui étoit le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui étoit suspect : malgré lui on va saluer le bramin, qui étrangla du premier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés & bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revient à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein

Digitized by Google

de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour ſon preſſant beſoin : que déſormais il vivroit d'autres animaux, & feroit avec eux une allianee éternelle. Auſſitôt les lapins entrèrent en négociation avec lui, ſans ſe mettre néanmoins à la portée de ſes griffes. La négociation dure, on l'amuſe. Cependant, un lapin des plus agiles ſort par les derrières du terrier, & va avertir un berger voiſin, qui aimoit à prendre dans les lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple ſi utile, accourt au terrier avec un arc & des flêches : il apperçoit le chat qui n'étoit attentif qu'à ſa proie : il le perce d'une de ſes flêches, & le chat expirant, dit ces dernières paròles : Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de perſonne : on eſt haï, craint ; & on eſt enfin attrapé par ſes propres fineſſes.

Digitized by Google

FABLE XVII.

Les deux Souris.

UNE ſouris, ennuyée de vivre dans les périls & dans les allarmes, à cauſe de Mitis & de Rodilardus, qui faiſoient grand carnage de la nation ſouriquoiſe, appela ſa commère, qui étoit dans un trou de ſon voiſinage. Il m'eſt venu, lui dit-elle, une bonne penſée. J'ai lu dans certains livres que je rongeois ces jours paſſés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple eſt mieux traité & plus en ſûreté qu'ici. En ce pays-là les ſages croient que l'ame d'une ſouris a été autrefois l'ame d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir, & qu'elle pourra, après la mort de la ſouris, entrer dans le corps de quelque belle dame, ou de quelque grand pendiar. Si je m'en ſouviens bien, cela s'appelle métempſycoſe. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle, on voit des hôpitaux de ſouris, qu'on met en penſion, & qu'on

nourrit comme personnes importantes. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, & où l'on fait justice à notre mérite. La commère lui répondit : Mais, ma sœur, n'y a-t-il pas de chats qui entrent dans ces hôpitaux ? Si cela étoit, ils feroient en peu de temps bien des métempsycoses : un coup de dent ou de griffe feroit un roi, ou un fakir ; merveille dont nous nous passerions très-bien. Ne craignez point cela, dit la première : l'ordre est parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, & ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides qui sont à part. Sur cette conversation nos deux souris partent ensemble : elles s'embarquent dans un vaisseau qui alloit faire un voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part : elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites, où les chats exerçoient leur tyrannie. La navigation fut heureuse : elles arrivèrent à Surate, non pour amasser des richesses, comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les indois. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux souris, qu'elles y prétendoient les

Digitized by Google

premières places. L'une prétendoit se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bramin sur la côte de Malabar : l'autre protestoit qu'elle avoit été une belle dame du même pays, avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les souris indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux franguis, qui vouloient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs. On a beau aller loin pour éviter le péril : si on n'est modeste & sensé, on va chercher le malheur bien loin : autant vaudroit-il le trouver chez soi.

FABLE XVIII.

L'Assemblée des Animaux, pour choisir un Roi.

LE lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui faisoit retentir de ses cris les montagnes & les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils com-

Digitized by Google

mencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt étoit au milieu de l'assemblée. Le lionceau étoit trop jeune & trop foible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disoit-il, je saurai bien régner & me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendans : & moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préféra le lion; je suis fort, courageux, carnassier tout autant que lui; & j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, & le plus grave de tous les animaux. Je suis le plus noble & le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus fin, dit le renard : & moi le plus léger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable & plus ingénieux que moi? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de toute la nature. Le perroquet

Digitized by Google

alors harangua ainsi : Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage, & par quelques grimaces ridicules. Pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison, & le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe : tu parles, mais non pas comme l'homme : tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme ; & l'on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force & la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres, qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne sont pas.

FABLE XIX.

Le Singe.

UN vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la ren-

Digitized by Google

voyer dans le corps d'un âne pesant & stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité & sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans & badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, & lui laissa le choix d'une condition : elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par-là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai long-temps imités. Etant singe, je faisois des gestes comme eux; & étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'ame du singe fut elle introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'accepta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chère, & discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joignoit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuoit sa tête ridiculement; il faisoit craquer son bec; il agitoit ses aîles de cent façons, & faisoit de ses pattes plusieurs tours, qui sentoient encore les grimaces de fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâ-

Digitized by Google

chée d'être un peu sourde, & de perdre quelquefois des paroles de son perroquet; à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun & fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, & but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisans qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il iroit dans le corps d'un homme. Mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage & vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux & importun, qui mentoit, qui se vantoit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies & les plus solides pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant: Ho, ho, je te reconnois, tu n'es qu'un composé du singe & du perroquet, que j'ai vu autrefois. Qui t'ôteroit tes gestes

Digitized by Google

& tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli singe & d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. O ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet, & un air capable, n'ont ni sens ni conduite.

FABLE XX.

Les deux Lionceaux.

DEUX lionceaux avoient été nourris ensemble dans la même forêt; ils étoient de même âge, de même taille, de même force. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du grand mogol : l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avoit pris fut mené à la cour, où il vivoit dans les délices. On lui donnoit chaque jour une gazelle à manger; il n'avoit qu'à dormir dans une loge, où on avoit soin de le faire coucher mollement. Un eunuque blanc avoit soin de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il étoit apprivoisé, le roi même

Digitized by Google

le careſſoit ſouvent. Il étoit gras, poli, de bonne mine, & magnifique; car il portoit un collier d'or, & on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles & de diamans. Il mépriſoit tous les autres lions qui étoient dans les loges voiſines, moins belles que la ſienne, & qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces proſpérités lui enflèrent le cœur; il crut être un grand perſonnage, puiſqu'on le traitoit ſi honorablement. La cour où il brilloit lui donna le goût de l'ambition; il s'imaginoit qu'il auroit été un héros, s'il eût habité les forêts. Un jour, comme on ne l'attachoit plus à ſa chaîne, il s'enfuit du palais, & retourna dans le pays où il avoit été nourri. Alors, le roi de toute la nation lionne venoit de mourir, & on avoit aſſemblé les états pour lui choiſir un ſucceſſeur. Parmi beaucoup de prétendans, il y en avoit un qui effaçoit tous les autres par ſa fierté & par ſon audace; c'étoit cet autre lionceau, qui n'avoit point quitté les déſerts. Pendant que ſon compagnon avoit fait fortune à la cour, le ſolitaire avoit ſouvent aiguiſé ſon courage par une cruelle faim; il étoit accoutumé à ne ſe nourrir qu'au travers des plus grands périls, & par des carnages. Il dé-

Digitized by Google

chiroit & troupeaux & bergers : il étoit maigre, hérissé, hideux : le feu & le sang sortoient de ses yeux. Il étoit léger, nerveux, accoutumé à grimper & à s'élancer, intrépide contre les épieux & les dards. Les deux anciens compagnons demandèrent le combat, pour décider qui régneroit : mais une vieille lionne, sage & expérimentée, dont toute la république respectoit les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avoit étudié la politique à la cour. Bien des gens murmuroient, disant qu'elle vouloit qu'on préférât un personage vain & voluptueux, à un guerrier qui avoit appris dans la fatigue & dans les périls à soutenir les grandes affaires. Cependant, l'autorité de la vieille lionne prévalut : on mit sur le trône le lion de la cour. D'abord il s'amolit dans les plaisirs ; il n'aima que le faste ; il usoit de souplesse & de ruse pour cacher sa cruauté & sa tyrannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille lionne dit : Il est temps de le détrôner. Je savois bien qu'il étoit indigne d'être roi ; mais je voulois que vous en eussiez un gâté par la mollesse & par la politique, pour vous mieux faire sentir ensuite le prix d'un autre, qui a mérité la royauté par sa pa-

Digitized by Google

tience & par ſa valeur. C'eſt maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Auſſi-tôt òn les mit dans un champ clos, où les deux champions ſervirent de ſpectacle à l'aſſemblée : mais le ſpectacle ne fut pas long. Le lion amolli trembloit, & n'oſoit ſe préſenter à l'autre : il fuit honteuſement & ſe cache ; l'autre le pourſuit, & lui inſulte. Tout s'écrièrent. Il faut l'égorger, & le mettre en pièces. Non, non, répondit-il, quand on a un ennemi ſi lâche, il y auroit de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive : il ne mérite pas de mourir. Je ſaurai bien régner ſans m'embarraſſer de le tenir ſoumis. En effet, le vigoureux lion régna avec ſageſſe & autorité. L'autre fut très-content de lui faire baſſement ſa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, & de paſſer ſa vie dans une oiſiveté honteuſe.

FABLE

Digitized by Google

FABLE XXI.

Les Abeilles.

UN jeune prince, au retour des zéphirs, lorſque toute la nature ſe ranime, ſe promenoit dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit, & apperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce ſpectacle, qui étoit nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le ſoin & le travail de cette petite république. Les cellules commençoient à ſe former, & à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les rempliſſoient de leur doux nectar; les autres apportoient des fleurs, qu'elles avoient choiſies entre toutes les richeſſes du printemps. L'oiſiveté & la pareſſe étoient bannies de ce petit état; tout y étoit en mouvement; mais ſans confuſion & ſans trouble. Les plus conſidérables d'entre les abeilles conduiſoient les autres, qui obéiſſoient ſans murmure & ſans jalouſie contre celles qui étoient au-deſſus d'elles. Pendant que le

Digitized by Google

jeune prince admiroit cet objet, qu'il ne connoiſſoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoiſſoient pour leur reine, s'approcha de lui, & lui dit : La vue de notre ouvrage & de notre conduite vous réjouït; mais elle doit encore plus vous inſtruire. Nous ne ſouffrons point parmi nous le déſordre ni la licence; on n'eſt conſidérable parmi nous que par ſon travail, & par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite eſt la ſeule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit & jour qu'à des choſes dont les hommes retirent toute l'utilité. Puiſſiez-vous être un jour comme nous; mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

FABLE XXII.

L'Abeille & la Mouche.

UN jour une abeille apperçut une mouche auprès de ſa ruche. Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux : vraiment, c'eſt bien à toi, vil animal, à te mêler avec

Digitized by Google

les reines de l'air. Tu as raiſon, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation auſſi fougueuſe que la vôtre. Rien n'eſt plus ſage que nous, dit l'abeille : nous ſeules avons des loix & une république bien policée : nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faiſons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma préſence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner, & chercher ta vie ſur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté n'eſt pas un vice ; mais la colère en eſt un grand. Vous faites du miel qui eſt doux, mais votre cœur eſt toujours amer : vous êtes ſages dans vos loix, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, & votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à perſonne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

FABLE

Digitized by Google

FABLE XXIII.

Les Abeilles & les Vers à soie.

UN jour les abeilles montèrent jusque dans l'olympe au pied du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avoit une autre espèce, qui disputoit aux abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les vers à soie, répondit-elle. Aussi-tôt le père des dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les aîles des doux zéphirs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux partis. L'abeille ambassadrice de sa nation représenta la douceur du miel, qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé : puis elle vanta la sagesse des loix qui police la ré-

publique volante des abeilles. Nulle autre eſpèce d'animaux, diſoit l'orateur, n'a cette gloire ; & c'eſt une récompenſe d'avoir nourri dans un antre le père des dieux. De plus nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment eſt-ce que ces vers, ces inſectes vils & mépriſables, oſeroient nous diſputer le premier rang ? Ils ne ſavent que ramper, pendant que nous prenons un noble eſſor, & que de nos aîles dorées nous montons juſque vers les aſtres. Le harangueur des vers à ſoie répondit : Nous ne ſommes que de petits vers, & nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces ſages loix ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, & ſe conſume dans un travail utile. Sans loix nous vivons en paix, & on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les abeilles s'entre-tuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous ſommes de petits vers, compoſés d'onze petits anneaux entrelacés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Enſuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magni-

Digitized by Google

fiques, jusque sur le trône, & de quoi orner les temples des dieux. Cette parure si belle & si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin nous nous transformons en fève, mais en fève qui sent, qui se meut, & qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout-à-coup des papillons, avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cédons plus aux abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusque vers l'olympe. Jugez maintenant, ô père des dieux. Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les abeilles tiendroient le premier rang, à cause des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens temps. Quel moyen, dit-il, de les dégrader? Je leur ai trop d'obligation; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à soie.

Digitized by Google

FABLE XXIV.

Du Hibou.

UN jeune hibou, qui s'étoit vu dans une fontaine, & qui ſe trouvoit plus beau, je ne dirai pas que le jour, car il le trouvoit fort déſagréable, mais que la nuit, qui avoit de grands charmes pour lui, diſoit en lui-même : J'ai ſacrifié aux grâces : Vénus a mis ſur moi ſa ceinture dans ma naiſſance ; les tendres amours accompagnés des jeux & des ris voltigent autour de moi pour me careſſer. Il eſt temps que le blond hyménée me donne des enfans gracieux comme moi : ils feront l'ornement des bocages, & les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiſeaux ſe perdît ! Heureuſe l'épouſe qui paſſera ſa vie à me voir ! Dans cette penſée il envoie la corneille demander de ſa part une petite aiglonne, fille de l'aigle, roi des airs. La corneille avoit peine à ſe charger de cette ambaſſade : Je ſerai mal reçue, diſoit-elle, de propoſer un mariage ſi mal aſſorti. Quoi ! l'aigle qui oſe

Digitized by Google

regarder fixement le soleil, se marieroit avec vous qui ne sauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour ! c'est le moyen que les deux époux ne soient jamais ensemble : l'un sortira le jour, & l'autre la nuit. Le hibou, vain & amoureux de lui-même, n'écouta rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'aigle lui répondit : Si le hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air. Le hibou présomptueux voulut y aller. Ses yeux furent d'abord éblouis. Il fut aveuglé par les rayons du soleil, & tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui, & lui arrachèrent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou, & d'épouser la chouette, qui fut une digne dame du lieu. Leur hymen fut célébré la nuit, & ils se trouvèrent l'un & l'autre très-beaux & très-agréables. Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter sur ses avantages.

Digitized by Google

FABLE XXV.

Du berger Cléobule & de la bergère Phidile.

UN berger rêveur menoit son troupeau sur les rives fleuries du fleuve Acheloüs. Les faunes & les satyres, cachés dans les bocages voisins, dansoient sur l'herbe au doux son de sa flûte. Les nayades cachées dans les ondes du fleuve levèrent leurs têtes au-dessus des roseaux pour écouter ses chansons. Achéloüs lui-même, appuyé sur une urne panchée, montra son front où il ne restoit plus qu'une corne depuis son combat avec le grand Hercule : & cette mélodie suspendit pour un peu de temps les peines de ce dieu vaincu. Le berger étoit peu touché de voir ces nayades qui l'admiroient : il ne pensoit qu'à la bergère Phidile, simple, naïve, sans aucune parure, à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté, & que les grâces seules avoient ornée & embellie de leurs propres mains. Elle sortoit de son

Digitized by Google

village, ne ſongeant qu'à faire paître ſes moutons. Elle ſeule ignoroit ſa beauté. Toutes les autres bergères en étoient jalouſes. Le berger l'aimoit, & n'oſoit le lui dire. Ce qu'il aimoit le plus en elle, c'étoit cette vertu ſimple & ſévère qui écartoit les amans, & qui fait le vrai charme de la beauté. Mais la paſſion ingénieuſe fait trouver l'art de repréſenter ce qu'on n'oſeroit dire ouvertement. Il finit donc toutes ſes chanſons les plus agréables, pour en commencer une qui pût toucher le cœur de cette bergère. Il ſavoit qu'elle aimoit la vertu des héros qui ont acquis de la gloire dans les combats. Il chanta ſous un nom ſuppoſé ſes propres aventures: car en ce temps, les héros mêmes étoient bergers, & ne mépriſoient point la houlette. Il chanta donc ainſi: Quand Polynice alla aſſiéger la ville de Thèbes, pour renverſer du trône ſon frère Ethéoclès, tous les rois de la Grèce parurent ſous les armes, & pouſſoient leurs chariots contre les aſſiégés. Adraſte, beau-père de Polynice, abattoit les troupes de ſoldats & les capitaines, comme un moiſſonneur de ſa faulx tranchante coupe les moiſſons. D'un autre côté le devin Amphiaraüs, qui avoit prévu ſon malheur, s'avançoit dans la mê-

Digitized by Google

lée, & fut tout-à-coup englouti par la terre, qui ouvrit ses abîmes pour le précipiter dans les sombres rives du Styx. En tombant, il pleuroit son infortune d'avoir eu une femme infidèle. Assez près de-là on voyoit les deux frères fils d'Œdipe, qui s'attaquoient avec fureur. Comme un léopard & un tigre qui s'entre-déchirent dans les rochers du Caucase, ils se rouloient tous deux dans le sable; chacun paroissoit altéré du sang de son frère. Pendant cet horrible spectacle, Cléobule, qui avoit suivi Polynice, combattit contre un vaillant thébain, que le dieu Mars rendoit presqu'invincible. La flèche du thébain, conduite par le dieu, auroit percé le cou de Cléobule qui se détourna promptement: aussitôt Cléobule lui enfonça son dard jusqu'au fond des entrailles. Le sang du thébain ruisselle, ses yeux s'éteignent, sa bonne mine & sa fierté le quittent, la mort efface ses beaux traits; sa jeune épouse du haut d'une tour le vit mourant, & eut le cœur percé d'une douleur inconsolable. Dans son malheur, je le trouve heureux d'avoir été aimé & plaint: je mourrois comme lui avec plaisir, pourvu que je pusse être aimé de même. A quoi servent la valeur & la gloire des plus fameux combats;

Digitized by Google

à quoi servent la jeunesse & la beauté, quand on ne peut ni plaire, ni toucher ce qu'on aime ? La bergère, qui avoit prêté l'oreille à une si tendre chanson, comprit que ce berger étoit Cléobule, vainqueur du thébain. Elle devint sensible à la gloire qu'il avoit acquise, aux grâces qui brilloient en lui, & aux maux qu'il souffroit pour elle. Elle lui donna sa main & sa foi. Un heureux hymen les joignit: bientôt leur bonheur fut envié des bergers d'alentour & des divinités champêtres. Ils égalèrent par leur union, par leur vie innocente, par leurs plaisirs rustiques, jusque dans une extrême vieillesse, la douce destinée de Philémon & de Baucis.

FABLE XXVI.

Chromis & Mnasyle.

CHR. CE bocage a une fraîcheur délicieuse: les arbres en sont grands, le feuillage épais, les allées sombres: on n'y entend d'autre bruit que celui des rossignols qui chantent leurs amours.

Digitized by Google

MNAS. Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

CHR. Quoi donc! veux-tu parler de ces statues! je ne les trouve guère jolies. En voilà une qui a l'air bien grossier.

MNAS. Elle représente un faune : mais n'en parlons pas : car tu connois un de nos bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on en peut dire.

CHR. Quoi donc! est-ce cet autre qui est panché au-dessus de la fontaine?

MNAS. Non, je n'en parle point : le berger Lycidas l'a chanté sur sa flûte; & je n'ai garde d'entreprendre de le louer après lui.

CHR. Quoi donc! cette statue qui représente une jeune femme?

MNAS. Oui. Elle n'a point cet air rustique des deux autres : aussi est-ce une plus grande divinité. C'est Pomone, ou du moins une nymphe. Elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de tous les doux fruits de l'automne : de l'autre elle porte un vase d'où tombent en confusion des pièces de monnoie. Ainsi elle tient en même-temps les fruits de la terre, qui sont les richesses de la simple nature, & les trésors auxquels l'art des hommes donne un si haut prix.

Digitized by Google

CHR. Elle a la tête un peu panchée, pourquoi cela ?

MNAS. Il est vrai. C'est que toutes figures faites pour être posées en des lieux élevés, & pour être vues d'en-bas, sont mieux au point de vue quand elles sont un peu panchées vers les spectateurs.

CHR. Mais quelle est donc cette coëffure ? Elle est inconnue à nos bergères.

MNAS. Elle est pourtant très-négligée; & elle n'en est pas moins gracieuse. Ce sont des cheveux bien partagés sur le front, qui pendent un peu sur les côtés avec une frisure naturelle, & qui se nouent par derrière.

CHR. Et cet habit, pourquoi tant de plis ?

MNAS. C'est un habit qui a le même air de négligence : il est attaché par une ceinture, afin que la nymphe puisse aller plus commodément dans ces bois : ces plis flottans font une draperie plus agréable que des habits étroits & façonnés. La main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats ; vous voyez même le nud sous cette draperie. Ainsi vous trouvez tout ensemble la tendresse de la chair, avec la variété des plis de la draperie.

CHR. Ho, ho ! te voilà bien savant ! Mais, puisque tu sais tout, dis-moi : Cette corne

Digitized by Google

d'abondance, eſt-ce celle du fleuve Achéloüs arrachée par Hercule, ou bien celle de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter ſur le mont Ida?

MNAS. Cette queſtion eſt encore à décider: cependant, je cours à mon troupeau. Bon-jour.

LE FANTASQUE.

QU'EST-IL donc arrivé de funeſte à Mélanthe? Rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à ſouhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'eſt que ſa rate fume. Il ſe coucha hier les délices du genre-humain: ce matin on eſt honteux pour lui; il faut le cacher.

En ſe levant, le pli d'un chauſſon lui a déplu: toute la journée ſera orageuſe, & tout le monde en ſouffrira. Il fait peur, il fait pitié: il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne & farouche trouble & noircit ſon imagination, comme l'encre de ſon écritoire barbouille ſes doigts.

Digitized by Google

N'allez pas lui parler des choſes qu'il aimoit le mieux il n'y a qu'un moment. Par la raiſon qu'il les a aimées, il ne ſauroit plus les ſouffrir. Les parties de divertiſſement qu'il a tant déſirées lui deviennent ennuyeuſes : il faut les rompre.

Il cherche à contredire, à ſe plaindre, à piquer les autres. Il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point ſe fâcher. Souvent il porte ſes coups en l'air comme un taureau furieux qui, de ſes cornes aiguiſées, va ſe battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il ſe tourne contre lui-même. Il ſe blâme, il ne ſe trouve bon à rien, il ſe décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le conſoler. Il veut être ſeul, & ne peut ſupporter la ſolitude. Il revient à la compagnie, & s'aigrit contr'elle. On ſe tait : ce ſilence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'eſt contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, & qu'on eſt trop gai, pendant qu'il eſt triſte. On eſt triſte : cette triſteſſe lui paroît un reproche de ſes fautes. On rit : il ſoupçonne qu'on ſe moque de lui. Que faire ? Etre auſſi ferme & auſſi patient qu'il eſt inſupportable, & attendre en paix qu'il re-

vienne demain aussi sage qu'il étoit hier.

Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui se démonte tout-à-coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers : c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit : car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès & de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, & de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun ; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps.

Gardez-vous bien de dire : demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant disparoîtra tantôt : vous ne saurez plus le prendre, pour le faire souvenir de sa parole. En sa place vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, & que vous ne sauriez définir deux instans de suite de la même manière. Etu-

Digitized by Google

diez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut & ne veut pas : il menace, il tremble : il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre & la plus insensée, il est plaisant & éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison.

Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, & exactement raisonnable : il sauroit bien en prendre avantage, & vous donner adroitement le change. Il passeroit d'abord de son tort au vôtre, & deviendroit raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues ; mais ce rien qu'est-il devenu ? Il est perdu dans la mêlée ; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché : il sait seulement qu'il se fâche, & qu'il veut se fâcher ; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, & que c'est lui qui se modère, comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont

Digitized by Google

jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage ? Non: sa bizarrerie ne connoît personne: elle se rend sans choix à tout ce qu'elle trouve: le premier venu lui est bon pour se décharger: tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche: il diroit des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé: on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit.

Mais attendez un moment; voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde, il aime, on l'aime aussi, il flatte, il s'insinue, il ensorcèle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir. Il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait; & vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien.

Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez: il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger.

Digitized by Google

LA MÉDAILLE.

JE crois, monsieur, que je ne dois point perdre de temps pour vous informer d'une chose très-curieuse, & sur laquelle vous ne manquerez pas de faire bien des réflexions. Nous avons en ce pays un savant nommé M. Wanden, qui a de grandes correspondances avec les antiquaires d'Italie : il prétend avoir reçu par eux une médaille antique, que je n'ai pu voir jusqu'ici, mais dont il a fait frapper des copies qui sont très-bien faites, & qui se répandront bientôt, selon les apparences, dans tous les pays où il y a des curieux. J'espère que dans peu de jours je vous en enverrai une. En attendant, je vais vous en faire la plus exacte description que je pourrai.

D'un côté, cette médaille, qui est fort grande, représente un enfant d'une figure très-belle & très-noble : on voit Pallas qui le couvre de son égide : en même-temps les trois grâces sèment son chemin de fleurs : Apollon, suivi des muses, lui offre sa lyre :

Digitized by Google

Vénus paroît en l'air dans son char attelé de colombes, qui laisse tomber sur lui sa ceinture : la victoire lui montre d'une main un char de triomphe, & de l'autre lui présente une couronne, les paroles sont prises d'Horace : *Non sine diis animosus infans.*

Le revers est bien différent. Il est manifeste que c'est le même enfant ; car on reconnoît d'abord le même air de tête : mais il n'a autour de lui que des masques grotesques & hideux, des reptiles venimeux, comme des vipères & des serpens, des insectes, des hiboux, enfin des harpies sales, qui répandent de tous côtés de l'ordure, qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de satyres impudens & moqueurs qui font les postures les plus bizarres, qui rient, & qui montrent du doigt la queue d'un poisson monstrueux, par où finit le corps de ce bel enfant.

Au bas, on lit ces paroles, qui, comme vous savez, sont aussi d'Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem.*

Les savans se donnent beaucoup de peine pour découvrir en quelle occasion cette médaille a pu être frappée dans l'antiquité. Quelques-uns soutiennent qu'elle représente

Digitized by Google

Caligula, qui étant fils de Germanicus, avoit donné dans son enfance de hautes espérances pour le bonheur de l'empire, mais qui dans la suite devint un monstre. D'autres veulent que tout ceci ait été fait pour Néron, dont les commencemens furent si heureux, & la fin horrible. Les uns & les autres conviennent qu'il s'agit d'un jeune prince éblouissant, qui promettoit beaucoup, & dont toutes les espérances ont été trompeuses. Mais il y en a d'autres plus défians, qui ne croient point que cette médaille soit antique.

Le mystère que fait M. Wenden, pour cacher l'original, donne de grands soupçons. On s'imagine voir quelque chose de notre temps, figuré dans cette médaille. Peut-être signifie-t-elle de grandes espérances qui se tourneront en de grands malheurs. Il semble qu'on affecte de faire entrevoir malignement quelque jeune ptince dont on tâche de rabaisser toutes les bonnes qualités par des défauts qu'on lui impute. D'ailleurs, M. Wanden n'est pas seulement curieux; il est encore politique, fort attaché au prince d'Orange : & l'on soupçonne que c'est d'intelligence avec lui qu'il veut répandre cette médaille dans tou-

Digitized by Google

tes les cours de l'Europe.

Vous jugerez bien mieux que moi, monsieur, ce qu'il en faut croire. Il me suffit de vous avoir fait part de cette nouvelle, qui fait raisonner ici avec beaucoup de chaleur tous nos gens de lettres, & de vous assurer que je suis toujours votre très-humble & très-obéissant serviteur.

BAYLE.

D'Amsterdam, le 4 *mai* 1691.

FIN.

Digitized by Google

BOCA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE;

Par Madame LE MARCHAND.

Digitized by Google

Digitized by Google

BOCA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

IL y avoit à Lima, capitale du Pérou, un homme en qui l'esprit & la bonne mine étoient un présent de la simple nature. Son éducation avoit été proportionnée à la médiocrité de son état. Il étoit fils d'un sculpteur; son père avoit joui d'une fortune assez considérable pour un homme de sa profession : mais des malheurs l'avoient presque réduit à la misère, & le jeune Boca son fils étoit né dans le temps de son infortune. Sa mère, qui mourut en accouchant de lui, ne laissa à son mari pour toute consolation que ce fruit de leur mariage. Il fut élevé à manier le ciseau; & comme il falloit quelques petits fonds pour avoir les matériaux de marbre, ou de pierre choisie, qui lui étoient nécessaires, il se vit contraint

Digitized by Google

de dégénérer en ſe réduiſant au travail de la menuiſerie ; il s'y rendit aſſez habile, pour eſpérer que quelque jour ce travail le feroit ſubſiſter honnêtement. Son père finit auſſi ſa vie, ſatisfait de laiſſer dans ſon fils un homme, qui malgré ſa jeuneſſe ne paroiſſoit avoir d'inclination à aucun vice, & qui par des ſentimens plus délicats & plus relevés que ceux qu'ont ordinairement ſes pareils, faiſoit croire qu'il aimeroit la vertu.

Le jeune Boca, après avoir donné quelque temps à ſa douleur, ſe trouvant du talent pour polir & perfectionner ce qui devoit ſortir de ſes mains, s'appliqua particulièrement à tourner l'ivoire. Il y réuſſit parfaitement ; mais comme ces ſortes d'ouvrages ſont de ceux qui n'entrent pas dans l'utilité de la vie, il étoit rare qu'il en débitât ; auſſi ſon travail ordinaire n'étoit pas celui-là : il y donnoit ſeulement, par jour, deux heures qu'il déroboit le plus ſouvent à ſon ſommeil.

Un jour qu'il étoit dans ſa boutique, un homme vint lui demander s'il avoit quelques boëtes. Boca lui en montra une qu'il avoit finie la veille : cet homme la trouva aſſez bien, & ſans marchander lui en donna

ſix

Digitized by Google

six piastres. A la vue de cette somme, Boca crut que l'on tentoit sa probité, & dit à l'inconnu : Si je prenois ce que vous me présentez, pensez-vous que je fusse honnête homme ? Ceci est le travail de six heures, & je ne dois pas en recevoir un si grand prix ; si vous l'ignorez, c'est à moi à vous l'apprendre ; & si vous le savez, apprenez vous-même qui je suis.

L'inconnu lui sourit, & après avoir ajouté encore six autres piastres à celles qui étoient comptées : Mon ami, dit-il, n'est-il pas libre & louable de faire des dons ? Prends dans cette somme ce qui t'est dû, & reçois le reste comme un présent. Aussitôt il se retira.

Boca resta surpris ; & charmé de posséder sans reproche une somme si grande en comparaison de ce que lui produisoient ordinairement de pareils ouvrages : Hélas ! disoit-il en lui-même, que mon pauvre père ne vit-il encore ! Quelle joie n'auroit-il pas de me voir si bien payé de peu de peine ! Quel plaisir ce seroit pour moi de partager cette bonne fortune avec lui ! Puis prenant son argent, il alla le mettre dans un petit coffre, & rendant grâces aux dieux, il revint à son travail plus gaî que de coutume.

A quelques jours de-là, les marchands qui

Digitized by Google

lui fournissoient de l'ivoire passant devant sa porte, lui demandèrent s'il en vouloit acheter. Très-volontiers, dit-il. Après en avoir fait le choix, il les pria d'attendre; qu'il alloit querir de l'argent pour les payer: il courut à sa cassette; mais après l'avoir ouverte, quelle fut sa surprise, de n'y voir plus son argent, & d'y trouver seulement quantité de fourmis! Consterné, il descendit, & pour s'accommoder avec les marchands, il leur fit entendre qu'il croyoit avoir assez pour les satisfaire, mais qu'il s'étoit trompé: il prit terme & les remit à un mois.

Quand ils furent partis, son premier soin fut de songer comment il étoit possible qu'on l'eût volé: n'y voyant nulle apparence, puisque le coffre s'étoit trouvé bien fermé, & qu'il n'avoit conté son aventure à personne. Comme il rêvoit tristement, il s'entendit appeler, & relevant la tête, il vit un homme richement vêtu qui le saluoit. Boca, lui dit cet homme, n'as-tu pas quelque boëte d'ivoire? Hélas, seigneur, reprit-il, plût aux dieux que je n'en eusse jamais fait! je n'éprouverois pas à présent de mortels chagrins. Je fus il y a quelques jours bien payé d'une que je vendis; & par une gé-

nérosité sans pareille, celui qui l'acheta m'en donna douze piastres : mais soit qu'on me les ait volées, soit que les dieux veuillent m'affliger, je ne les ai plus retrouvées dans l'endroit où je les avois mises ; & bien mieux eût valu pour moi que je n'eusse jamais ressenti le plaisir de les avoir possédées.

Cette perte n'est pas irréparable, reprit cet homme, va me chercher une boëte, & tu retrouveras ton argent. Il y courut, & après en avoir montré une, il lui en fut compté sur le champ vingt-quatre piastres. Boca croyoit rêver ; immobile, & les yeux attachés sur les piastres, il ne pouvoit revenir de son étonnement : sa reconnoissance l'alloit faire tomber aux genoux de son bienfaiteur, mais il s'apperçut qu'il s'étoit retiré. O ! s'écria-t-il, qui que tu sois, généreux inconnu, que la fortune puisse te rendre mille fois plus que tu ne m'as donné. Transporté de joie, il prend son argent, l'examine, le compte, le recompte, & s'étonne toujours ; cependant, il le serra dans un autre coffre, plus solidement & plus exactement fermé que le premier.

Il disposoit déjà de ce petit trésor, & se croyant en état d'acheter tout ce qui

Digitized by Google

lui étoit néceſſaire, il ſongeoit à payer ſes dettes, à s'habiller plus proprement, à régaler ſes amis, & à leur faire même de petits préſens; ſans s'appercevoir que vingt fois autant n'auroit pas ſuffi pour remplir ſes projets. Cependant, revenant à lui, & voyant qu'une partie de la journée s'étoit écoulée ſans avoir mis la main à l'œuvre; Allons, dit-il, Boca, que la bonne fortune ne te faſſe pas tomber dans l'oiſiveté. Ton père s'eſt vu plus riche que toi : que l'exemple de ſes malheurs t'apprenne que la fortune eſt inconſtante; cherche à la ſoutenir par ton travail.

Le reſte de cette journée fut employé à tourner des boëtes pareilles aux premières: il y prit tant de plaiſir, que ce furent des chef-d'œuvres dans leur eſpèce. Avant que de ſe mettre au lit, il lui prit envie de revoir ſon nouveau tréſor; il alla au coffre, & l'ayant ouvert, il fut offuſqué d'un nuage de mouches qui en ſortirent en grand nombre. Mais, ô déſeſpoir affreux! plus de piaſtres, ces ſeuls inſectes en occupoient la place.

Il n'eſt pas poſſible de peindre l'état où ſe trouva Boca à cette vue; à peine lui reſtoit-il aſſez de force pour ſentir ſon malheur. Ah! déteſtable magicien, s'écria-t-il

Digitized by Google

(car ce qu'il avoit entendu dire des fées, des génies & des magiciens lui revint tout-à-coup dans la mémoire, & il attribua son infortune à quelque charme) cruel! que t'avois-je fait pour éprouver ta malice? Pourquoi me faire goûter tant de plaisirs, si je dois toujours être malheureux? T'avois-je prié de me faire des dons? Je ne connoissois pas la douleur que je ressens. Quelques larmes lui échappèrent en proférant ces dernières paroles, & après avoir rêvé encore un peu de temps à son malheur: Mon père, poursuivit-il, vous étiez homme d'honneur, & vous avez été plus à plaindre que moi; je vous ai vu supporter avec courage des revers encore plus affreux, pourquoi en aurois-je moins que vous? Cette réflexion le calma; & reprenant en main le rabot, il se mit au travail, & y passa une partie de la nuit.

Les jours suivans il s'occupa plus assidûment qu'à l'ordinaire, & à peine prenoit-il chaque nuit deux heures de repos. Le chagrin, la fatigue, & l'inquiétude que lui causoit la dette qu'il avoit contractée avec les marchands d'ivoire, qui devoient revenir incessamment, le firent tomber dans une maladie assez dangereuse. Il fut assisté par

Digitized by Google

ſes voiſins, qui l'aimoient, & leurs ſoins généreux réuſſirent. Il n'avoit confié ſes peinés à perſonne, mais bientôt il ſe trouva engagé à les faire connoître.

Le ſixième jour de ſa maladie, ſe trouvant beaucoup mieux, il pria ceux qui prenoient ſoin de lui de l'aider à deſcendre dans ſa boutique, pour arranger, diſoit-il, quelqu'ouvrage de commande qu'il falloit rendre, & dont il avoit beſoin de recevoir le prix. Quand il y fut, un homme fort âgé, mais d'une figure reſpectable, entra tenant à la main la boëte dont Boca avoit reçu vingt-quatre piaſtres, & s'adreſſant à lui : As-tu une boëte comme celle-ci, lui dit-il ? Boca ſentit renaître à cette vue toute ſa colère ; & malgré ſa foibleſſe, ſaiſiſſant le vieillard par le bras : Mes amis, dit-il à ceux qui étoient avec lui, aidez-moi à punir un impoſteur & un fourbe ; il m'a trompé méchamment, en m'éblouïſſant par des tréſors imaginaires, & me retint le petit ſalaire qui m'eſt dû, des boëtes que je lui ai livrées.

On écoutoit ſans pouvoir bien comprendre ce qu'il vouloit dire ; mais le vieillard ſans s'émouvoir : Je vous fais juges, leur dit-il, de cette affaire : cet homme, je crois,

Digitized by Google

a perdu le ſens, il ne m'a jamais vu, & me demande ſans raiſon je ne ſais quel argent que je ne lui dois point. Je ne l'ai jamais vu, dit Boca, il eſt vrai; mais cette boëte n'eſt-elle pas faite par moi? Je l'ignore reprit le vieillard, & tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'elle m'appartient : ſi l'on te l'a volée, eſt-ce à moi d'en répondre? Je veux bien, cependant, t'en rendre la valeur, pour réparer le tort qu'un mal-honnête homme a pu te faire.

Boca ſe trouva confondu à ce diſcours, & ſes amis ayant applaudi & donné des louanges au vieillard, celui-ci demanda une boëte pareille à celle qu'il montroit. Il en fut apporté ſix des dernières faites : il en choiſit une, dont il parut fort content; puis tirant une longue bourſe qu'il avoit à ſa ceinture, il étala ſur l'établi cinquante piaſtres. A la vue de cette ſomme, les ſpectateurs ouvroient de grands yeux ſans proférer un mot; mais Boca s'écria : Non, non, gardez votre argent, je n'en veux point, on ne m'y ratrappera pas davantage, je ne ſuis pas ſi dupe que vous le penſez : vraiment, il vous eſt bien aiſé de donner de pareille monnoie; ma boëte ſera toujours

Digitized by Google

boëte ; mais votre argent me produira peut-être des papillons.

A ce difcours, on ne douta pas que le pauvre homme n'eût perdu l'efprit, & ce fut à qui le querelleroit, & lui feroit entendre raifon ; mais n'en voulant point démordre : Il me faut fix réaux, s'écrioit-il, je n'en veux pas davantage : les piaftres me portent malheur. On s'empreffe à l'interroger ; il ne veut rien entendre : on parle haut, & tous à la fois le traitent d'infenfé.

Pendant cette difpute, le vieillard laiffa les cinquante piaftres, & fe retira. Boca, qui le vit fortir avec précipitation, fe mit à crier au voleur, & voulut courir après lui ; mais on ferma la porte, & malgré fa réfiftance, il fut porté dans fa chambre, & mis au lit ; on délibéra même de lui faire quelques remèdes pour le ramener à fon bon fens.

A ces difcours, fe tranquillifant en apparence, il fit figne qu'il vouloit parler ; on prêta filence. Mes amis, dit-il, j'avoue que je me fuis laiffé trop vivement emporter à mon reffentiment, & qu'il falloit vous expliquer mieux ce que je croyois avoir à démêler avec ce vieillard ; mais, puifqu'il s'eft fauvé, écoutez ce qui m'eft arrivé. Il leur fit enfuite le récit de fes aventures. Quelques-

Digitized by Google

uns avoient peine à le croire, d'autres croyoient encore au-delà : il fut conclu que l'on porteroit l'argent chez un changeur, pour vérifier s'il étoit de bon aloi. Le changeur assura qu'il ne se pouvoit pas trouver de meilleures piastres ; & Boca, un peu rassuré, les enferma dans un troisième coffre, en présence de ces témoins, qui lui jurèrent tous les avoir bien vues ; après quoi ils se retirèrent, & lui souhaitèrent une bonne nuit.

Le pauvre Boca réfléchit longtemps sur sa dernière aventure ; il n'osoit se livrer à la joie de posséder tant de biens : un mouvement d'inquiètude le fit lever de son lit, & marchant vers le coffre : Voyons-les encore une fois, disoit-il en lui-même ; puis s'arrêtant tout-à-coup & se remettant au lit : Non, continua-t-il, dormons riche encore cette fois : peu après il s'endormit.

Le lendemain de grand matin il entendit frapper à sa boutique, c'étoient les marchands : il les pria d'attendre un moment, & s'approcha en tremblant du coffre qui renfermoit son trésor : & l'ayant ouvert avec un noir pressentiment, qui n'étoit que trop fondé : Justes dieux, s'écria-t-il, ne voyant plus les piastres, que vais-je devenir ? Puis

Digitized by Google

se laissant tomber sur un siège près du coffre, il demeura longtemps interdit & sans mouvement.

Les marchands, qui s'impatientoient de l'attendre, montèrent à sa chambre, & le trouvèrent dans cette contenance. L'un d'eux le poussant par le bras : Allons donc, Boca, à quoi rêves-tu ? Nous sommes pressés : nous partons demain pour la Guinée, ne nous arrête pas davantage. Boca tournant ses tristes yeux sur eux : Mes amis, dit-il, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; je me soumets à tout, disposez de ma vie, je la perdrois sans regrêt. On ne savoit ce qu'il vouloit dire ; mais montrant le coffre : Il y avoit hier, poursuivit-il, dans cette cassette, cinquante piastres, & je ne les y trouve plus : ne croyez pas que ce soit une défaite que je vous donne pour ne pas vous payer, il me reste encore quelque monnoie, mes meubles, mes outils, une bonne partie de l'yvoire que vous m'avez vendue ; faites de tout cela ce que vous jugerez à propos.

Il paroissoit si pénétré en prononçant ces paroles, que les soupirs qui les accompagnoient touchèrent le plus considérable d'entr'eux : il avoit compris que Boca avoit été

Digitized by Google

volé, & sans s'en éclaircir davantage: Eh bien, Boca, dit-il, où est le reste de l'yvoire? va le chercher. Il lui fut représenté sur le champ; & ayant supputé ce qu'il y en avoit d'employé: Il faut, reprit cet homme, que ceux à qui la fortune est favorable s'acquittent envers elle, en réparant le tort qu'elle fait aux malheureux. Ce que tu as employé fait à-peu-près la somme que nous gagnons avec toi, il est juste de te la remettre, je m'offre à indemniser ceux de nous qui n'y voudront pas consentir; quand au reste de cet yvoire qui nous revient, je t'en donne ma part pour te laisser en état de continuer ton travail. Les autres suivirent un exemple si généreux, & Boca se jetant à leurs pieds, versoit des larmes d'attendrissement & de reconnoissance, en leur rendant mille actions de grâces.

Les marchands se retirèrent, & Boca se crut le plus heureux homme du monde; jamais sa joie n'avoit été plus vive, il comptoit pour rien le passé. Le coffre, qui étoit resté ouvert, fut mis avec les deux autres dans un coin de sa boutique pour s'en défaire au plutôt, afin de ne plus revoir des objets qui lui avoient causé tant de char-

Digitized by Google

grin; mais comme il le rangeoit, il entendit quelque chose qui remuoit dedans : regardant auſſitôt ce que ce pouvoit être, il y trouve un petit bâton d'ébène d'un pied de long, dont les deux bouts étoient armés d'un métal fort poli, d'une couleur brillante, & ſemblable à de l'or. Il le prit, & voulut en poſant le coffre le refermer, mais ce fut inutilement, il ſe r'ouvroit toujours de lui-même. Auſſitôt il courut aux deux autres, & levant le deſſus du premier, il vit dedans une groſſe coque ſemblable à celle d'un ver à ſoie; à meſure que le couvercle du coffre ſe hauſſoit, la coque s'épanouiſſoit, & quand elle le fut tout-à-fait, il en vit ſortir un oiſeau d'une beauté merveilleuſe. Sa tête étoit couleur de feu, ſon col blanc, ſes aîles jaunes, le deſſus & le deſſous de ſon corps gris, ſa queue violette, & ſes pattes noires. L'oiſeau le regardoit comme s'il eût voulu lui parler; mais Boca ne s'attachoit qu'à conſidérer ſon plumage : il le vit bientôt voler, & s'abaiſſer dans un coin de ſa chambre. Comme il le ſuivoit des yeux, il apperçut une monſtrueuſe araignée qui l'atteignit dans l'inſtant; l'oiſeau fit un cri, & ils diſparurent tous deux.

Digitized by Google

Quel nouveau prodige! que penser de tout ceci? disoit-il en lui-même; appellerai-je mes voisins pour leur conter ces merveilles? Non, ils me croiront insensé, il vaut mieux voir ce que tout cela deviendra; je me porte bien, j'ai de quoi travailler, vivons à l'ordinaire. Si le métal qui est au bout de mon bâton est d'or, cela me vaudra encore quelque chose. Alors, le tirant de sa poche pour l'examiner mieux, il y sentit au fond des pièces d'argent, c'étoit quatre réaux. Bon, continua-t-il, cela ne va pas mal; si j'en trouvois tous les jours autant, je n'en demanderois pas davantage : mais de crainte qu'il n'arrive de ceci comme des piastres, mettons-les à profit. Il alla acheter des vivres, & revint très-content tourner son yvoire.

Le lendemain, fouillant dans sa poche, il y trouva encore quatre réaux : résolu d'éprouver si c'étoit son petit bâton qui lui prodiguoit ce merveilleux revenu, il le mit en se couchant dans le dernier coffre où il l'avoit trouvé : à son réveil, au lieu de réaux, il n'y trouva, avec son petit bâton, qu'un papier sur lequel étoient écrits ces mots :

Digitized by Google

Sans t'embarrasser du voyage ;
Va, marche à l'orient, arme-toi de courage ;
Ne t'arrête point en chemin,
Quoique tu trouves des obstacles,
Boca, pour faire des miracles,
Il te suffira d'être humain.
Si tu sais obéir à cet ordre suprême,
D'un peuple tout entier tu feras le bonheur ;
Tu deviendras heureux toi-même :
Pars ou crains d'arriver au comble du malheur.

Il balança quelque temps à prendre sa résolution, mais enfin se flattant que toutes les merveilles qu'il avoit vues avoient un but avantageux pour sa fortune, il ferma sa boutique, & courut s'informer de la route qu'il falloit prendre pour aller à l'orient : il s'y prit de façon que personne ne soupçonnât son dessein. Il apprit qu'un vaisseau étoit prêt à faire voile pour l'île de Java.

Comme il vouloit exactement observer l'ordre qu'il lui étoit prescrit, de ne point s'arrêter en chemin, il alla voir le capitaine de vaisseau, pour s'informer s'il feroit séjour dans cette île. Il sut que la plupart de ceux qui s'embarquoient y alloient pour acheter du riz : mais qu'il y avoit quelques passagers qui comptoient repartir

Digitized by Google

sur le champ pour le Japon. Böca dit au capitaine qu'il suivroit ces derniers, que cette route étoit celle qu'il devoit tenir : ensuite ils s'accommodèrent ensemble, & il fut averti de se trouver au port dans trois jours.

Revenu chez lui, il se pressa de vendre une bonne partie de ce qui lui pouvoit produire quelqu'argent. Il relisoit tous les jours plusieurs fois son papier ; & son fidèle petit bâton, quand il étoit dans sa poche, lui produisoit toujours quatre réaux : aussi étoit-il fort soigneux de l'y laisser.

Les trois jours expirés, il se rendit au port, & s'embarqua. La navigation fut heureuse, & peu de temps après ils arrivèrent à Java, à la pointe du jour. Aussitôt Boca, songeant à l'ordre qui lui étoit prescrit de ne se point arrêter, s'informa si le vaisseau qui devoit le conduire au Japon étoit prêt à partir : il apprit avec chagrin que de quinze jours il ne seroit prêt à mettre à la voile, & que tous ceux qui sortiroient du port avant ce temps devoient prendre une route opposée.

Cette nouvelle fit en lui un effet qui l'étonna : Pourquoi, disoit-il en marchant toujours sur le rivage, me suis-je senti

frappé de crainte & de déplaisir par ce retardement ? Pourquoi me trouvai-je asservi à un commandement chimérique ? Où vais-je ? & d'où me vient la volonté de suivre une route qui m'est inconnue, sans autre but que d'obéir à un billet trouvé par hasard dans un coffre ; billet, qui peut-être ne signifie rien, & que la malice de quelques-uns de mes ennemis y a fait trouver pour éprouver ma crédulité & se moquer de ma folie ? Cependant, continuoit-il, les prodiges que je suis bien sûr d'avoir vus, & celui qu'opère mon petit bâton, marquent quelque chose de surnaturel dans mes aventures ; je sens même qu'il me seroit bien difficile d'y résister : ma destinée l'ordonne, il faut la suivre.

Il fut tiré de cette rêverie, par le cri d'un oiseau qui s'abattit à ses pieds : il étoit semblable à celui qu'il avoit vu dans sa chambre sortir du coffre. Piqué de curiosité, & espérant, s'il le pouvoit prendre, de posséder quelque chose de rare & de merveilleux, il voulut s'en saisir ; mais l'oiseau volant légérement s'arrêta à vingt pas de lui : Boca y courut, & croyoit le tenir, quand d'un autre vol il s'éloigna davantage. Boca, piqué de cette aventure,

Digitized by Google

le poursuivit, & ne le perdant pas de vue, couroit toujours après lui.

Une bonne partie de la journée se passa à cet exercice : enfin, las & fatigué, il étoit prêt d'abandonner son entreprise, lorsqu'il remarqua que l'oiseau l'étoit lui-même, au point de ne pouvoir presque plus voler; en effet, pour dernier effort il s'élança dans un petit bâtiment, qui étoit arrêté au bord de la mer, & parut y tomber comme mort. Boca, sans faire nulle réflexion, sauta dans le bâtiment, & cherchant des yeux l'endroit où il étoit tombé, il le vit voler sur le tillac : en même temps le petit navire partit & s'éloigna du port avec une vitesse extrême.

Saisi de frayeur, il levoit les yeux vers le ciel, quand il apperçut le mât du navire couvert d'oiseaux pareils à celui qu'il venoit de poursuivre, & qui, faisant des cris perçans, battoient des aîles comme pour témoigner leur joie. Sa surprise ne peut se concevoir : elle s'augmenta bien encore quand il se vit seul, n'ayant pour toute compagnie que des insectes de plusieurs espèces.

Il remarqua entr'eux une intelligence qui ne les rendoit pas inutiles : s'appliquant à considérer plus exactement ce qui se paf-

Digitized by Google

soit entr'eux, il reconnut que les oiseaux faisoient la manœuvre, & qu'un d'eux servoit de pilote; ce n'est pas tout, les voiles étoient de toiles d'araignées, & les cordages d'une délicatesse qui lui fit juger qu'ils étoient de la même fabrique : le bâtiment étoit si petit, que jamais on n'en avoit construit un pareil; tout en étoit proportionné avec une justesse admirable.

Etant entré dans la chambre de pouppe, il la trouva tapissée d'une natte de jonc si délicatement travaillée, qu'à quelques pas de distance, on eût pu la prendre pour le plus beau satin de Gênes; au milieu de chaque pièce on lisoit ce mot écrit en relief de cire colorée, (ORIENT). En parcourant toutes ces lettres, il s'apperçut qu'un de ces mots n'étoit pas achevé d'être colorié; mais qu'une grande quantité de mouches s'y étoient posées, & qu'elles travailloient avec une admirable industrie à perfectionner leur ouvrage : les unes dégorgeoient sur cette cire une liqueur verte, les autres traînant à leurs jambes des aîles de papillon, en peignoient les caractères si distinctement & avec tant d'art, que le pinceau n'eût pas mieux fait.

Boca considéroit toutes ces choses avec

Digitized by Google

admiration, quand un autre ſpectacle s'offrit à ſes yeux. Dans un des coins de la chambre, une grande quantité de fourmis étendoient par terre une natte de trois pieds en quarré, & d'autres portoient un pain de cire rempli de miel, qu'elles placèrent au milieu. Les fourmis ſortirent enſuite de la chambre, mais bientôt après elles y rentrèrent, en pouſſant devant-elles de petits ananas, qu'elles rangèrent ſur la natte avec ordre; pluſieurs s'approchant de Boca, ſemblèrent l'inviter à prendre ce repas. Il y conſentit, & après avoir goûté de ce miel, qui lui parut exquis, il ouvrit un de ces fruits, & s'y déſaltéra d'une liqueur délicieuſe.

Après ce frugal repas, voulant contenter ſa curioſité, il ſuivit les fourmis, qui reportèrent hors de la chambre ce qui étoit reſté. Il entra par une porte extrêmement baſſe, dans un petit lieu où il vit un bien plus grand nombre de ces animaux occupés à pluſieurs choſes. Six petits barils étoient ouverts; les deux premiers étoient pleins d'eau douce, les autres remplis de grains, de moucherons, d'ananas & de pains de cire. Son plaiſir ne fut pas mé-

Digitized by Google

diocre de voir ſon petit vaiſſeau ſi bien approviſionné.

Le ſoleil étoit prêt à ſe coucher, & le petit bâtiment, qui, à l'aide d'un léger zéphir, ſembloit voler ſur les ondes, avoit déjà bien fait du chemin, quand il remonta à la chambre de pouppe. Il y trouva un lit dreſſé d'une forme aſſez pareille aux branles dont on ſe ſert ordinairement dans les navires; c'étoit une natte ſuſpendue par des cordes travaillées par les araignées, & un lit de duvet dont le coutil reſſembloit à la plus fine mouſſeline; il n'étoit élevé que de trois pieds : mais c'en étoit aſſez pour ne vouloir pas haſarder, d'en tomber; auſſi Boca le tirant avec une rude ſecouſſe, voulut l'étendre à terre; mais la quantité prodigieuſe de ces petites cordes réſiſta à ſes efforts. O dieu! s'écria-t-il, que les foibles doivent être peu mépriſés, & qu'au contraire ils ſont puiſſans, quand ils ſe trouvent réunis par l'ordre & l'induſtrie! Il eſſaya encore pluſieurs fois de l'abattre, mais inutilement; ce qui l'engagea à s'y coucher avec confiance, non ſans avoir lu ſon papier, & revu ſon petit bâton toujours accompagné de quatre réaux.

Il dormit peu cette nuit, & ne réfléchit

Digitized by Google

qu'à ſon entrepriſe, & à tout ce qu'il voyoit d'admirable. Ce qui l'inquiétoit, c'étoit d'ignorer le temps qu'il paſſeroit en cet état, privé du commerce des hommes, & expoſé aux dangers de la mer: ces penſées affligeantes ſe diſſipèrent avec les ombres de la nuit, & le commencement d'un beau jour ramena le calme dans ſon ame.

Cette journée ſe paſſa comme la première, & la nuit venue, il ſe recompenſa par un doux ſommeil des agitations de la dernière.

Le quatrième jour de la navigation, il fut éveillé avant l'aurore par les cris perçans des oiſeaux, & le bourdonnement des mouches. Ce bruit l'alarma; il ſe tranſporta ſur le tillac, & y trouva raſſemblée une bonne partie des habitans de ce petit navire: il jugea à leurs mouvemens qu'il ſe paſſoit quelque choſe d'extraordinaire. Cependant, l'air ſerein, & les flots tranquilles le raſſuroient déjà de ſa frayeur, quand des cris plus aigus & plus triſtes ſuccédèrent aux premiers: le déſordre parut dans ceux qui faiſoient la manœuvre, le gouvernail fut abandonné, & tous ces animaux ſe précipitèrent en foule à fond de cale.

Digitized by Google

L'objet de cette frayeur lui parut être un petit nuage qui se formoit ; & les yeux attachés dessus il le vit en très-peu d'instans s'augmenter, s'ouvrir, & lancer des foudres, qui sembloient n'avoir pour objet que la destruction de sa foible retraite. Courageux & soumis, il prioit les dieux de le secourir ; mais une protection puissante avoit prévenu ses voeux : les foudres lancées n'arrivoient point à leur but ; une force invisible les repoussant avec violence, les envoyoit plus loin se perdre inutilement dans les flots.

La tempête se dissipa ; mais bientôt il se vit exposé à un autre danger, que le commencement des ténèbres de la nuit rendoit plus affreux : cent globes de feu lui parurent rouler sur les ondes & venir avec impétuosité pour embrâser le vaisseau ; mais ils étoient tous arrêtés par des montagnes d'eau, qui s'élevant des abîmes de la mer, retomboient sur ces flammes & les engloutissoient sous les vagues.

Ces deux élémens combattirent assez long-temps, mais enfin tous ces feux disparurent, & il n'en resta qu'une noire & épaisse fumée, dont l'odeur empestée l'auroit infailliblement fait périr, si un tourbillon de vent ne l'eût

Digitized by Google

promptement diſſipée, & n'eût rendu à l'air ſa première ſérénité.

Il voguoit toujours d'une vîteſſe prodigieuſe ; tous les animaux reprirent leurs poſtes ordinaires, & Boca ſe retira dans ſa chambre, remettant ſa vie aux ſoins de la puiſſance, qui, par des prodiges inouïs l'avoit ſauvé d'une mort preſqu'inévitable. Il trouva ſon repas ſervi, & après avoir mangé, il dormit quelques heures.

Le ſoleil étoit déjà ſur l'horizon, quand des cris, à peu près pareils à ceux du jour précédent, vinrent frapper encore ſes oreilles ; il en frémit, & n'oſoit en aller reconnoître la cauſe. Il étoit dans cette irréſolution, lorſqu'il vit entrer dans ſa chambre quelques-uns de ces différens animaux ; qui s'approchant de lui avec précipitation, puis retournant à la porte, & revenant encore à lui, ſembloient vouloir l'engager à les ſuivre ; ce qu'il fit. A peine fut-il ſorti, que le vaiſſeau prit terre, & s'arrêta.

Sa joie fut extrême, & la vue du plus beau pays du monde le flatta de parvenir bientôt à l'heureuſe fin de ſes aventures. Ses petits compagnons de voyage s'empreſsèrent tous de quitter le vaiſſeau : les oiſeaux & les mouches s'envolèrent

Digitized by Google

dans les prairies voisines, les fourmis & les araignées se dispersèrent çà & là; & dans peu d'instans il perdit sa petite compagnie, non sans regret, car il étoit homme d'habitude, il en avoit reçu des services, & n'en avoit jamais été contredit.

Descendu sur le rivage, il prit la route qui se présenta: quand il eut fait quelques pas, un bruit assez considérable, qu'il entendit derrière lui, l'obligea de se retourner, ce fut pour voir son petit navire s'abîmer dans la mer. Cette perte jointe à celle de ses compagnons de voyage lui arrachant un soupir: Hélas! disoit-il, cette petite retraite étoit douce, & je brûlois d'envie de la quitter; je la quitte & je la regrette: qu'est-ce donc que l'espérance a de si doux? Flatés par ses promesses, elle nous amuse, & souvent nous conduit à notre perte en multipliant nos désirs. Il marchoit dans une prairie délicieuse, émaillée de fleurs: à ses réflexions succéda l'admiration de ce beau lieu.

Cette prairie étoit coupée par plusieurs ruisseaux, où une onde claire & pure rouloit sur des cailloux de diverses couleurs. Une chaîne de montagnes la bornoit au septentrion; des paysages charmans s'éten-

doient

Digitized by Google

doient à perte de vue vers l'occident, & une épaisse forêt la terminoit à l'orient. Il y entra par une belle & grande route, qui, à cinquante toises de distance, étoit coupée par d'autres moins larges.

Boca, exact à ce qui lui avoit été prescrit par son oracle, marchoit toujours, bien résolu de ne se point arrêter, quand il s'entendit appeler, & vit auprès de lui un homme âgé, qui lui tendant la main: Ami, dit-il, arrête un moment, j'ai besoin de toi. Comme Boca marchoit toujours, le vieillard le suivant: C'est ta bonne fortune, disoit-il, qui te fait rencontrer ici; veux-tu la perdre en me refusant le secours que je te demande? Le lieu d'où tu t'éloignes renferme un riche trésor, dont nous pouvons tous deux être possesseurs; je n'ai confié mon secret à personne, & j'espérois tout seul, après avoir fouillé six pieds en terre, pouvoir lever une pierre qui ferme un petit caveau où des sommes immenses en or & en pierreries sont enfermées. J'ai fait ce que j'ai pu pour en venir à bout; mais mon grand âge ayant épuisé mes forces, mes peines ont été inutiles, & le hasard qui te conduit ici, me fait croire

que les dieux veulent t'aſſocier à mon bonheur.

Le vieillard ayant ceſſé de parler, Boca, qui l'examinoit attentivement, admiroit en lui une figure reſpectable ; mais l'envie de céder à ſes diſcours étoit violemment combattue par la crainte de déſobéir. Enfin, prenant généreuſement ſon parti : Qui que tu ſois, lui répondit-il, n'eſpère de moi aucun ſecours ; je t'ai peu d'obligation de l'offre que tu me fais, je ne la dois qu'à ta foibleſſe : d'ailleurs, je ne puis approuver le déſir que tu as conçu de poſſéder des biens immenſes dont tu ne peux jouir long-temps. J'ai appris par expérience que la fortune nous trompe, en nous donnant plus que nous ne méritons, & que ſes faveurs outrées ſont quelquefois des effets de ſa haine ; pour moi, je ne veux rien au-delà de ce que je poſsède.

Le vieillard, après ce diſcours, ne ſe rebutant point, lui fit encore beaucoup d'inſtances ; mais voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de le perſuader, il s'échappa en reproches & en imprécations : Va, méchant, diſoit-il, que les dieux puiſſent te confondre, & te faire trouver la mort où tu précipites tes pas. Auſſitôt il s'enfonça

Digitized by Google

dans le plus épais de la forêt, & Boca le perdit de vue.

A quelques pas de là il apperçut une vieille femme, courbée contre terre, qui sembloit chercher quelque chose dans les bruyères. Quand il fut assez près pour en être entendu: Ma bonne, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, dans quel pays je suis. La vieille levant la tête, & le regardant fixement, lui fit une inclination sans lui répondre, & se remit à chercher. Boca se figurant qu'elle ne l'avoit point entendu, & se trouvant assez près d'elle: Bonne femme, s'écria-t-il, en ralentissant un peu son pas, dites-moi, je vous prie, en quel pays je suis, & si je trouverai près d'ici quelque retraite. Hen? dit la vieille, baissant la tête & le regardant de côté; ne dites-vous pas que vous avez trouvé mes lunettes? je les ai perdues dans ce chemin, rendez-les moi. Boca, fronçant le sourcil, haussant les épaules & la voix: Je vous demande si je trouverai près d'ici une retraite, soit ville ou village, & dans quel pays je suis? Puisque vous n'avez pas mes lunettes, dit-elle froidement, laissez moi chercher: je n'ai pas le temps de vous dire tout cela; quand je les aurai, à la

bonne heure : si vous êtes si curieux, aidez-moi à les trouver, & puis après je vous répondrai.

Il y consentit, non sans quelques mouvemens d'impatience, & marchant doucement tous deux baissés, ils cherchoient avec beaucoup de soin : quelquefois la vieille s'arrêtoit, mais Boca alloit toujours son petit pas. Enfin ces misérables lunettes furent apperçues par la vieille, qui cria à Boca : Je les tiens ; puis s'asseyant sur l'herbe, elle lui fit signe d'en faire autant : Reposons-nous, dit-elle, & causons à présent, je vais vous conter de belles choses.

Boca, qui n'en vouloit rien faire ; Quoi ! reprit-il, vous ne voulez pas aller tout doucement encore un peu de chemin ? Pour un royaume, dit la vieille, je ne me lèverois pas d'ici ; je n'en puis plus, tant je suis lasse. Boca levant les yeux au ciel, & lui lançant un regard d'indignation, s'éloigna d'elle en précipitant ses pas, dans la crainte de succomber à la curiosité dont il étoit vivement pressé.

Quoi ! disoit-il en lui-même (en tirant son papier de sa poche & le relisant avec attention), se peut-il qu'on exige de moi à la lettre, de poursuivre mon chemin sans

m'arrêter un moment ? A quelle fatigue vais-je m'expofer, fi je fuis cet ordre avec une fi fcrupuleufe exactitude ? Jamais les dieux demandent-ils aux hommes plus qu'ils ne font capables d'exécuter ? Cependant, il m'eft dit de furmonter des obftacles ; & que fais-je, fi je ne touche pas au terme de mes efpérances ? Un moment de foibleffe peut me faire perdre le fruit de tout ce que j'ai fait jufqu'ici ; allons, n'ayons rien à nous reprocher.

Il avoit marché l'efpace d'un quart-d'heure, l'efprit occupé de ces penfées, quand il apperçut devant lui, quoique d'un peu loin, quelque chofe de blanc étendu fur la terre. A mefure qu'il approchoit, il diftingua une petite figure, dont il ne pouvoit encore démêler les traits ; mais ayant doublé le pas, il vit une nappe étendue fur l'herbe. Un jeune enfant beau comme le jour la couvroit de mets, bien capables de lui faire envie : c'étoit tout ce qu'à Lima un homme riche auroit pu fe faire fervir. Cette vue réveilla fon appétit, & cet aimable enfant allant quelques pas au-devant de lui : Venez, lui dit-il, prendre un peu de rafraîchiffement ; des gens qui s'intéreffent à vous m'envoient vous offrir ce foulagement pour réparer vos

Digitized by Google

forces ; venez-donc vous asseoir & manger. M'asseoir, répartit Boca ? Sans doute, reprit l'enfant, vous en serez plus à votre aise. Je n'en ferai rien, répliqua-t-il ; puis, prenant d'une main un pain, & saisissant de l'autre une bouteille & une pièce de viande, il continuoit de marcher ; mais cet enfant se mit au-devant de son passage : Il n'en sera pas ainsi que tu le penses, dit-il, viens t'asseoir avec moi sur ce gazon pour manger, ou ce que tu viens de prendre te sera inutile : puis, soufflant sur ce que Boca croyoit réellement tenir, tout s'évanouit dans ses mains. Ce prodige l'affligea, mais ne l'ébranla point : au contraire, s'applaudissant de n'avoir pas donné dans ce piège, il continua son chemin, en réfléchissant sur les chimères séduisantes où se laissent entraîner presque tous les hommes.

Il y avoit environ quatre heures qu'il marchoit sans se détourner de la grande route, quand des cris douloureux, qui pénétroient jusqu'au cœur, lui causèrent une émotion extraordinaire : plus il avançoit, plus les cris redoubloient. Quelle fut sa frayeur ! quand il vit une femme que deux hommes achevoient de lier à un arbre. Alors, un mouvement de pitié plus fort que la crainte lui

Digitized by Google

Digitized by Google

Arretez, arretez barbares, inhumains.

C. P. Marillier del. — De Ghendt sculp.

Digitized by Google

faisant oublier qu'il étoit sans armes & sans défense, il courut à elle avec ardeur ; & voyant que les cruels tiroient tous deux leurs sabres pour frapper cette infortunée : Arrêtez, leur cria-t-il, arrêtez, barbares, inhumains.

A ces mots, ces hommes lançant des regards terribles ; Sois notre première victime, dirent-ils, meurs, malheureux. Aussitôt, levant le bras sur lui pour l'immoler à leur fureur, ils restèrent tous deux immobiles, & peu s'en falloit que Boca ne leur ressemblât, attendant le coup prêt à tomber sur sa tête : cependant, rassuré par le prodige qui venoit de garantir ses jours, il sentit succéder à sa frayeur un mortel déplaisir : il venoit de s'arrêter.

Je suis perdu! s'écria-t-il, qu'ai-je fait, malheureux ? Puis, tournant ses yeux sur l'objet de sa désobéissance, il vit une jeune & charmante personne qui lui souriroit. S'en étant approché davantage ; Boca, lui dit-elle, rassure-toi, ne crains pas que l'action que tu viens de faire te soit imputée à crime ; ne t'est-il pas prescrit d'être humain ? Délie-moi, & me suis : tu vas passer par ta dernière épreuve, mais je te conduirai, & désormais tu peux t'arrêter sans crainte.

Boca sentit à ces paroles un secret mouvement de joie & de confiance ; cette belle personne lui parut être une déesse secourable, de qui dépendoit sa destinée : il lui obéit, & cette aimable inconnue l'ayant pris par la main, lui fit traverser plusieurs routes, d'où ils entrèrent dans une autre assez spacieuse, mais qui se retrécissoit à mesure qu'ils avançoient.

Les arbres qui en étoient pressés & touffus formoient un berceau, non-seulement impénétrable aux rayons du soleil, mais presqu'inaccessible à la clarté du jour. Peu-à-peu cette foible lumière diminuoit, & les arbres s'abaissant de plus en plus, formoient une voûte si obscure, qu'à peine voyoit-on à se conduire.

Boca, que sa conductrice tenoit toujours par la main, marchoit sans oser parler : l'inquiétude, la crainte, & l'horreur de cette solitude, lui causoient une agitation & une frayeur qui glaçoit tous ses sens. Elle redoubla bien davantage par la suppression totale de ce reste de lumière, & par des hurlemens & des mugissemens affreux qu'il entendit au moment qu'il cessa de distinguer les objets. Il s'imaginoit sans doute devoir être bientôt la proie des bêtes féroces : ser-

Digitized by Google

rant fortement la main de celle qui le guidoit, il se laissoit entraîner comme un criminel, qui ne pouvant éviter la mort, attend impatiemment le coup qui doit le délivrer des horreurs qui la précèdent.

Ils marchèrent assez long-temps dans ces ténèbres affreuses; & le pauvre Boca, dont les forces étoient épuisées, ne pouvant plus résister à une situation si violente, tomba évanoui. Mais quelle fut sa surprise! quand revenant à lui, il trouva ses forces rétablies, & ce lieu d'horreur changé en un jardin magnifique, paré des plus belles fleurs, qui, exhalant dans l'air leurs parfums délicieux, achevoient d'en faire un séjour enchanté.

Un bruit confus d'oiseaux qui voltigeoient sur des arbustes à quelques pas de lui, l'engagea à tourner la tête de ce côté: il vit avec un extrême plaisir qu'ils étoient pareils à ceux qui l'avoient guidé dans la navigation; ce fut pour lui un bon augure, & l'espoir se ranimant en son cœur, il se leva, curieux de détailler toutes les beautés qui s'offroient à ses yeux.

Ne voyant plus avec lui l'aimable inconnue qui l'avoit conduit dans la forêt, il ne douta point que ce ne fût elle qui l'eût fait

transsporter dans ce lieu. Résolu de la chercher, il traversa un parterre où tout l'art des hommes paroissoit épuisé, & la nature se surpasser elle-même. Au bout de ce parterre, s'élevoit un palais singulièrement construit, & orné de toutes les richesses de la plus superbe architecture : trois sortes de marbres formoient le corps de ce bâtiment ; le faîte étoit blanc, le milieu noir, & le bas étoit d'une espèce particulière veiné de plusieurs couleurs. Les portes & les fenêtres en étoient fermées, & le silence qui régnoit par-tout, lui fit penser que ce palais n'étoit pas habité : cependant, tout étoit cultivé dans le jardin.

Deux grands bosquets s'étendoient à droite & à gauche : l'un étoit de mirthes d'une hauteur extraordinaire, & l'autre d'orangers de pareille grandeur. Boca entra dans le premier, & vit au milieu un grand ovale de gazon, sur lequel une prodigieuse quantité de ruches peintes de diverses couleurs, & arrangées avec symétrie, formoit un aspect très-agréable. Douze allées de mirthes fleuris conduisoient à cette salle : plusieurs palissades de jasmins & de rosiers entrelacés la fermoient tout autour, & n'étoient interrompues que par l'ouverture des allées. Au

milieu de chaque palissade s'élevoit une grotte de rocaille & de coquillage, du fond de laquelle sortoit une nappe d'eau, qui tombant avec rapidité dans un bassin de marbre de trois couleurs, alloit ensuite se perdre en différens canaux pour arroser ce beau lieu.

Boca, après avoir admiré cette charmante retraite, alla se désaltérer à une de ces fontaines, & poursuivit son chemin.

En sortant du bosquet, il se trouva dans un petit bois de cyprès. Ces tristes arbres y formoient un ombrage mélancolique, la terre sèche & aride n'y produisoit que des ronces, & le soleil semblant n'éclairer ce bois qu'à regret, ne lui prêtoit qu'une foible lumière.

Boca voulut fuir, mais s'étant déjà trop avancé, les routes détournées qu'il prit pour sortir, l'engagèrent encore plus avant; enfin il apperçut un petit bâtiment en dôme, aussi de marbre de trois couleurs, d'où sortoit une légère fumée: Comment, disoit-il en lui-même, seroit-il possible que cette triste solitude fût habitée, & que les lieux charmans que je viens de voir fussent déserts?

Comme il s'avançoit de ce côté, il vit une statue de marbre posée sur un piédestal,

Digitized by Google

elle repréſentoit une femme aſſiſe ſur un petit trône, les genoux croiſés & la tête appuyée ſur une de ſes mains, dans la poſture d'une perſonne qui rêve profondément. Elle avoit la tête blanche, le corps noir, d'un marbre veiné : elle étoit d'une beauté ſi extraordinaire, que Boca tranſporté d'admiration, & frappé de l'excellence du ciſeau ; Qui peut avoir produit ce chef-d'œuvre de l'art, s'écria-t-il ? quelle main divine a formé cette merveille ? Puis, s'adreſſant à la ſtatue, comme ſi elle eût pu l'entendre : Tu devois faire l'ornement du plus beau palais du monde ; qui t'a placée dans cette affreuſe ſolitude ? La haîne & la jalouſie, répondit la ſtatue.

Boca recula trois pas en arrière, ſaiſi de frayeur & d'étonnement : il avoit peine à croire ce qu'il venoit d'entendre, & ſe remettant un peu de ſon trouble, il voulut, pour s'en éclaircir, interroger encore la ſtatue ; O dieux ! dit-il, eſt-il poſſible que ce ſoit toi, qui m'ayes parlé ? Et..... oui, répondit-elle en l'interrompant ; mais raſſure-toi, Boca, tu peux, ſi tu le veux, en détruiſant le charme qui me rend la plus malheureuſe des princeſſes, devenir le plus heureux homme du monde. Ce corps que tu

Digitized by Google

vois, renferme une ame raisonnable, à qui toutes les facultés sont reftées telles que les dieux les lui avoient données; & la métamorphose de mon corps, par un prodige inouï, n'a point altéré mes sens, & me laisse la liberté de mes organes. Mon sort en est d'autant plus affreux, que transformée en une matière froide & inanimée, je porte un cœur déchiré de douleur : cependant, ta vue me rend l'espérance, & ta présence m'annonce un bonheur prochain. Tu as surmonté des obstacles pour parvenir jusqu'ici, c'est à présent que tu dois faire des miracles; il te suffira d'être humain. Tu as déjà sauvé une femme d'un danger terrible, achève ce que ton courage a commencé.

Ces dernières paroles confondoient Boca : Comment est-il possible, dit-il, que vous sachiez ce qui m'est arrivé, & ce qui m'a engagé à entreprendre un long voyage? Tu le sauras bientôt, repartit la statue; mais auparavant observe exactement ce que je vais te prescrire : les momens sont chers, ne les perdons pas. Tu vois ce sallon en dôme à vingt pas d'ici, il faut que tu me portes promptement dans ce lieu, & là, je te dirai ce qu'il faudra faire. Eh! comment vous porter, reprit-il? quand les forces de trois

Digitized by Google

hommes comme moi feroient réunies enfemble, il leur feroit encore impoffible d'en venir à bout. Tu te trompes, répliqua-t-elle, effaye, & tu verras. Ce deffein lui paroiffoit ridicule; mais ayant embraffé la ftatue, il fentit qu'elle fe détachoit facilement du trône & du piédeftal, & la pofant fur fon épaule, il ne la trouva pas plus pefante que le feroit une perfonne d'une taille médiocre. En entrant dans le fallon il y vit une grande cuve d'eau bouillante: Jette-moi dans cette cuve, lui dit-elle; il n'ofa balancer, & obéit.

Peu à peu le vifage de cette belle figure s'animoit, & les couleurs de fon corps s'effaçoient. Comme il la confidéroit attentivement, tout-à-coup le fallon s'ébranla, une pluie de feu tomba fur la cuve, & la ftatue s'écria, Je me meurs. Un moment produifit & diffipa ce charme, & tout revenant dans fon premier état, Boca vit la tête de la ftatue penchée fur le bord de la cuve, les yeux fermés comme une perfonne évanouïe. Il fit un pas pour s'en approcher; mais il fut arrêté par la venue d'un homme d'une figure extraordinaire, mais impofante. Cet homme foulevant d'une de fes mains la tête de la ftatue, & de l'autre approchant de fes lèvres une boëte d'ivoire, qu'il

Digitized by Google

tenoit ouverte, il y reçut une petite boule d'ambre, qui sortit de sa bouche, après quoi refermant la boëte, il disparut ; & la statue se réveilla comme d'un profond sommeil, & parut à Boca la plus belle personne du monde. Vas, lui dit-elle, cours au palais de marbre, touche la porte de ton petit bâton, entre, traverse les douze chambres qui précèdent celle du trône, & quand tu seras arrivé dans cette dernière, frappe trois fois le trône de ton bâton & m'attends, mais surtout prends bien garde de ne fermer aucune des portes sur toi. Il te sera doux, Boca, de m'avoir obéï : va promptement, les instans sont précieux.

Il étoit fort en peine du chemin qu'il devoit prendre pour retourner au palais, les routes du bois étoient confusément percées, & il falloit passer par le bosquet de mirthes pour regagner le parterre. Enfin, se laissant conduire au hasard, il prit le premier chemin qui se présenta ; & après avoir marché l'espace d'un demi quart-d'heure, il sortit du bois, & se trouva dans une belle allée d'orangers, qui le conduisit à un ovale à-peu-près semblable à celui qu'il avoit vu.

Il reconnut que c'étoit le bosquet parallèle à celui des mirthes, & sans le consi-

dérer davantage, il s'apperçut seulement en le traversant, qu'au lieu des ruches, une grande quantité d'ananas en occupoient l'ovale; que les palissades étoient de grenadiers & de citroniers, & que les grottes étoient remplacées par de grosses gerbes d'eau vive, qui semblant s'élever jusqu'aux nues, retomboient dans des bassins de formes différentes. Il suivit une grande allée qui le mena droit au palais. Aussitôt, curieux de voir les merveilles qu'alloit produire son petit bâton, il en frappa la porte du palais, qui s'ouvrit au même instant.

Une légère frayeur le saisit; mais prenant courage, il traversa les douze chambres, & en laissoit avec grand soin toutes les portes ouvertes: arrivé à la dernière, il vit un trône de marbre pareil à celui dont la statue étoit composée; il le frappa trois fois de son bâton, & dans le moment, changeant de figure, ce ne fut qu'or & pierreries. Un bruit confus de chevaux, de tambours, de trompettes & de divers instrumens de musique se fit entendre, & mille cris de joie poussés dans les airs, faisoient retentir ces lieux du nom d'*Abdelazis*, & de *Sedy Assan*: bientôt l'intérieur du palais fut rempli de personnes des deux sexes,

Digitized by Google

plusieurs gardes se placèrent derrière le trône, & une foule de courtisans richement & galamment vêtus, étant entrés dans cette chambre, firent un cercle des deux côtés.

Trois dames d'une beauté extraordinaire s'avancèrent d'un pas lent & majestueux; la plus âgée s'appuyoit sur l'épaule de l'une d'elles, & tenoit la plus jeune par la main. Boca crut reconnoître dans celle sur qui cette dame étoit appuyée, les traits de la personne qu'il avoit secourue dans la forêt; & dans l'autre qu'elle tenoit par la main ceux de la belle statue; mais doutant de ce qu'il voyoit, il se croyoit plongé dans un profond sommeil.

Cependant, ces trois dames s'approchèrent de lui, & le saluèrent avec grâce: la plus âgée lui adressant la parole: Venez, lui dit-elle, Boca, jouir du bonheur que vous avez procuré à ce royaume: par vous il est affranchi de la tyrannie où ses ennemis le tenoient depuis longtemps, & cette belle princesse se voit par vous délivrée des plus affreux tourmens. Alors se retournant vers la plus jeune: Abdelazis, lui dit-elle, votre libérateur prend tout ce qu'il voit pour une illusion; je suis touchée de son trouble, rendons le calme à son ame;

vous lui devez l'éclairciſſement de tout ceci, & la récompenſe de ſes travaux. Que votre reconnoiſſance commence d'agir, en ne lui diſſimulant rien des obligations que vous lui avez : un cœur né vraiment généreux ſe plaît à publier les bienfaits qu'il a reçus, & il n'eſt permis qu'aux ingrats d'en rougir. J'exige de vous que vous lui faſſiez un aveu ſincère des foibleſſes qui ont cauſé vos malheurs ; prête à les voir terminer, il vous ſera moins cruel de vous les rappeler. Le cœur du généreux Boca s'intéreſſant pour ce que vous avez de plus cher, il en ſera mieux diſpoſé à faire ce que nous attendons de ſon courage. Vous n'avez pas beſoin de moi pour ce récit, & vous ſavez que ce qui me reſte à faire ne demande point de retardement. Elle embraſſa Abdelazis & ſortit.

Tant que cette dame avoit parlé, tout le monde s'étoit tenu dans le reſpect, en gardant un profond ſilence; mais quand elle eut achevé, tous ceux qui étoient préſens ſe jetèrent aux pieds de la princeſſe, & lui témoignèrent avec tranſport l'excès de leur joie. Elle les reçut avec bonté ; mais ſe démêlant bientôt de leurs embraſſemens, elle tendit la main à Boca, & regardant

Digitized by Google

l'aimable personne qui l'accompagnoit : Allons, Zineby, lui dit-elle, emmenons Boca dans l'appartement d'Astrée, & que l'on nous y serve à souper, nous n'y serons point interrompus, & je commencerai de m'acquitter d'une petite partie de ce que je lui dois. La princesse ayant fait signe qu'on ne la suivît pas, ils entrèrent tous trois dans une grande galerie qui conduisoit à cet appartement. Ce lieu eut donné bien de l'admiration à Boca, s'il eût été capable alors d'en avoir pour toute autre chose que pour la beauté & les grâces de la princesse.

Il est vrai qu'Abdelazis pouvoit passer pour un chef-d'œuvre de la nature; elle paroissoit tout au plus dans sa dix-septième année : son port majestueux imprimoit un respect qui auroit pu faire naître la crainte, si ses yeux vifs & touchans, un sourire doux & gracieux, n'eussent balancé cette noble fierté. Zineby, plus âgée de quatre ans que la princesse, & douée d'une beauté moins régulière, rassembloit tous les agrémens que donne une vivacité brillante, mêlée de délicatesse & d'enjouement.

Ils arrivèrent à la porte de l'appartement, qui leur fut ouverte par de jeunes filles vêtues de blanc, & couronnées de fleurs.

Digitized by Google

Ils traversèrent plusieurs salles, simplement, mais galamment ornées, où étoient peints à fresque les principaux événemens qui ont immortalisé les rives du Lignon.

La princesse s'arrêta dans une autre plus spacieuse, dont les peintures représentoient une histoire plus moderne. Boca y reconnut les portraits de la princesse, de Zineby, de la dame qu'il venoit de voir, & d'une autre personne qu'il ne connoissoit point, & qui étoit peinte en quelques endroits en habits de femme, & en d'autres en habits d'homme. Sa beauté attira l'attention de Boca, & la princesse fixant ses yeux sur cet aimable objet; Zineby, dit-elle en soupirant, qu'il manque encore à mon bonheur! Ensuite s'étant mise à une table qu'on lui avoit préparée, elle contraignit Boca de s'y placer. Ils furent servis par douze jeunes filles vêtues comme celles qui leur avoient ouvert l'appartement.

Pendant le repas, six jeunes hommes, galamment vêtus en bergers, firent un concert de hautbois & de musettes, qui tour-à-tour répétoient des airs tendres & champêtres. En sortant de table, la princesse ordonna que l'on se retirât; & prenant Boca par la main, elle le fit asseoir sur un

Digitized by Google

sofa, entr'elle & Zineby. Il est temps, lui dit-elle, de vous parler de mes infortunes, & j'obéis avec plaisir au commandement que j'en ai reçu. Plus tranquille par l'espoir qui renaît dans mon cœur, je vais vous apprendre tout ce que je vous dois, & combien votre secours m'est encore nécessaire.

HISTOIRE

De la princesse Abdelazis.

MON père est roi de l'île d'Ebêne. Le roi & la reine mes aïeux moururent à deux mois l'un de l'autre, & laissèrent mon père, leur unique successeur. Agé de douze ans, il fut proclamé roi d'un consentement unanime, & les excellentes qualités que l'on remarquoit en lui, donnèrent des espérances à ses sujets, qui furent remplies au-delà de leur attente. L'on ne vit jamais de prince gouverner avec plus de sagesse, de justice & de bonté. Il épousa à quatorze ans la princesse de l'île d'Yvoire. Ce choix

Digitized by Google

plut infiniment à ses sujets; & ses états en espéroient de grands avantages. La princesse avoit tant d'esprit & de grâces, qu'il étoit impossible de la connoître sans l'aimer. La fée Bienfaisante la protégeoit particulièrement; c'est cette dame que vous venez de voir avec nous. Ils ne désirèrent pas long-temps des fruits de leur hymen, la reine devint grosse, & quand le terme fut expiré, elle accoucha heureusement. Ce fut moi, à qui l'on donna le nom d'Abdelazis.

Je naquis sous d'heureux auspices, qu'une triste destinée a bien démenti depuis. La cour & les peuples firent éclater leur joie par des fêtes magnifiques, & la reine, suivant la coutume de celle qui ont quelque fée pour amie, pria Bienfaisante d'assembler plusieurs de ses sœurs, pour assister à un superbe banquet qu'elle leur avoit fait préparer.

Vous ignorez peut-être, Boca, ce qui se passe dans ces sortes de cérémonies; le voici. Les fées invitées, après avoir été régalées magnifiquement, passent ordinairement dans l'appartement de la reine, où l'enfant est apporté en la présence du roi & des grands de la cour. Une d'elles est

Digitized by Google

élue protectrice; c'est ordinairement l'amie de la reine qui est choisie pour cet emploi: les autres font chacune un don au prince ou à la princesse, suivant leur inclination ou leur pouvoir, & qui se trouve toujours borné, dès ce moment, à la seule exécution de ce qu'elles ont ordonné; la protectrice ne fait point de dons, pour se réserver une puissance plus étendue, & pour balancer & remédier aux malignités des fées mécontentes ou mal-intentionnées.

Bienfaisante fut nommée ma protectrice; & comme elle étoit sûre de la bonne intention des fées qu'elle avoit amenées, elle se retira aussitôt, pour s'opposer à celles qu'elle soupçonneroit y venir avec de mauvais desseins.

La plus âgée, à qui fut déféré l'honneur de parler la première, me doua de sagesse; plusieurs autres ensuite joignirent à ce don ceux d'un cœur tendre, généreux, bienfaisant; d'un esprit solide & pénétrant, d'une mémoire fidèle, & d'un discernement juste. Il restoit encore trois fées, qui n'avoient point parlé; l'une voulut que j'eusse une facilité particulière pour acquérir plusieurs talens; l'autre me doua des grâces naturelles; & la dernière s'adressant à la reine:

Digitized by Google

Je suis fâchée, lui dit-elle, d'avoir été prévenue par mes sœurs, puisqu'il ne me reste plus que peu de chose à donner à la princesse, je suis honteuse de n'avoir à lui offrir que de la beauté. La reine n'e trouva pas ce don si médiocre qu'elle disoit, & auroit été bien fâchée qu'il eût été oublié. Elle & le roi remercièrent les fées avec de grandes démonstrations de reconnoissance.

Comme elles étoient prêtes à se retirer, on vit entrer la fée protectrice, suivie d'une grande femme sèche, les joues creuses, le teint livide, & les yeux enfoncés; elle fut reconnue pour la fée Envieuse. A son abord, elles demeurèrent toutes consternées : ma protectrice paroissoit avoir eu quelque démêlé avec elle, & j'ai su depuis que Bienfaisante avoit disputé longtemps pour l'empêcher d'entrer; mais que craignant de l'irriter, elle avoit été forcée de céder. Envieuse s'approchant de moi : Eh bien, dit-elle, mes sœurs, continuez donc, je vous prie, je ne viens point déranger vos projets : ne me sera-t-il pas permis au contraire d'ajouter mes bienfaits aux vôtres? Dites-moi les dons qui viennent d'être faits à la princesse, que je tâche, s'il m'est possible, de les surpasser.

Ces

Ces paroles rassurèrent tout le monde, mais personne ne s'empressoit de satisfaire sa curiosité; cependant, il lui fallut tout avouer, car elle commençoit à se fâcher de ce retardement. Chacun de ces dons précieux, que leur amitié venoit de m'accorder, me furent autant de crimes pour la fée Envieuse; mais dissimulant ce qui se passoit en son cœur, & applaudissant avec un sourire forcé, à ce que les autres avoient fait: Vous venez de former une personne accomplie, leur dit-elle, je vais songer à faire son bonheur. Après avoir gardé un moment le silence: Je veux, reprit-elle, qu'elle possède entièrement le cœur du prince Kiribanou, mon neveu, & qu'ils ressentent tous deux le pouvoir de l'amour. Après ces paroles elle se retira.

Les fées, qui ne virent rien de funeste à ce présent, en félicitèrent le roi & la reine, leur faisant espérer, que de ces amours pourroit se former une grande alliance, le neveu de la fée étant fils d'un roi génie, riche & puissant; mais la protectrice en pensoit différemment. Je connois, leur dit-elle, le neveu d'Envieuse, il doit avoir à présent six ans, il sera bien fait, il aura du courage; mais son esprit

fort avancé pour son âge, déjà plein d'artifices & de soupçons, l'a fait surnommer le prince Jaloux; cette passion se développe en lui tous les jours: quel malheur n'annonce-t-elle pas à notre chère princesse! Envieuse est mal avec le roi son frère; elle n'a pu le voir qu'avec chagrin possesseur d'un riche & puissant royaume. Souvent, dans la guerre que nous avons eue avec les génies, & qui se renouvelle de temps en temps, elle a voulu, sous divers prétextes, nous le rendre suspect, & nous forcer de tourner nos armes contre lui seul. Je crains bien qu'en voulant unir ces deux cœurs, elle n'ait envie d'en faire deux malheureux: j'emploierai tout mon art pour secourir la princesse, & j'espère, mes sœurs, qu'alors vous m'aiderez de vos conseils. Toutes le lui promirent, & elles se séparèrent.

Je fus élevée avec grand soin dans le palais; souvent ma protectrice venoit me voir, & Envieuse me visitoit aussi quelquefois, amenant evec elle le prince Jaloux.

Un jour la fée protéctrice, entrant dans la chambre de la reine: Je suis fâchée, lui dit-elle, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer; j'ai découvert les desseins

Digitized by Google

d'Envieuse : elle doit vous prier d'accorder que le prince Jaloux demeure quelque temps avec la princesse dans le palais ; gardez-vous de la refuser, elle ne demande pas mieux que cette résistance, pour avoir un prétexte d'enlever la princesse : si une fois elle étoit en son pouvoir, vous la perdriez pour jamais. Son but, en la faisant épouser au prince, est d'exercer sur eux sa tyrannie, & de les rendre l'un par l'autre les plus malheureux des mortels. Comme elle est très-puissante, je vois peu de remède à ces malheurs : cependant les destinées m'ont découvert, que si la princesse peut ne point voir d'autre homme que le prince Jaloux, jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa quinzième année, nous la pourrons soustraire aux infortunes qu'on lui prépare. Pour l'en garantir, il faut nécessairement faire construire dans un lieu écarté, un palais où la princesse sera élevée; que l'entrée en soit interdite à tout autre homme qu'au prince Jaloux, sous peine de mort; que des gardes soient à une lieue des avenues, pour en defendre l'approche; enfin, que toutes les femmes qui seront auprès d'elle, ne lui parlent jamais que de ce prince, & lui laissent ignorer qu'il est d'au-

Digitized by Google

tres hommes au monde. Avec ces prudentes précautions, je pourrai peut-être détourner les coups dont elle est menacée. Mais si par un pouvoir supérieur au mien, la malice d'Envieuse l'emporte sur moi, du moins la princesse ne connoissant que le prince Jaloux, & n'ayant jamais fait de comparaison de lui à un autre, pourra regarder ses défauts comme les attributs d'un sexe différent du sien. Sa raison, sa douceur, sa reconnoissance, & l'habitude, pourront faire naître dans son cœur des sentimens, qui l'aideront à surmonter l'antipathie que l'opposition de leurs caractères doit naturellement produire.

La reine approuva ce dessein, & l'ayant communiqué au roi, on travailla à ma retraite : la fée se chargea de l'embellir, & la rendit charmante. Ce palais fut bâti sur le bord de la mer, à dix lieues du séjour de la cour. Dès qu'il fut achevé, j'y fus conduite par la reine ma mère, & par la fée protectrice. On me choisit une gouvernante, des femmes, & plusieurs jeunes filles pour me tenir compagnie, & servir à mes amusemens : les plus célèbres par leur science & par leurs talens, furent employées à mon instruction. J'étois à peine

Digitized by Google

sur ma troisième année, quand je fus renfermée dans cette retraite. La reine m'y laissa à regret, se promettant bien de me venir voir souvent, & se reposant sur les soins de la fée, qu'elle pria de ne me point abandonner.

Le roi fit publier par tout son royaume la défense expresse d'approcher de ma demeure sous peine de mort ; & pour donner l'exemple, il prit la résolution de ne plus me voir que je n'eusse atteint ma quinzième année, & se borna à la seule consolation d'apprendre de mes nouvelles par la reine.

Six années s'écoulèrent sans aucun événement remarquable ; la reine venoit de temps en temps passer quelques jours avec moi. Bienfaisante me quittoit le moins qu'elle pouvoit, & Envieuse & le prince Jaloux me rendoient d'assez fréquentes visites. On s'apperçut dès-lors que le prince me voyoit avec plaisir, & qu'il ne se séparoit jamais de moi sans chagrin. Envieuse profitant de ces dispositions, demanda la grâce que le prince demeurât quelques mois dans ma retraite, ce qui lui fut accordé, à condition qu'il n'y seroit servi que par mes femmes, & que, suivant la loi ordonnée &

publiée, aucun des hommes de sa cour ne l'y suivroit.

Le prince avoit alors quatorze ans, & j'en avois huit. Le premier mois nous vécûmes en bonne intelligence; il s'empressoit de me servir, me cédoit tout sans hésiter, & se privoit de ce qu'on lui donnoit pour m'en venir faire des sacrifices: mais à son tour il vint à en exiger de moi de proportionnés à mon âge, qui devenant très-fréquents, commencèrent à m'importuner. Il avoit peine à souffrir que ces jeunes filles, qui composoient ma petite cour, reçussent de moi des caresses. Si elles me présentoient des fruits, des fleurs, ou quelques bijoux, il les arrachoit de leurs mains, & s'opposoit à ce que je les acceptasse d'une autre.

Zineby que vous voyez ici, est fille d'une dame du palais, que la reine aime beaucoup. Quoiqu'un peu plus âgée que moi, elle sut mieux qu'un autre gagner mon amitié; & la préférence que je lui donnai sur ses compagnes, paroissoit juste à tout autre qu'au prince. Il prit une aversion pour elle, qui depuis nous a bien fait souffrir l'une & l'autre, & qui n'a pas peu contribué dans la suite à me la faire aimer davan-

Digitized by Google

tage. Alors, s'interrompant & tournant tendrement ses yeux sur elle : Ha! ma chère Zineby, lui dit-elle, qu'il m'est doux de me rappeler ces momens que nous avons passés emsemble ! Combien de fois votre tendre amitié a-t-elle soulagé mes peines, en me faisant voir que vous y étiez sensible ! Quelquefois votre vivacité & votre gaîeté charmoient mon inquiétude; vous avez plus fait, vos conseils m'ont souvent été d'un grand secours, & vous venez de me donner une preuve d'attachement, qui achève de nous rendre inséparables. Zineby, pour toute réponse, baisa tendrement la main de la princesse, qui continua de parler à Boca.

Le prince me suivoit par-tout, & si quelquefois, ennuyée de sa présence, je refusois de l'admettre dans nos jeux, il m'en faisoit d'aigres reproches, troubloit nos divertissemens, querelloit avec emportement mes amies, & les menaçoit de les faire sortir d'avec moi. Mes gouvernantes avoient beau lui représenter, qu'il falloit pour me plaire, plus de douceur & de complaisance; il leur répondoit avec un fier mépris, que puisque je lui étois destinée, il falloit bien que je m'accoutumasse à sa façon d'agir.

Pour satisfaire sa jalousie, & trouver moyen de ne point me perdre de vue, il voulut apprendre les mêmes choses que l'on m'enseignoit, & en recevoir les leçons avec moi. Il se chagrina bientôt de mes progrès, & son unique occupation ne fut plus que de me tourmenter. Tout ce qui étoit dans le palais le haïssoit, & il me devint insupportable. Je m'en plaignois souvent à la reine, & à ma protectrice; mais elles l'excusoient toujours, & m'engageoient à la douceur.

Nous avions déjà passé six mois ensemble, quand la guerre des génies contre les fées se ralluma. Le roi, père du prince Jaloux, redemanda son fils à la fée sa sœur; il vouloit, en le menant avec lui dans cette guerre, le former par son exemple, & seconder l'ardeur où son caractère fougueux sembloit le porter. Envieuse ne put lui refuser ce qu'il désiroit. Elle vint un jour annoncer au prince qu'il falloit s'éloigner de moi pour quelque temps. Il en parut affligé; mais on le remarqua, dans sa douleur, plus occupé du déplaisir de me laisser en liberté, que du chagrin de me perdre: son dépit lui fit faire de brusques adieux; je les reçus avec joie.

Digitized by Google

Malgré la politique qui engageoit mes femmes à me dire du bien de lui, & à me porter autant qu'elles le pouvoient à l'aimer, je crus m'appercevoir que pas une d'elles n'étoit fâchée de son départ; cependant, quand je me plaignois quelquefois de son humeur à ma gouvernante, elle me représentoit que mon devoir vouloit que je fusse sensible à l'amitié du prince, qu'il devoit un jour être mon roi, mon maître & mon époux. Ces discours me furent répétés tant de fois par ceux qui avoient du pouvoir sur moi, & l'on m'exagéra si fort ses bonnes qualités, que je me persuadai moi-même avoir eu tort de le haïr : son absence aidoit encore à sa justification.

La vie que je menois depuis son départ me paroissoit bien douce, chacun s'empressoit à me plaire, & à me procurer de nouveaux divertissemens. J'apprenois tout avec assez de facilité, & l'on me laissoit la liberté d'être avec Zineby autant que je le desirois. Nous avions toujours quelques petits secrets à nous dire : tantôt nous méditions ensemble un nouveau jeu pour le lendemain; une autre fois Zineby, quoiqu'instruite de la façon dont elle devoit me par-

S v

ler du prince, plus complaisante que les autres, m'aidoit à en dire du mal.

Un jour que nous en parlions : Zineby, lui dis-je, je voudrois bien que le prince Jaloux vous ressemblât, je n'aurois pas tant de peine à obéir ; mais ne sauriez-vous me dire pourquoi toutes les filles qui sont ici n'ont pas comme moi un prince Jaloux qui les aime ? Parce que je suis princesse, pourquoi faut-il que je sois plus malheureuse qu'une autre ? Zineby me répondit avec ingénuité : C'est pour vous punir, ma princesse, d'être plus belle que nous, d'avoir plus d'esprit, & d'apprendre plus vîte ; j'en ai été quelquefois bien en colère, & il faut que je vous aime bien pour vous le pardonner.

Cette conversation fut interrompue par quelques leçons de danse & de musique. Mon éducation étoit fort singulière : l'unique but de ma retraite étoit, comme je vous l'ai déjà dit, de me laisser ignorer qu'il y eut dans le monde d'autres hommes que le prince Jaloux : on se trouvoit obligé de me cacher une infinité de choses qui m'auroient tirée de mon ignorance ; les livres que l'on me donnoit à lire, les tableaux qu'on voyoit dans le palais, les

Digitized by Google

hiſtoires que l'on me racontoit, tout enfin étoit fait exprès pour l'exécution de ce projet : parmi tant de femmes, il étoit aſſez difficile qu'il ne leur échappât quelqu'indiſcrétion ; mais ma gouvernante, qui avoit un mérite ſupérieur, y veilloit avec tant de ſoin, que je ne ſoupçonnois rien de ce qu'on nous cachoit ; cependant, je faiſois aſſez ſouvent des queſtions embarraſſantes.

Il y avoit huit mois que le prince étoit abſent ; je demandai un jour à ma gouvernante où il étoit ; elle me répondit qu'il avoit ſuivi Envieuſe dans ſon royaume. Mais qu'eſt-ce que ce royaume, lui repartis-je ? C'eſt un palais, me dit-elle, dont elle eſt la princeſſe comme vous l'êtes ici : votre protectrice en a un de même, & comme elles ſont fées toutes deux, elles ont le pouvoir d'en ſortir & de venir dans le vôtre. Mais la reine ma mère n'eſt pas fée, pourſuivis-je en l'interrompant, elle quitte, cependant, ſon palais pour me venir voir ; ſi je puis aller chez les fées, ne pourrois-je pas au moins aller avec elle ? Il faut, me repondit elle, que vous ayez épouſé le prince Jaloux, avant que de pouvoir ſortir d'ici ; alors vous ſerez libre d'aller où vous déſirerez, & il vous mènera dans le

Digitized by Google

royaume de la reine, & même dans celui des fées, mais il peut ſeul vous donner cette permiſſion. J'entends bien, lui dis-je en ſoupirant, mais vous ne me dites pas pourquoi la reine a la liberté de venir ici: a-t-il fallu qu'elle épouſe un prince Jaloux qui le lui ait permis? Ma gouvernante, voyant que cette converſation alloit un peu trop loin, ſe retrancha ſur l'âge de la reine, & me dit que quand j'aurois autant d'années qu'elle, je pourrois faire ces mêmes choſes.

Je fus peu ſatisfaite de cette raiſon, & cherchant Zineby à l'inſtant, je l'emmenai au palais des plaiſirs: c'étoit un petit appartement, bâti au bout d'une grande allée du parc; il étoit rempli de tout ce qui pouvoit flatter & amuſer notre tendre jeuneſſe. Une fois la ſemaine j'y régalois ma petite cour: on nous y laiſſoit en pleine liberté, une ou deux de mes femmes m'y accompagnoient, encore me laiſſoit-on nommer celles que je déſirois avoir. J'en avois une clef, & ma gouvernante une autre; là, point d'études, point de remontrances, nulle contrariété, je décidois ſeule des jeux, on m'obéiſſoit, & je croyois n'être princeſſe que dans ce lieu. J'avois exigé que

l'on n'y parlât jamais du prince Jaloux, & l'on avoit pour moi cette complaisance. Cette raison, plus que toutes les autres, m'avoit engagée à le nommer le palais des plaisirs ; on étoit accoutumé de nous voir, Zineby & moi, aller souvent toutes deux passer quelques heures dans ce lieu.

Ce jour-là, sortant de la conversation que je venois d'avoir avec ma gouvernante, nous y entrâmes, & après avoir fermé la porte sur nous : Zineby, lui dis-je, j'ai un chagrin ; il faut dit-on, que j'aie l'âge de la reine pour sortir d'ici, & que le prince Jaloux veuille bien me le permettre ; il est donc mon maître ? Consolez-vous, ma princesse, dit Zineby, le prince vous aime, il vous accordera tout ce que vous désirerez. Mais, interrompis-je, je ne l'aime point, & je ne pourrai jamais me résoudre à lui rien demander : non, non, continuai-je avec dépit, je me garderai bien de lui avoir obligation, je serois dans la nécessité d'avoir de la reconnoissance ; j'aime mieux qu'il me tourmente toujours pour avoir raison de le haïr. Ah ! Zineby, que vous êtes heureuse de n'être pas née princesse ! Mais je n'ai point d'amans, répliqua-t-elle ; & sans l'a-

Digitized by Google

mitié que j'ai pour vous, je sens bien que je mourrois d'ennui. Si l'on nous séparoit, vous auriez toujours, ma princesse, de quoi vous occuper, vous choisiriez bientôt quelqu'une de mes compagnes pour lui conter vos chagrins, vous l'aimeriez peut-être autant que moi, parce qu'il vous faudroit quelqu'un pour vous écouter; enfin, vous oublieriez la triste Zineby, qui vous ayant perdue, n'auroit plus rien à dire ni à penser. Ne le croyez pas, ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, je n'aimerai jamais que vous. Zineby me tint encore d'autres discours dont j'aurois démêlé la source dans un âge plus avancé: ils partoient d'un cœur vide, que son penchant naturel portoit à la tendresse, & qui, par reconnoissance, & manquant d'objet, me prenoit pour celui qui devoit le remplir.

Notre amitié vint au point que nous ne pouvions nous passer l'une de l'autre: nous jouîmes deux ans de ce plaisir sans que personne y mit d'obstacle; mais une trève, qui suspendit la guerre des génies & des fées, me ramena le prince Jaloux. Envieuse ne manqua pas de venir avec lui aussitôt qu'il fut libre, & de me le présenter comme

un jeune héros dont elle me vanta le courage avec exagération.

Je le revis avec chagrin, & cependant je sus dissimuler autant que pouvoit le faire une personne de douze ans. Le prince parut voir avec admiration le changement qu'il trouva en ma personne, & comme s'il n'eût commencé de m'aimer que de ce jour, il redoubla pour moi ses soins jaloux & tyranniques. Il ne lui étoit plus permis de demeurer avec moi, le roi son père s'en étoit expliqué avant que de le laisser partir : sa politique lui faisoit approuver son amour; mais ne voulant pas que son fils perdit auprès d'une enfant un temps précieux pour son éducation, il lui avoit seulement permis de me venir voir quelquefois.

Envieuse favorisoit son neveu en rendant ses visites assez fréquentes, & nourrissoit en secret une passion aussi malheureuse pour celui qui la ressentoit, que pour celle qui en étoit l'objet. Zineby devint bientôt celui de sa haine; il pria Envieuse de nous séparer : nous l'apprîmes, & notre douleur en fut extrême.

Je me jetai aux pieds de la fée protectrice & de la reine ma mère, & fondant en larmes, je les conjurai de s'opposer à

ce dessein. Elles me le promirent, & eurent bien de la peine à l'obtenir ; ce fut toutefois à condition que je ne verrois Zineby que comme les autres filles qui étoient avec moi, & que nous ne serions jamais seules ensemble. Cet ordre nous parut doux en comparaison du malheur dont nous avions été menacées ; mais que l'exécution en fut cruelle !

Cependant, mon aversion pour le prince faisoit d'aussi grands progrès que son amour ; il le remarquoit avec un dépit furieux, & n'oublioit pas de m'en faire sentir les effets. Quelquefois, essayant d'emprunter un caractère de douceur pour me persuader, il me peignoit l'amour sous mille formes différentes ; mais, quelque pénétration que j'eusse, je ne pouvois comprendre ce que mon cœur refusoit de sentir ; je lui répondois avec un air embarrassé : Ah ! seigneur, pourquoi vos vœux ne se sont-ils pas adressés à quelqu'autre ? suis-je la seule personne au monde que vous puissiez aimer ? Oui, répondoit le prince, la seule Abdelazis & le prince Jaloux sont faits pour vivre sous l'empire de l'amour & jouir de ses douceurs. Le prince n'avoit garde de me parler autrement, il se prêtoit volontiers à l'ignorance de mon

éducation ; elle flattoit trop ses sentimens pour vouloir me détromper.

Insensiblement je m'accoutumai à mon esclavage ; je vins à l'écouter plus patiemment, & à tâcher de faire naître en mon cœur quelques sentimens de tendresse pour lui : mais, que je connoissois peu l'amour : nous ne pouvons que le fuir, ou lui obéir. Mes projets furent inutiles : pour tout fruit de mes soins, j'acquis seulement un peu plus de pouvoir sur mon esprit, mais rien sur mon cœur : je me forçai à quelques complaisances, mais ce n'étoit pas sans une violence extrême ; mes yeux découvroient souvent le secret de mon ame à ma chère Zineby, je les fixois quelquefois sur les siens, avec une langueur qui la pénétroit de douleur.

Je vécus deux ans dans cette triste situation, j'en avois alors quatorze ; & le prince, de qui la passion augmentoit tous les jours, engagea la fée Envieuse à me demander en mariage au roi mon père. La trève étoit prête à finir : il vouloit s'unir à moi avant que la guerre l'obligeât à me quitter.

Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre ; il ne me fut pas possible de dissimuler ma douleur, je m'y livrai toute en-

tiére. Ma protectrice eut beau me flatter que si elle ne pouvoit rompre ce mariage, au moins elle en retarderoit l'exécution pendant quelque temps, je reçus peu de consolation de ces espérances. Comme je craignois Envieuse, je me faisois une idée de son pouvoir fort supérieur à celui de ma protectrice : cependant, il fut balancé de façon qu'elle obtint de ne rien conclure que dans six mois. Elle espéroit pendant ce temps trouver quelques moyens de le prolonger encore, & comme je touchois à ma quinziéme année, & que ce terme expiré je n'avois plus rien à craindre d'Envieuse, elle se flattoit de pouvoir me dérober à sa malice.

Elle vint m'apporter cette nouvelle avec une joie, qui me pénétra de reconnoissance. Le prince, chagrin & mécontent, en fut d'une humeur plus fâcheuse; il m'accabloit sans cesse de plaintes & de reproches; mais bientôt il eut un déplaisir bien plus sensible. La trève se rompit avant le temps prescrit, & la guerre, qui recommença, l'obligea de se rendre auprès du roi son père, pour y commander sous ses ordres. Envieuse fut aussi dans la nécessité de s'éloigner.

J'en reçus la nouvelle un jour que j'é-

Digitized by Google

tois seule avec le prince & ma gouvernante. Elle fit en nous une impression également vive, quoique les motifs en fussent différens : ma joie ne peut se comparer qu'à la douleur du prince : j'eus peine à la contenir ; mais lui, plus emporté, cédant aux mouvemens qui l'agitoient : Ah ! cruelle, me dit-il, vous triomphez de mon malheureux sort ! la maligne joie que vous ressentez ne peut échapper à la pénétration d'un amant haï : faites-la donc éclater cette joie, afin que ma haine s'en augmente ; puisse-t-elle égaler la vôtre, & me forcer enfin à vous punir. Si je n'ai pas pour vous, lui répondis-je, tout l'amour que vous désirez, à qui, seigneur, devez-vous vous en prendre ? je fais ce que je puis pour le faire naître en mon cœur, peut-être aurois-je réussi sans vos injustes persécutions.

Ce reproche l'enflamma de colère, & me lançant un regard plein de fureur : J'ai trop souffert, dit-il, d'une ingrate qui ose encore m'outrager ; puisque mon amour & mes soins n'ont pu la toucher, qu'elle me redoute au moins. Tremble, malheureuse princesse, je reviendrai bientôt victorieux de nos ennemis ; si tu ne m'accordes alors & ton cœur & ta main, tremble, la mort

Digitized by Google

eſt moins cruelle que le ſort que je te prépare. Il ſortit auſſitôt qu'il eut prononcé ces terribles paroles, & ma gouvernante, ſaiſie comme moi de frayeur, me blâma de l'avoir irrité par un reproche juſte en effet, mais dont je devois enviſager les ſuites.

Son abſence diſſipa ma crainte, & mon premier ſoin fut de redemander Zineby à ma protectrice : elle me l'accorda, & nous eûmes la liberté de nous voir autant que nous le déſirions. J'avois tant de choſes à dire à mon amie, que j'aurois ſouhaité ajouter aux heures du jour encore celles de la nuit. Pour être plus libres, nous allions tous les jours toutes deux ſeules au palais des plaiſirs, paſſer quelques heures avant le ſouper.

Peu de temps après le départ du prince, Bienfaiſante vint me dire adieu : Vos ennemis ſont occupés, princeſſe, me dit-elle, je n'ai rien à craindre d'eux en vous laiſſant ici : vos intérêts m'appellent ailleurs; il faut que je trouve encore des armes pour oppoſer à la maligne Envieuſe; je dois profiter de ce temps pour prévenir ſes deſſeins. Adieu, ma chère Abdelazis, j'eſpère vous arracher au malheureux deſtin qui vous menace; & ſi je n'ai que le pouvoir d'En-

Digitized by Google

vieuse à combattre, tout réussira au gré de mes désirs. Je ne compris pas ces dernières paroles de la fée; & me réposant sur sa tendresse, je m'abandonnai à l'espérance qu'elle me donnoit.

Trois jours après qu'elle fut partie, je donnai une fête au palais des plaisirs. Elle fut magnifique : nous y passâmes toute la journée. Le lendemain, j'y retournai seule avec Zineby, & comme la chaleur du jour avoit été grande, je lui proposai d'aller nous promener vers le bord de la mer, espérant y trouver de la fraîcheur. Insensiblement nous fîmes beaucoup de chemin, & nous nous approchâmes de ses bords. Les flots blanchis d'écume étoient dans une agitation assez violente, ce qui nous fit arrêter pour considérer ce spectacle.

Mais quel fut notre étonnement, quand nous apperçûmes une jeune & belle personne couchée sur le sable! elle y paroissoit profondément endormie; son habillement différoit peu du nôtre, une robe blanche, brodée d'or, enrichie de perles & de pierres de différentes couleurs, lui descendoit sur les pieds. Quoiqu'elle fût imbibée d'eau, son éclat & sa richesse attirèrent l'admiration de Zineby. Mais ne

Digitized by Google

m'occupant que des charmes de sa personne: A quoi t'amuses-tu, lui dis-je? regarde quels traits, quel air de douceur, que de grâces sont répandues sur cet aimable visage! Ces cheveux, malgré l'humidité des flots, n'ont rien perdu de leur beauté; non, Zineby, je n'ai jamais rien vu de pareil. Sachons qui est cette fille. Eveillons-la, je meurs d'impatience d'apprendre ce qui l'a conduite en ces lieux. Je me baissai ensuite, & prenant la main de l'inconnue, je l'éveillai.

Ses premiers regards tombèrent sur moi, & j'y vis briller un feu qui acheva de me la faire paroître charmante. Ma vue parut la surprendre, & se relevant avec précipitation; O dieux! s'écria-t-elle, toutes les beautés de la terre réunies ensemble s'offrent à mes regards. Aussitôt se jetant à mes pieds: Je croyois, continua-t-elle, que ma mort alloit satisfaire le courroux des dieux: mais quelle que soit désormais ma destinée, je ne dois plus m'en plaindre, puisqu'ils me permettent d'adorer en vous leur plus parfait ouvrage.

Cette louange me parut outrée; mais comme je me sentois portée à aimer celle qui me la donnoit, je lui pardonnai aisément. Pourquoi vouloir mourir, lui dis-je

Digitized by Google

en lui tendant la main pour la relever ? Non, ma chère fille, vous vivrez, je veux prendre soin de vos jours. Zineby seconda les caresses que je lui fis; elle les reçut avec une espèce de confusion, & beaucoup de grâces.

Le besoin qu'elle avoit de changer d'habit, nous fit prendre le chemin du palais des plaisirs. Je l'interrogeai sur sa naissance, & lui demandai quelle fée l'avoit conduite en ce lieu. Elle me parut embarrassée de répondre, & me pria d'attendre qu'elle eût pris un peu de repos pour me satisfaire. L'ayant pressée de me dire au moins son nom; après un moment de silence: Je m'appelle Zobéïde, me dit-elle: mais vous, charmante personne, ne m'apprendrez-vous point qui vous êtes, & dans quel pays je suis ? Vous êtes dans mon royaume, lui dis-je, & je m'appelle Abdelazis. A ces mots, elle me parut tomber dans une profonde rêverie.

Cependant, nous arrivâmes au palais; & Zineby ayant apporté l'habit d'une de mes femmes, nous voulûmes toutes deux aider Zobéïde à s'habiller: mais, par respect pour mon rang, elle ne voulut pas le souffrir.

Digitized by Google

Nous la laissâmes en liberté, & Zineby & moi nous étant retirées dans la chambre prochaine : Ma chère amie, lui dis-je, je suis dans une étrange inquiétude, qu'allons nous faire de Zobéïde ? Nous l'emmènerons au palais, répondit-elle, & je ne doute pas que toutes mes compagnes ne la voyent avec plaisir augmenter votre cour : elle leur sera chère, puisqu'elle a su plaire à leur prince. Non, non, tu te trompes Zineby, elle feroit des jaloux & je la perdrois ; que sais-je si ma gouvernante voudroit permettre qu'elle restât avec nous ? Je crains même que l'on ne nous surprenne. Si tu m'aimes, aide-moi à la cacher, au moins pour quelques jours : mais comment faire ? Le soleil est prêt à se coucher ; il faut que nous nous retirions. Dis-moi donc, que veux-tu que je fasse ? Tu ne trouves rien ? Ah Zineby, tu n'as pas aujourd'hui tant d'esprit qu'à l'ordinaire. Mais, ma princesse, vous ne m'avez pas, dit-elle, encore donné le temps d'y songer. C'est, lui repartis-je, que ta tendre amitié a toujours prévenu mes vœux ; pardonne à mon agitation, je ne sais que résoudre. Voici ce que je pense, reprit-elle. Laissons Zobéïde ici, elle y trouvera une partie des choses qui lui seront nécessaires,

&

Digitized by Google

& je me charge du reste. Vous y venez tou les jours, vous la verrez, & pour me venger de la querelle que vous venez de me faire, je partagerai ce plaisir avec vous. J'approuvai son idée, & l'ayant tendrement embrassée, nous allâmes retrouver Zobéïde.

Nous lui dîmes que des raisons importantes nous forçoient de la laisser dans cette solitude, qu'elle n'y manqueroit de rien, & que le lendemain nous lui en apprendrions davantage. Ah! dit Zobéïde en soupirant, tout me manquera, puisque je vais vous perdre; vous m'allez quitter. Il le faut, ma chère fille, lui répondis-je, mais ce ne sera pas pour longtemps; je vous conjure, cependant, de ne pas sortir de ce palais que nous ne vous le permettions. Nous l'embrassâmes, & nous nous rendîmes au palais plus tard que de coutume: on m'en fit des reproches, mais mes caresses eurent bientôt appaisé les plus sévères.

Zineby s'apperçut de l'inquiétude qui m'agitoit; elle me sourioit quelquefois, mais je ne lui répondois que par un soupir. Elle s'échappa de nous, après le souper, & je fus deux heures sans la revoir; je la vis rentrer ensuite, & s'approchant de moi: Je viens, me dit-elle tout bas, de vous ren-

dre un service. Je lui serrai la main sans lui répondre, & moins inquiète, j'essayai de reprendre ma gaîeté ordinaire.

Le lendemain, l'heure où j'avois coutume d'aller au palais des plaisirs me parut venir avec une lenteur qui me désespéroit : elle arriva, nous partîmes Zineby & moi. Zobéïde me revit avec une joie qui augmenta la mienne ; je la trouvai plus belle que le jour précédent, mais à la vivacité de ses yeux se joignoit une langueur qui m'affligea : je craignis qu'elle ne fût causée par l'ennui de se voir seule dans ce palais. Je fis ce que je pus pour l'engager à rester encore quelques jours dans cette solitude ; & lui ayant dit que la crainte de la perdre me faisoit prendre ces précautions, que je dépendois de la reine ma mère, de deux fées & du prince Jaloux, qui ne pouvoit souffrir que j'eusse des amis, j'avois sujet d'appréhender qu'on ne me permît pas de la garder auprès de moi : ces paroles la troublèrent, & fixant ses yeux sur les miens : Ah ! belle Abdelazis, me dit-elle, vous avez donc un amant, un amant favorisé des fées, & sans doute aimé de vous, ajouta-t-elle avec un soupir. Plût aux dieux, répondis-je, que j'eusse pour lui de l'amour,

Digitized by Google

je ne ferois pas tant à plaindre; mais, Zobéïde, ne parlons que de vous, je laiſſe à Zineby de vous dire le ſecret de mon cœur: apprenez-moi qui vous êtes, & qui vous a conduite dans ce lieu.

Je ſuis, me répondit-elle, une infortunée perſécutée de ſes parens. Il n'y a pas longtemps que j'ai perdu ceux de qui je tenois la vie, ils poſſédoient des biens aſſez conſidérables dans un royaume éloigné du vôtre. Ils confièrent ma jeuneſſe à des perſonnes à qui je devois être chère, mais qui, non contentes d'avoir uſurpé les biens qui m'appartenoient, conçurent le deſſein de s'en aſſurer par ma perte. Ils attentèrent pluſieurs fois à ma vie, & me contraignirent à fuir mon pays pour me dérober à leur cruauté.

Un petit nombre de gens attachés à moi, ſe ſont chargés de me conduire dans des lieux où je n'aurois rien à craindre pour mes jours. Ils ſe ſont embarqués, & leur amitié leur a fait partager avec moi les dangers de la mer: mais les dieux me réſervant au bonheur de tomber entre vos mains, excitèrent hier une ſi furieuſe tempête, que notre vaiſſeau, après avoir été quelque temps agité des vents, fut à la fin

Digitized by Google

brisé par la foudre, & dispersé en mille éclats.

Je ne vous peindrai point le désordre & l'horreur que cet accident jeta parmi nous; il fut si prompt, que nous n'eûmes pas le temps de regretter la vie. Un reste d'espoir me fit saisir une planche, qui, poussée par les flots, me porta jusques sur le rivage.

C'est-là, ma belle princesse, qu'épuisée de fatigue, je cédai au sommeil, ou plutôt à ma foiblesse : je vous vis, & oubliant tous mes malheurs, je sentis naître en mon cœur, la joie, l'espérance &... elle baissa les yeux sans achever : mais Zineby prenant la parole, & voyant que je laissois échapper quelques larmes : Qu'avez-vous donc, ma princesse, me dit-elle, vous pleurez ? Tu devrois être bien honteuse de ne pas faire comme moi, lui dis-je, Zobéïde s'est vue prête à perdre le jour, & tu ne pleures pas ! Quoi ! ce triste récit ne t'a point émue ? Je jouïs, répondit-elle, du plaisir de l'en voir délivrée ; & son bonheur présent efface en moi les impressions de ses peines passées.

Zobéïde alloit parler, mais nous entendîmes du bruit dans la chambre prochaine ; j'en fus saisie de crainte, & je l'enfermai

Digitized by Google

promptement dans un cabinet dont je pris la clef : c'étoit ma gouvernante & quelques-unes de mes femmes. Elles me cherchoient pour m'apprendre que la reine devoit arriver dans trois jours, & qu'elle devoit demeurer avec moi jusqu'au retour de la fée Bienfaisante. Je reçus cette nouvelle avec un trouble qui pensa me perdre; mais Zineby, qui s'en apperçut, écarta leurs soupçons, en leur faisant le récit d'une prétendue conversation que nous venions d'avoir ensemble, au sujet du prince Jaloux : nous fûmes obligées de nous retirer avec tout le monde.

Le lendemain nous retournâmes voir Zobéïde, & nous fûmes surprises de trouver la porte du palais entr'ouverte. J'y entrai avec précipitation, & ne la voyant point, je l'appelai plusieurs fois inutilement. Elle n'est point ici ! m'écriai-je, nous sommes découverts; ah je suis perdue ! Eh quoi, ma chère princesse, me dit Zineby... Abdelazis? Est-ce vous qui parlez ? Quel excès de douleur ! Sans doute Zobéïde, cherchant à dissiper son ennui, aura voulu se promener en attendant l'heure que nous devions arriver; & comme votre impatience vous l'a fait dévancer, nous la verrons

revenir inceſſamment. Ces paroles me calmèrent ; mais me voyant plongée dans une profonde triſteſſe : Ah ! continua-t-elle, ſi Zineby étoit perdue pour vous, ſeriez-vous autant affligée ? Non, une étrangère en trois jours l'emporte ſur moi ; hélas ! je l'ai toujours bien penſé, vous êtes trop aimable pour n'avoir pas mon cœur tout entier, & je ne le ſuis pas aſſez pour empêcher que vous partagiez le vôtre.

Ce reproche ſuſpendit pour un moment ma première douleur, & prenant la main de Zineby ; que tu es cruelle, lui dis-je, d'ajouter encore à ma peine un tort que je ne veux point avoir ! Non, je ne me pardonnerois pas d'aimer Zobéïde comme toi ; auſſi n'eſt-ce pas comme toi que je l'aime : notre amitié, formée par une longue habitude, s'eſt inſenſiblement augmentée ; les charmes de ton eſprit, ta douceur, ta complaiſance, les marques de ta tendreſſe, ont ſu m'attacher à toi par des liens doux & tranquilles. Mais ce que je ſens pour Zobéïde eſt mêlé d'un trouble & d'une agitation qui bannit la paix de mon cœur : je crois même haïr le jour qui me la fit voir pour la première fois. Voudrois-tu, Zineby, que je t'aimaſſe ainſi ? Cependant,

Digitized by Google

toute funeſte qu'eſt pour moi la vue de Zobéïde, je ſens bien que ſi je la perds il n'eſt plus de plaiſirs pour moi. Que ta généreuſe amitié ne m'abandonne pas, aide-moi au contraire à la chercher partout; & ſi tu me la rends, compte que je ne l'aimerai qu'autant que tu le voudras, tu n'auras plus à te plaindre de moi.

Zineby à ces mots ſe levant : Je crois, me dit-elle, qu'il eſt à propos que vous reſtiez ici, pendant que j'irai dans le parc chercher Zobéïde; ſi vos femmes l'ont vue, il eſt, je crois, prudent que vous ne paroiſſiez pas y prendre tant d'intérêt. Je cédai à ce diſcours, & la laiſſai partir : elle le fut à peine, que je trouvai qu'elle tardoit trop à revenir.

Cependant, Zineby couroit d'allées en allées, & donnoit tous ſes ſoins à ſa recherche : ayant apperçu deux de mes femmes qui ſortoient d'un cabinet de verdure, qui en terminoit une aſſez longue, elle ſe gliſſa derrière une paliſſade & les laiſſa paſſer. Quand elle les eut perdues de vue, elle entra dans ce cabinet, & fut bien ſurpriſe d'y trouver Zobéïde, aſſiſe ſur un banc, plongée dans une profonde rêverie. Ah! Zobéïde, lui dit-elle, pourquoi êtes-vous

Digitized by Google

ici ? que vous ont dit ces femmes qui sortent d'avec vous ? Elles ne m'ont point vue, repartit Zobéïde, j'étois cachée derrière cette palissade; mais où est la princesse ? ajouta-t-elle avec précipitation. Zineby lui ayant dit la crainte & l'inquiétude où elle m'avoit laissée au palais des plaisirs, je les vis revenir toutes deux avec une joie qui ne se peut exprimer. Je reprochai à Zobéïde les craintes qu'elle m'avoit causées, & j'eus le plaisir de l'en voir si touchée, que je ne pus lui savoir mauvais gré de l'avoir fait naître : je la conjurai de nouveau de ne me plus exposer à de pareilles peines.

Elle me demanda le nom de ma protectrice, & ayant appris que c'étoit Bienfaisante, elle en parut transportée de joie. Elle nous dit que cette fée avoit été amie de sa mère, & qu'elle espéroit d'en être protégée : cependant, elle nous pria de ne la point prévenir & de lui laisser le soin de se faire connoître. Nous le lui promîmes, & je me flattai qu'un jour je pourrois la voir avec la même liberté, & aussi souvent que Zineby.

Quelques jours après, la reine ma mère arriva; je l'aimois avec tendresse, mais je ne pus voir sans une peine extrême l'obsta-

Digitized by Google

cle qu'elle apportoit par sa présence aux douceurs que je goûtois, de passer tous les jours quelques heures avec ma chère Zobéide. Il fallut me résoudre à m'en priver, & je devins bientôt jalouse de la liberté que Zineby avoit de la voir : je tombai dans une tristesse qui inquiéta tout le monde. Souvent la reine m'en demandoit le sujet, mais je m'obstinai à le lui cacher ; & je feignis un jour d'être malade, pour avoir la liberté de parler plus long-temps à Zineby : je m'enfermai dans ma chambre, & je fis dire que je voulois prendre du repos.

Quand nous fûmes seules : Eh bien, Zineby, lui dis-je, avec un air assez froid, vous voyez donc Zobéide tous les jours ; vous croyez-vous à présent moins heureuse que moi, & le sort d'une princesse est-il aussi beau que vous l'avez quelquefois imaginé ? Voyez la contrainte où je suis ; depuis quatre jours je n'ai pu m'échapper un moment, & vous avez la liberté. Vous ne me la reprocheriez pas, princesse, me dit Zineby, si je n'en avois pas usé pour visiter votre nouvelle amie ; & comme j'ai toujours été auprès de vous, elle a tout l'honneur de se faire regretter. Cet honneur la touche peu, lui répondis-je, & le plaisir de

Digitized by Google

vous voir, la dédommage bien de mon absence. Ah! pour la première fois je vous trouve injuste, reprit-elle, avec vivacité; quoi! vous ne sentez pas que ma tendre amitié doit être alarmée de celle que vous avez pour une autre? Vous ne voyez pas que mes soins pour elle n'ont pour objet que l'envie de vous plaire? Et sans être touchée de la tristesse que Zobéide ressent d'une cruelle absence, vous nous accusez toutes deux de vous oublier?

Hélas! pardonne, chère Zineby, lui dis-je, au trouble de mon cœur, je ne sais à présent si je dois aimer ou haïr Zobéide; aide-moi à démêler quels sont mes sentimens, ou plutôt, confirme-moi dans la résolution que je prends en ce moment de ne la plus voir. Oui, elle est fatale à mon repos, j'ai cessé d'en jouïr dès l'instant qu'elle s'est offerte à ma vue; je ne connoissois pas le trouble & l'agitation que je sens; & pour t'avouer tout, le croirois-tu? je ne puis te le dire sans rougir, la présence de la reine m'importune, ses soins m'embarrassent, & je ne me retrouve plus pour elle aussi tendre que je l'ai été jusqu'à ce jour. Ce qui achève de me confondre, & de me prouver mon injustice, c'est, Zineby, que je

Digitized by Google

ſens bien qu'il s'en faut peu que je n'aime Zobéide autant que toi; mais je puis t'aſſurer en même-temps, que jamais tu ne m'as été plus chère; oui, continuai-je en l'embraſſant, & laiſſant couler de mes yeux des larmes que j'avois eu peine à retenir, je t'aime autant que j'en ſuis capable, & tu connois mon cœur; je ſens même que je te dois cette tendreſſe: mais j'ignore ce qui m'entraîne vers Zobéide. Pardonne, chère amie, une injure involontaire, je veux m'en punir. Puiſque cette étrangère eſt cauſe que je manque aux devoirs du ſang & à ceux de l'amitié, ne la voyons plus; découvre tout à ma gouvernante, je te charge de ce ſoin: dis-lui ce qui s'eſt paſſé, & quoiqu'il en puiſſe arriver, je me ſoumets à tout, plutôt que de reſter dans l'état où je ſuis.

Mais ſi l'on vous accorde ce que vous demandez, reprit Zineby, & que l'on faſſe ſortir Zobéide du palais, ſongez-vous bien que peut-être vous ne la reverrez jamais. Ah! que tu es cruelle, répliquai-je; pourquoi ne pas eſpérer, au contraire, que la voyant ſi aimable, on ſe fera un plaiſir de la retenir ici? Peut-être m'approuvera-t-on de l'aimer, & je n'aurai plus beſoin du ſecret ni du myſtère que je me reproche.

La reine entra dans ce moment & nous interrompit : il ne me fut pas possible de révoquer l'ordre que je venois de donner à Zineby, dont je commençois à me repentir ; & quand je la vis sortir de ma chambre, je frémis qu'elle ne l'allât exécuter. Mon air inquiet & embarrassé fit croire à la reine que je faisois trop d'attention à mon mal, & voulant me dissiper, elle fit venir auprès de moi des femmes qui jouoient parfaitement de plusieurs instrumens. Elle leur ordonna de former un concert, espérant que cela pourroit me réjouïr dans l'état où j'étois. Cette sorte de dissipation me convenoit mieux que toute autre ; elle m'exemptoit de parler, & excusoit ma rêverie.

Zineby s'étoit retirée seule après m'avoir quittée ; & repassant dans son esprit toutes les idées que notre dernière conversation lui avoit fait naître, ses sentimens pour moi, ceux que j'avois pour elle, la comparaison qu'elle fit des nouveaux mouvemens de mon cœur avec ceux qu'elle y avoit toujours connus ; son esprit & sa pénétration lui firent soupçonner qu'une puissance absolue décidoit de mon cœur : mais l'ignorance de son éducation, qui avoit été pareille à la mienne, l'empêchoit d'en deviner l'auteur. Cher-

Digitized by Google

chant à s'éclaircir, au lieu d'aller chez ma gouvernante, comme je le craignois, elle prit le chemin du palais des plaiſirs.

Elle apperçut Zobéide qui venoit à elle d'un pas précipité. C'eſt trop ſouffrir, lui dit-elle en l'abordant, il faut que je voie la princeſſe, ou que je perde la vie. Vous ne mourrez point, dit Zineby, & vous retournerez avec moi à l'inſtant dans un lieu qu'il vous eſt défendu de quitter, & où Abdelazis veut que vous reſtiez. Elle eut peine à l'y faire conſentir, & ce ne fut qu'après l'avoir aſſurée qu'elle encourroit ma diſgrace, ſi elle n'obéiſſoit.

Quand elles furent en ſûreté, Zineby, qui avoit des deſſeins, fit naître tour-à-tour dans ſon cœur, la crainte, l'eſpérance, la jalouſie: & remarquant ſon effroi, ſes tranſports & ſa haine pour le prince Jaloux; elle ſe confirma dans ſes ſoupçons. Cependant, Zobéide s'obſtinoit à vouloir me voir, & l'aſſuroit qu'il y alloit de ſes jours. Zineby lui promit de lui en faciliter les moyens, & la pria d'attendre au lendemain.

J'ignorois ce qui s'étoit paſſé, & le jour ſuivant la voyant entrer dans ma chambre avec un air riant & enjoué: Tu prends bien peu de part, lui dis-je, à l'ennui qui me

Digitized by Google

tourmente; & si tu as exécuté l'ordre que je te donnai hier, c'est m'annoncer mon malheur avec un front bien serein. Je me suis bien gardée de vous obéir, reprit Zineby, & j'ai bien vu que vous vous trompiez, en croyant vouloir ce que vous me disiez: je vous connois mieux, ma princesse, & je saurai par la suite vous refuser & vous prévenir. Par exemple, vous me voulez cacher l'extrême envie que vous avez de voir Zobéide, & je prétends que ce soit dès aujourd'hui. Ah! tu me rends la vie, lui dis-je en l'embrassant, mais comment pourras-tu faire? Laissez-vous conduire, me dit-elle, proposez ce soir à la reine de passer quelques heures dans le parc, & laissez-moi le soin du reste.

Je fis ce qu'elle voulut. On accepta la promenade. Tout le monde y suivit la reine. Le temps étoit admirable : on respiroit une fraîcheur délicieuse, & les étoiles brilloient de tant de feux, que sans le secours de la lune on voyoit assez à se conduire. Nous y restâmes long-temps; & voyant qu'on ne me tenoit point parole, je dis à Zineby d'un air piqué & assez haut, pour que tout le monde m'entendît, que je voulois me retirer, & que l'on me laissât seule, quand je serois

Digitized by Google

rentrée. Zineby se mit à rire sans me répondre, & je ne puis vous exprimer en ce moment ce que je sentis contr'elle.

J'arrivai dans ma chambre dans le dessein de m'y enfermer. La reine, en rentrant au palais, avoit appris qu'une femme la demandoit de la part de la fée protectrice : elle se rendit à son appartement pour lui parler, & je défendis à qui que ce fût d'entrer dans le mien avant l'heure du coucher. Alors mes larmes coulèrent en abondance, & je m'abandonnai à mon dépit & à ma douleur : mais bientôt un petit cabinet s'ouvrit, & j'en vis sortir Zineby avec Zobéide. Elle se jeta à mes genoux avec un transport qui me troubla ; nous fûmes quelques momens sans rien dire, & toutes deux rompant en même-temps le silence, nos discours confus, notre joie & nos larmes en apprirent bien à Zineby. Il fallut, cependant, nous séparer : que ce moment fut cruel ! Zineby remena Zobéide au palais des plaisirs.

Elles étoient à peine sorties, que la reine entra dans ma chambre ; elle venoit m'annoncer que Bienfaisante arrivoit le lendemain. Je craignois & souhaitois le retour de la fée. J'assurai la reine que cette nouvelle me faisoit un extrême plaisir. Zobéide en

Digitized by Google

fut informée; & prenant sa résolution, elle écrivit une lettre qu'elle donna à Zineby pour rendre à la fée, sans lui dire ce qu'elle contenoit: elle la pria seulement de faire en sorte que Bienfaisante fût seule avec elle, quand elle la lui remettroit. Je sus ces circonstances de Zineby, & j'eus mille fois envie de lire cette lettre, & de l'empêcher de la donner; mais la crainte de fâcher Zobéide me retint.

La fée à son tour me combla de caresses, & après plusieurs discours, m'ayant demandé comment j'avois passé le temps, cette question m'embarrassa si fort, qu'ayant baissé les yeux, il me fut impossible de trouver un mot pour lui répondre. Pour la première fois, elle vit mon visage se couvrir d'une rougeur, qui lui fit connoître qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans mon cœur: elle fit ce qu'elle put pour me rassurer; & voyant que je m'embarrassois de plus en plus en voulant lui parler, par pitié pour moi, elle fit appeler Zineby, pour savoir d'elle le sujet de mon trouble. Il augmenta violemment, quand je vis approcher le moment fatal où la fée alloit savoir mon secret: ne pouvant soutenir sa présence, je me retirai & la laissai seule avec Zineby.

Digitized by Google

Il ne m'eſt pas poſſible de vous peindre les mouvemens qui m'agitèrent alors ; de toutes les peines, l'incertitude eſt la plus cruelle. Je retrouvai Zineby comme elle ſortoit de chez la fée; & courant à elle: Eh bien, lui dis-je, cette lettre, l'as-tu donnée? la fée l'a-t-elle lue? qu'a-t-elle dit? va-t-on m'arracher Zobéide? La lettre eſt lue, me répondit-elle, mais j'ignore ce que penſe Bienfaiſante, elle ne m'en a rien dit. Ah! Zineby, interrompis-je, ſi j'y avois été, je l'aurois bien deviné. Vous le ſaurez dans peu, reprit-elle, car elle m'a chargée de vous dire qu'elle vouloit vous parler. Je frémis à ce diſcours, & Zineby eut bien de la peine à me déterminer à aller chez la fée.

Elle me reçut les bras ouverts, & auſſitôt qu'elle me vit: Venez, me dit-elle, Abdelazis, recevoir un pardon que vous ne m'avez pas encore demandé: je ſais le myſtère que vous m'avez fait; mais je ne veux m'en offenſer que comme votre amie; ainſi, n'attendez de moi que des reproches tendres. Pourquoi avez-vous craint que je m'oppoſaſſe à vos déſirs? Vous ſavez combien je vous aime: ne me diſſimulez donc rien de ce que vous avez dans le cœur. Vous ai-je empêchée de voir & d'aimer Zineby?

croyez-vous que je sois plus sévère pour Zobéide ?

Ces paroles me rassurèrent, & me jetant à ses pieds : Ah ! madame, lui dis-je, que vos bontés augmentent les reproches que je me fais ! Je ne vois rien, reprit-elle, qui doive vous troubler, hors le secret que vous m'avez gardé, dont je ne veux plus me souvenir : le reste est tout simple ; je ne puis qu'approuver votre pitié pour une personne aimable, que le hasard vous a fait rencontrer. Il est d'une grande ame, Abdelazis, de secourir les malheureux. Mais, ma chère fille, quelque chose de plus important doit vous occuper ; la guérre est terminée, nous avons vaincu les génies rebelles, & le prince Jaloux va bientôt vous demander votre main, & conclure votre mariage ; tout mon art ne peut vous en garantir. Vous frémissez ! quoi ! cette vertu, que nous avons cultivée en vous avec tant de soin, ne peut-elle surmonter votre aversion ? Le prince vous adore, n'êtes-vous pas au moins susceptible de reconnoissance ?

Ah madame, m'écriai-je, mon cœur en est pénétré pour tout autre que pour lui ; mais dois-je en avoir pour des sentimens qui ressemblent mieux à la haine qu'à l'a-

Digitized by Google

mour ? J'ai cru pouvoir m'accoutumer à cette façon d'être aimée ; mais, madame, vos bontés, la tendresse de Zineby, enfin tout ce que j'éprouve de l'amitié, me paroît préférable à la passion tyrannique du prince, & ne laisse pour lui aucune place dans mon cœur ; je sens même qu'il pourra m'en coûter la vie, si je ne puis éviter d'être à lui pour toujours.

Hé bien, dit la fée, il est encore un moyen qui peut vous sauver de cet hymen. Zobéide vous a caché sa naissance, je la connois ; elle est née princesse comme vous, qu'elle épouse le prince Jaloux : peut-être pourrons-nous le faire consentir à changer en sa faveur ; elle est belle, & sera dans peu maîtresse d'un grand royaume. Qu'en pensez-vous, Abdelazis ? Quoi, madame, répondis-je, vous pourriez la livrer au sort le plus affreux ? Mais, poursuivit-elle, Zobéide ne pensera peut-être pas comme vous, & se trouvera flattée de la conquête du prince. Non, non, repris-je avec précipitation, elle n'est point faite pour l'aimer, je puis même vous assurer qu'elle le hait déjà autant que moi ; mais ce n'est pas tout, le prince me refuseroit bientôt le plaisir de la voir, il ne pourra souffrir l'amitié qui est

Digitized by Google

entre nous, & je ne puis m'en séparer. Vous ne pouvez vous en séparer, Abdelazis! Quels sont donc les charmes puissans qui en si peu de temps ont fait naître une amitié si forte? Vous le connoissez, lui répondis-je, pouvez-vous me le demander? Je sais, continua la fée, qu'elle est belle; mais si par mon pouvoir cette personne qui vous paroît charmante, étoit métamorphosée en une figure hideuse, alors que sentiriez vous pour elle? Tout ce que je sens à présent, répondis-je, son malheur me la rendroit encore plus chère, je retrouverois en elle son cœur, son esprit, sa douceur, elle m'en aimeroit davantage, parce que je serois peut-être la seule amie qui lui resteroit. Mais, madame, quel que soit votre pouvoir, Zobéide ne peut jamais cesser d'être aimable.

C'en est assez, dit Bienfaisante, je prendrai soin de Zobéide; mais, princesse, il ne vous est plus permis de la voir sans mon ordre. Que les clefs du palais des plaisirs me soient à l'instant apportées; je vais défendre d'en approcher, & je veux que l'on en ignore la cause. Gardez-vous bien, Abdelazis, & vous, Zineby, de découvrir un secret qu'il est important de cacher; les jours

Digitized by Google

de Zobéide & les vôtres, princeſſe, ſeroient dans un danger dont il ne me ſeroit peut-être pas poſſible de vous tirer. C'en eſt aſſez, je crois, pour vous engager à m'obéir. Auſſitôt la fée me quitta pour aller vers Zobéide.

Je ne ſus point comment s'étoit paſſée cette entrevue, mon inquiétude en fut extrême; j'accuſois Bienfaiſante d'être encore plus cruelle que la fée Envieuſe. Zineby, vous vîtes mon affliction, & vous ſavez ce que je ſouffris pendant huit jours d'abſence. J'ignorois ſi Zobéide étoit encore au palais des plaiſirs; la fée m'en aſſuroit, mais je la craignois trop pour la croire. Enfin, mes pleurs & mes ſoupirs la fléchirent: à quelle condition, grands dieux! me fut-il permis de la revoir? il fallut lui promettre d'épouſer le prince Jaloux; je balançai long-temps, mais, enfin, l'attrait d'un bonheur préſent l'emporta ſur l'idée d'un affreux avenir: nous partîmes avec Zineby.

A meſure que j'approchois, le mouvement de joie qui m'avoit ſaiſie diminuoit, & faiſoit place à la crainte d'être trompée dans mon eſpérance. Hélas! diſois-je en moi-même, peut-être la fée a-t-elle banni pour toujours Zobéide de ces lieux: elle ne

Digitized by Google

me conduit dans ce trifte palais que pour cacher à tout le monde mon extrême douleur ; elle veut qu'on en ignore la caufe, & c'eft dans cette folitude que je vais apprendre mon infortune. Ah ! palais des plaifirs, vous ne ferez plus pour moi qu'un lieu d'horreur !

Nous arrivâmes : en entrant, je tournai mes yeux de tous côtés, & ne voyant point Zobéide, je me jetai fur un fopha, & m'abandonnai à ma douleur. La fée prenant la parole : Ceffez, me dit-elle, de vous affliger, vous allez bientôt voir Zobéide ; mais, princeffe, prêtez-moi toute votre attention, je vais vous révéler un fecret important.

Alors elle me dévoila le myftère de mon éducation, & m'apprit que ne pouvant empêcher que je fuffe au prince Jaloux, elle avoit efpéré que l'ignorance, l'habitude & la reconnoiffance feroient en moi ce que ne pouvoit faire l'amour : enfuite, me repréfentant ce que le devoir exigeoit de moi : Je me flate, pourfuivit-elle, qu'il fera plus fort que mes foins ; vous avez reçu de nous bien des dons, Abdelazis ; le plus précieux de tous, la vertu, vous fera-t-elle inutile ? Non, madame, lui répondis-je, & puif-

Digitized by Google

qu'il faut céder à ma destinée, j'attends de cette vertu un puissant secours; je sens ce que je dois aux soins de votre amitié, il est temps de m'en rendre digne.

Pardonnez, ma chère princesse, dit Bienfaisante, pardonnez une prison qui vous a sauvée de grands dangers : hélas! votre tendre jeunesse auroit été exposée à la cour au funeste poison de l'amour; peut-être en auriez-vous rougi trop tard, & des sentimens innocens en apparence vous auroient trompée, & peut-être auroient fait, malgré vous, de dangereux progrès. En vain une noble fierté vous ramèneroit à votre devoir; qu'il vous en coûteroit pour combattre & pour vaincre un penchant flateur & séduisant! peut-être seriez-vous à présent au comble du malheur : l'amour, Abdelazis, prend toutes sortes de formes; mais la vertu sait bien le démasquer. Elle se leva ensuite, & nous dit de l'attendre. Je tombai dans une rêverie, qui donna à Zineby le temps de faire aussi bien des réflexions sur tout ce que nous venions d'apprendre.

Nous vîmes rentrer la fée avec Zobéide; mais quelle fut ma surprise, de la voir habillée comme le prince Jaloux! Bienfaisante, en me la présentant: Princesse, me

Digitized by Google

dit-elle, revenez de votre erreur : ce n'eſt plus Zobéide que vous voyez, c'eſt le prince Sedy Aſſan, que la fortune vous a fait rencontrer ſur le rivage, & à qui je dois bientôt rendre un trône que ſes ennemis lui ont enlevé. Je demeurai ſaiſie d'un trouble & d'une honte qui m'ôta l'uſage de la parole : en un moment, tout ce que je venois d'apprendre, ſe retraçant dans mon eſprit, me fit condamner ce qui ſe paſſoit en mon cœur. Sedy Aſſan ſe tenoit à mes pieds, preſqu'auſſi confus que moi ; Zineby par ſes regards nous montroit à tous deux ſon attendriſſement ; & la fée nous examinant, interprêtoit notre ſilence ; enfin, le prince prit la parole : Ah ! madame, me dit-il, comment voyez-vous Sedy Aſſan ? Puis-je me flater que vous vous ſouviendrez de Zobéide ? Oublions Zobéide, lui dis-je en rougiſſant ; pourquoi, prince, m'avez-vous trompée ? Je priai enſuite la fée de me permettre de me retirer un moment avec Zineby, ne pouvant ſoutenir en leur préſence les divers mouvemens dont j'étois agitée.

Quand nous fûmes ſeules : Ma chére Zineby, lui dis-je, que viens-je d'apprendre ? hélas ! que ne me laiſſoit-on dans mon ignorance ? il m'auroit toujours été permis d'ai-

erm

Digitized by Google

mer Zobéide; mais le prince Sedy Affan.... Ah! qu'il m'eft difficile de les féparer! Je tremble pour fes jours, je n'efpère rien, & je l'aime, je l'aime.... Non, non, je ne le crois pas, Zineby, je me fais un monftre de cette innocente amitié que tu as vu naître; mais me feroit-il défendu d'aimer dans le prince tout ce que j'y vois de grand, de noble & de vertueux? Je ne me fens pas capable de cette injuftice, & je me la reprocherois à moi-même. Oui, laiffons à mon cœur lui rendre l'hommage qui lui eft dû: toi-même ne l'aimerois-tu pas comme moi: trouves-tu que ce foit un crime?

Je l'aimois comme vous, me dit-elle en m'embraffant; ah! princeffe, quelle différence! Il n'eft plus temps, ma chère Abdelazis, d'avoir pour vous une foible complaifance; je me reproche celle qui m'a portée jufqu'ici à fervir un amour qui va vous coûter trop de peines. Je m'y fuis engagée par ignorance, mais depuis quelques jours, cherchant à démêler vos fentimens, & voyant que la vivacité de leurs progrès alloit caufer votre malheur, je me fuis réfolue, par pitié, d'attendre un plus puiffant fecours pour les combattre. N'en doutez

Digitized by Google

plus, Abdelazis, vous aimez Sedy Aſſan comme vous devriez aimer le prince Jaloux. Bienfaiſante vous diſoit, il n'y a qu'un moment, que l'amour prend toutes ſortes de formes pour nous tromper; elle vous peignoit alors l'état préſent de votre cœur, & oppoſoit à ſes ſentimens ceux que la vertu doit vous inſpirer. Je vous plains, je reſſens vos douleurs, j'excuſe votre foibleſſe, mais je vous aime trop pour vous aider dans votre erreur. Oui, ma chère amie, lui répondis-je, vous m'ouvrez les yeux, & vous allez voir ſi je ſuis digne de l'amitié que vous avez pour moi: retournons vers la fée.

Je me levai à l'inſtant. Je trouvai le prince à ſes genoux, la douleur peinte ſur le viſage; il s'en fallut peu, dans ce moment, que je n'oubliaſſe mes réſolutions. Cependant, m'adreſſant à Bienfaiſante: Madame, lui dis-je, ſi vous m'aimez, éloignez au plutôt ce prince de ces lieux, je ne veux plus le voir; mais, madame, je vous demande en même-temps une grâce, ſoit que je ſois forcée d'épouſer le prince Jaloux, ſoit que j'évite ce malheur, ne ſouffrez pas que je quitte jamais cette ſolitude; je ſuis réſolue d'y paſſer le reſte de mes jours. Renouvellez les ordres ſévè-

Digitized by Google

res qui défendent d'en approcher ; que mes femmes & ces jeunes filles, qui ont été élevées avec moi, retournent à la cour ; quelques esclaves me suffisent pour me servir. Puis me tournant vers Zineby ; Je n'ordonne point de ton sort, lui dis-je, quel que soit le parti que tu prennes, je ne cesserai jamais de t'aimer. Zineby, pressant tendrement mes mains dans les siennes, & les mouillant de ses larmes, put à peine prononcer ces mots : Je ne vous quitterai qu'au tombeau. Je la serrai dans mes bras sans pouvoir lui répondre.

Le prince se jeta aux pieds de Bienfaisante, & ce spectacle lui fit mêler des larmes à celles que nous versions tous : puis prenant la parole : Ma fille, me dit-elle, je ne puis condamner un penchant que la vertu surmonte, mais il faut obéir au destin, & montrer ce que peut sur vous le devoir : le prince va partir, un vaisseau l'attend au rivage, je vais l'y conduire, restez ici ; si vous m'en croyez, épargnez-vous des adieux où vous pourriez montrer de la foiblesse. Ah ! madame, m'écriai-je, pourquoi vous défier de moi, puisque je vous demande moi-même son éloignement ? Je dois fuir Sedy Assan, mais ne puis-je rendre à

Digitized by Google

Zobéide un dernier devoir d'amitié ?

Nous prîmes le chemin de la mer; je crus voir le déſeſpoir dans les yeux de Sedy Aſſan, mais je l'accuſois en ſecret de ne s'être pas aſſez oppoſé à notre ſéparation. J'ignorois alors quelles raiſons l'engageoient au ſilence; le moment fatal arriva. Nous étions près du vaiſſeau; il alloit partir, quand un froid mortel me ſaiſit; mes forces m'abandonnèrent, la pâleur couvrit mon viſage, enfin je m'évanouïs. En eſt-ce aſſez madame, s'écria Sedy Aſſan ? faut-il qu'elle meure pour vous toucher ? Ah! ma princeſſe, toutes les puiſſances du monde réunies enſemble ne pourront jamais nous ſéparer, je périrai mille fois plutôt que de vous abandonner. C'en eſt fait, je me rends, prince, interrompit la fée. Alors elle commanda aux génies de me tranſporter ſur le vaiſſeau; elle y fit entrer Zineby, & s'y étant embarquée avec le prince, il partit à l'inſtant, & nous fîmes en un moment un trajet immenſe.

La fée me tira de mon évanouïſſement, & voyant le prince à mes pieds : Eh quoi! lui dis-je, en détournant mes yeux pour ne le point voir, la douleur n'a pu me priver du jour! Croyez-vous que je ſurvive à la

honte de ma foibleſſe ? Vivez, vivez, s'écria-t-il, ma princeſſe, & vivez pour Sedy Aſſan, je ſuis au comble de mes vœux. Il ne vous eſt plus défendu de laiſſer voir vos ſentimens ; s'ils me ſont favorables, n'en rougiſſez point, charmante Abdelazis, j'aſpire au bonheur d'être votre époux.

Ce que j'entendois, les objets nouveaux qui ſe préſentoient à mes yeux, tout me faiſoit croire que ce n'étoit qu'un ſonge ; mais bientôt la fée me détrompa, & m'apprit que voulant éprouver ſi je reſſentois véritablement de l'amour, elle avoit agité tous les reſſorts de mon ame ; qu'elle n'avoit plus douté que la prédiction d'Envieuſe, & ce qu'elle avoit lu dans les deſtinées, ne fût accompli ; que le haſard avoit conduit le prince Sedy Aſſan fuyant un cruel uſurpateur, qu'il avoit fait naufrage près des lieux où je l'avois trouvé ; que craignant de tomber dans un pays ennemi & allié de ſon tyran, il avoit vu avec plaiſir que ſes habits le faiſoient prendre pour une fille ; qu'il avoit ſaiſi cette occaſion de ſe cacher, & s'étoit prêté à notre erreur ; qu'enſuite l'amour & la crainte l'avoient porté à nous y confirmer ; qu'il avoit entendu, deux jours après ſon arrivée, une converſation de deux

Digitized by Google

femmes dans le cabinet de verdure, où Zineby l'avoit trouvé; que sans être vu il avoit appris par leurs discours le secret de mon éducation, & le péril de mort qui le menaçoit, s'il étoit découvert; enfin que trouvant dans ma protectrice une amie, il lui avoit par sa lettre avoué tout ce qu'il sentoit pour moi: que depuis ce temps, elle avoit fait tout son possible pour m'arracher au malheur dans lequel elle appréhendoit que cette passion ne nous entraînât tous deux; qu'elle avoit défendu au prince de faire paroître la sienne, & que voyant qu'il nous étoit impossible de la surmonter, elle avoit à la fin consenti à notre bonheur. Je l'assurai de ma reconnoissance, & ne lui dissimulai point ma joie: le prince ne pouvoit contenir la sienne, & Zineby me rappeloit tout ce qui n'avoit pas échappé à sa pénétration.

La fée nous interrompit pour nous dire que nous allions arriver dans les états du prince, & s'adressant à Sedy Assan: Vous croyez peut-être, lui dit-elle, que je vais vous engager dans une guerre cruelle, dont vous espérez un heureux succès par mon secours: prince, ce n'est point ainsi que Bienfaisante sait servir ceux qu'elle aime.

Digitized by Google

L'usurpateur de l'île de marbre, en vous arrachant le sceptre de vos pères, s'est attiré ma haine; le même motif qui me porte à secourir les malheureux, me fait aussi punir les coupables. Les huit jours qui vous ont paru à tous deux si cruels, ont été employés à servir ma vengeance, & à chercher les moyens de vous garantir du funeste sort qui vous menaçoit. Sedi Assan, vous allez voir vos sujets rentrés sous votre obéissance; le tyran est mort, & vos peuples vous attendent avec impatience. Les génies esclaves, qui sont soumis à mes ordres, ont exécuté ceux que je leur ai donnés. Vous n'avez à craindre qu'Envieuse & le prince Jaloux : ils vont bientôt faire éclater leur rage, ils sont puissans; mais le présent que je vais vous faire pourra vous soustraire à leur fureur.

Alors elle donna au prince le petit bâton que vous avez, Boca, & qui a tant opéré de merveilles : Il faut, continua-t-elle, que vous le conserviez avec soin; portez-le toujours sur vous, & je vous réponds que tous leurs efforts seront vains : mais s'il vous échappe, votre perte est certaine.

Pour vous, Abdelazis, écoutez bien ce que je vais vous dire. Voici une boëte d'y-

Digitized by Google

voire, où tout l'art de féerie eſt employé; elle vous paroît ſimple, ce doit être pour vous un grand tréſor. Dans cette boëte eſt renfermée une petite boule d'ambre : ſi vous la portez toujours avec vous, non-ſeulement elle vous garantira de tout ce que l'on pourroit entreprendre contre vos jours, mais un an de ſa poſſeſſion vous donnera le don de féerie. A la boëte ſont attachées les facultés du corps, & à la boule d'ambre celles de l'ame. Si vous perdez la boule ſéparément de la boëte, ceux qui la poſſéderont auront tout pouvoir ſur votre ame, ſans cependant pouvoir vous faire mourir, puiſqu'ils n'auront que la moitié du charme : il en eſt de même de la boëte, ſi vous la perdez : conſervez donc ce précieux tréſor que mon amitié vous laiſſe.

Je vais bientôt vous quitter, il faut que nous paroiſſions au palais, Zineby & moi, dès aujourd'hui, pour ne donner aucun ſoupçon de votre fuite. Je dirai à vos femmes que je vous ai permis de paſſer avec votre amie quelques jours ſeules au palais des plaiſirs. Dans peu de temps nous viendrons vous retrouver : mais ne m'attendez pas pour conclure votre hymen ; il faut qu'il ſe faſſe dès demain, pour ôter toute

Digitized by Google

eſpérance au prince Jaloux. S'il veut alors rompre des nœuds reſpectés par les dieux, ſon crime le rendant plus foible, nous donnera des armes contre lui.

Nous entrâmes dans le port, comme elle achevoit de parler. Les génies eſclaves de la fée y avoient amené, pour nous recevoir, les principaux ſeigneurs de la cour, les chefs de l'armée, ceux du peuple, qui étoient ſuivis d'une foule innombrable d'habitans. Ils rendirent hommage à leur prince, & firent éclater, par mille cris de joie, le plaiſir qu'ils reſſentoient de le revoir, & de retrouver en lui leur légitime roi. Nous fumes conduits au palais : là, en préſence de la fée, Sedy Aſſan leur expliqua ſes volontés, & ordonna que tout fût prêt le lendemain pour célébrer nos nôces. Bienfaiſante nous ayant tous embraſſés, aſſura les chefs du royaume de ſa protection.

Prête à la voir s'éloigner de moi, un noir preſſentiment me troubla; je me livrai à l'affliction, & mes adieux n'auroient point laiſſé partir la fée, ſi l'on ne m'eût arrachée de ſes bras. Le prince, pénétré de ma douleur, tâchoit de la calmer, par l'eſpérance de la revoir bientôt. On me conduiſit dans mon appartement, & les femmes qui me

Digitized by Google

servoient, me regardoient dès ce moment comme leur reine. La fée avoit laissé auprès de nous plusieurs génies : il y en avoit deux particulièrement destinés à veiller à notre conservation ; celui qui fut donné au prince se nommoit Nourghean, & le mien Kalem.

Le lendemain, quand tout fut prêt pour la cérémonie, je me rendis avec le prince dans la chambre du trône, qui est précédée des douze que vous avez traversées : elle étoit superbement ornée ; tous les grands du royaume nous y accompagnèrent magnifiquement parés.

Sedy Assan voyoit avec transport arriver l'heureux moment qui alloit joindre ma destinée à la sienne, & jouissoit des louanges que l'on donnoit à ma foible beauté ; on commençoit les cérémonies ordinaires, quand tout-à-coup le jour s'obscurcit, le tonnerre gronda, les éclairs, pénétrant dans la chambre, nous la firent paroître toute en feu ; & l'on vit entrer un homme, qui, s'approchant de nous avec précipitation, cria : Arrêtez, arrêtez, perfides, la mort seule doit vous unir. Dieux ! quel fut mon effroi, quand je reconnus le jaloux prince Kiribanou ! Je voulus fuir ; mais les forces me manquè-

Digitized by Google

rent : mes femmes, qui me virent pâle & tremblante, s'empressèrent pour me soulager : hélas ! que leurs soins me devinrent funestes ! Ma boëte d'yvoire tomba de mon sein, & s'ouvrit par sa chûte. Kiribanou la saisit ; & moi, malgré ma foiblesse, appercevant à terre la boule d'ambre qui en étoit sortie, je la ramassai, & mon premier mouvement fut de l'avaler. Cependant, le cruel prince me jetant au visage je ne sais quelle liqueur, prononça ces paroles : *Change de forme, & deviens marbre.* Aussitôt mon corps fut métamorphosé, comme vous l'avez vu, en marbre de trois couleurs. Je me sentis transportée par un tourbillon de flamme & de fumée, & je me trouvai placée sur un piédestal, dans un lieu qui m'étoit inconnu : c'étoit ce triste bois de cyprès où vous m'adressâtes la parole.

Je ne m'arrêterai point à vous peindre mes inquiétudes & ma douleur ; apprenez ce que devint Sedy Assan. Il avoit vu Kiribanou se saisir de ma boëte ; & le désespoir qui s'étoit emparé de lui, l'avoit empêché de remarquer que la boule d'ambre n'étoit pas en son pouvoir. Quand il me vit métamorphosée, il compta pour rien la vie, & jeta son petit bâton aux pieds de son rival ;

Digitized by Google

puis, fondant sur lui l'épée à la main : Faut-il t'exciter à m'ôter le jour, lui dit-il ? Le prince Jaloux, qui étoit invulnérable, sans lui répondre, lui toucha le front d'un anneau qu'il avoit au doigt ; & dans l'instant la terre s'ouvrit, & l'engloutit.

A ces mots, Abdelazis interrompant son discours pour donner des larmes au malheureux Sedy Assan : Quels maux, mon cher prince, s'écria-t-elle, n'avez-vous pas soufferts depuis ce temps ! Votre mort auroit paru trop douce alors au cruel Kiribanou : quelqu'espérance que j'aie de vous revoir, hélas ! vous souffrez encore. Puis, essuyant ses larmes : Il faut, poursuivit-elle, vous dire jusqu'où le barbare poussa sa rage : il toucha le trône de son anneau, en proférant encore des paroles : & au même instant ce palais changea, & les habitans de ce royaume furent tous métamorphosés en diverses sortes d'insectes & d'animaux.

Je n'avois point vu la fin de cette tragique aventure, je ne connoissois point le lieu où j'étois : & je m'imaginai avoir été transportée en un autre pays. Concevez-vous, Boca, l'horreur de ma situation ? Moins occupée de mon sort déplorable que de celui de mon cher prince, je ne savois si,

Digitized by Google

plus heureux que moi, il avoit conſervé le préſent de Bienfaiſante: comme il avoit été témoin de mon malheur, & que je connoiſſois ſon amour, je ne pouvois douter de ſon déſeſpoir.

Je n'eſpérois plus de revoir ma protectrice, je perdois Zineby pour toujours, & pour comble de diſgrace, il n'étoit pas en ma puiſſance de me donner la mort: envain je l'appelois à mon ſecours, la cruelle étoit ſourde à ma voix.

Cependant, Bienfaiſante, de retour dans l'iſle d'Ebène, avoit appris qu'Envieuſe & Kiribanou étant arrivés un moment après notre fuite, nous avoient fait chercher inutilement par-tout, & s'étoient retirés tous deux avec précipitation d'un air furieux & menaçant. Bientôt les génies Nourghean & Kalem s'étant préſentés devant elle, ils lui apprirent notre malheur, & comment le deſtin l'avoit emporté ſur leurs ſoins. La fée protectrice alla ſur le champ raſſembler pluſieurs fées de ſes amies, & toutes lui promirent, pour la ſeconder, d'oppoſer leur puiſſance à la fureur de mes ennemis. On conſulta le livre des deſtinées, & Bienfaiſante, inſtruite des reſſources qui lui reſtoient encore, laiſſa Zineby près d'une des

Digitized by Google

fées, & vint me voir pour me consoler.

Elle s'affligea avec moi, & m'instruisit de ce que je viens de vous dire; ajoutant que le prince Jaloux, pour rendre le sort de Sedy Affan plus affreux, l'avoit fait enfermer dans un souterrain pratiqué sous le piédestal où j'étois posée; qu'il l'avoit attaché par une force invisible sur un bûcher; & qu'insultant à son malheur, il s'étoit approché de lui, tenant en main un flambeau ardent, en lui parlant ainsi: Cette torche funèbre te tiendra lieu du flambeau de l'hymen: elle seule peut mettre le feu à ton bûcher, elle ne s'éteindra point; & quand tu seras las de souffrir, si tu as assez de force pour te donner la mort, mets-y le feu, je te laisse cette ressource: qu'ensuite il posa ce flambeau fatal dans un coin du souterrain, & disparut. L'infortuné Sedy Affan, poursuivit-elle, fait depuis ce temps d'inutiles efforts pour sortir de sa place, & se servir du seul moyen qui peut terminer sa malheureuse destinée; mais des liens surnaturels rendent ses forces impuissantes, & ses désirs superflus. Il entend vos plaintes, continua la fée Bienfaisante, & ne sachant pas que vous conservez encore un reste de vie, il les prend pour celles de votre ombre

gémiſſante, qui lui reproche des jours qui ſont prolongés malgré lui. Retenez donc, princeſſe, des ſoupirs qui augmentent ſon déſeſpoir : je vous l'ai déjà dit, il me reſte encore de l'eſpérance. Sedy Aſſan n'a point perdu la vie, Zineby eſt en ſûreté, je l'ai ſauvée de Kiribanou; & ce que j'ai lu dans l'avenir m'a appris qu'Envieuſe, preſſée par ſon neveu, lui a remis ſon pouvoir; que ce prince, ſe livrant à ſa rage, en a uſé comme un furieux, qui ſe laiſſant emporter à la paſſion qui le guide, ne ménage rien pour ſatisfaire ſa vengeance, & ne voit pas que l'aveuglement & l'erreur lui font prendre des routes peu ſures pour l'exécution de ſes projets. Je vais tout employer pour profiter de ſon imprudente fureur : j'y prévois des difficultés; mais, ma chère Abdelazis, l'innocence opprimée a de puiſſantes reſſources contre le crime. Je ne vous reproche pas la foibleſſe qui vous a attiré de ſi grands malheurs; rendez-vous digne par votre courage des ſoins que je vais prendre pour les terminer. Elle me quitta enſuite; & je fus un mois ſans la revoir.

Au bout de ce temps, je la vis arriver avec ma chère Zineby : Je vous amène, me dit la fée, une vertueuſe & tendre amie,

Digitized by Google

qui veut abſolument partager votre infortune, & s'expoſer pour vous à des périls affreux. Ah ! madame, dit Zineby, puis-je voir ma princeſſe dans ce funeſte état, ſans lui offrir mon ſecours aux dépens de ma vie !

Je voulus ſavoir ce que ſignifioit ce diſcours, & Bienfaiſante prenant la parole: Je ne me ſuis pas trompée, me dit-elle, quand j'ai penſé que le charme du cruel Kiribanou ſeroit difficile à détruire; mais auſſi j'ai eu raiſon de croire que ſon aveuglement pourroit nous ſervir. Il ne peut plus rien au delà de ce qu'il a fait; ſa précipitation à punir ſon rival lui a fait négliger de ſe ſaiſir du petit bâton que Sedy Aſſan jeta à ſes pieds, par un généreux déſeſpoir; Nourghean attentif le ramaſſa, & vint me le remettre: cette faute pourra coûter cher à Kiribanou. Mais ce n'eſt pas tout, il faut recouvrer la boëte qui eſt en ſa puiſſance: Kalem eſt chargé de ce ſoin; j'en eſpère tout: il eſt adroit, & d'une ſubtilité parfaite. Ce qui me paroît d'une exécution très-difficile, c'eſt que le deſtin bizarre veut que cette aventure ne puiſſe être terminée que par un étranger d'une naiſſance obſcure, mais né naturellement vertueux, ſimple, diſcret, courageux, ſoumis & compatiſſant. Il faut encore

Digitized by Google

que ce même homme puiſſe travailler une boëte ſemblable à celle que Kiribanou vous a enlevée; qu'elle y reſſemble ſi parfaitement, que Kalem puiſſe en faire l'échange, ſans que ce prince s'en apperçoive. Il faut que le petit bâton ſoit remis entre ſes mains, pour pouvoir déſenchanter Sedy Aſſan & tout ſon royaume; qu'il entreprenne volontairement le voyage, quelque long qu'il puiſſe être: il m'eſt ſeulement permis de lui en faire naître l'envie, & de l'aider de quelques ſecours, aſſez bornés. Le prince Jaloux n'a pas un pouvoir plus étendu que le mien pour l'empêcher de réuſſir; il peut ſeulement l'effrayer, & tenter ſa vertu: mais s'il eſt ferme, exact & courageux, rien ne ſera capable de lui réſiſter.

Kiribanou, qui ſait qu'un étranger peut détruire ſes enchantemens, a changé la plus grande ville de ce royaume en une forêt, & y a laiſſé pluſieurs génies pour la garder, & s'oppoſer par leurs malins artifices à tous ceux qui voudront vous ſecourir. Suppoſé qu'il s'en trouve d'aſſez courageux pour ſurmonter tous ces obſtacles, il faut encore qu'il puiſſe être conduit juſqu'ici: le chemin qui y mène eſt affreux; je ne puis en détruire l'horreur, ni le guider moi-même

Digitized by Google

dans cette route : il faut qu'il ſe trouve dans le monde une perſonne qui vous aime aſſez, pour attendre près de ce lieu terrible votre libérateur, pour le conduire, & s'expoſer à la mort dont elle eſt menacée.

Toute votre cour ſait ce que je viens de vous dire : l'on vous plaint, mais peu veulent expoſer leurs jours. Le roi & la reine ont été les ſeuls qui l'ayent diſputé à Zineby ; mais ſes prières & mes conſeils lui ont fait céder l'honneur de cette action héroïque : je la protégerai dans cette entrepriſe, autant qu'il me ſera poſſible ; laiſſons faire le reſte aux dieux.

Quand la fée eut ceſſé de parler, je m'oppoſai au deſſein de Zineby, je conjurai Bienfaiſante de m'épargner la douleur de ſa perte, préférant l'état où j'étois au déſeſpoir qui la devroit ſuivre : mais cette tendre amie écoutoit impatiemment mes diſcours, & brûloit d'envie d'être conduite au lieu marqué pour ſon ſacrifice. Je fus deux jours agitée d'une cruelle inquiétude : Bienfaiſante vint me calmer, & m'apprendre que Zineby vivoit encore ; qu'elle avoit employé un charme puiſſant pour la garantir des efforts que faiſoient les génies de Kiribanou pour la perdre ; que ſi ſon zèle ne lui faiſoit

Digitized by Google

point franchir les bornes d'un chemin qu'elle lui avoit prefcrit, elle n'en pouvoit rien craindre ; mais qu'un pas au-delà, c'étoit fait de fes jours. Deux hommes, ajouta-t-elle, attirés par mes promeffes, font en chemin pour arriver ici ; efpérez, princeffe, & faites trève à vos foupirs. Hélas ! ils ne furent fufpendus que pour peu de temps : je fus que l'un d'eux, après avoir effuyé quelques jours de fatigue, avoit renoncé à fon entreprife ; que l'autre avoit fuccombé à la première épreuve, & qu'il avoit été métamorphofé dans la forêt en bête féroce. Beaucoup d'autres ont eu le même fort ; & pendant deux ans, Boca, j'apprenois prefque tous les jours avec douleur, que tous ceux à qui Bienfaifante avoit infpiré le défir de venir ici, n'avoient pas la force de furmonter de légers obftacles, & qu'en y fuccombant ils donnoient pouvoir aux génies féducteurs de les métamorphofer en vils animaux. Ce font ces malheureux qui, par leurs cris vous ont tant effrayé dans le paffage obfcur où Zineby vous conduifoit : vous comptiez fans doute devenir bientôt leur proie ; mais ces hurlemens affreux n'étoient que des plaintes & des regrets qu'ils donnoient au malheur prochain qui vous menaçoit.

Digitized by Google

Sur la fin de la feconde année, ma protectrice vint me dire qu'elle avoit trouvé en vous, Boca, un homme capable de remplir fes deffeins; que la candeur de vos mœurs & l'habileté de votre travail fecondoient fes efpérances : Jamais, dit-elle, on n'a mieux tourné l'yvoire que le fait cet homme; toutes les boëtes que j'ai eues jufqu'ici font défectueufes en comparaifon de celles que fait Boca; j'ai chargé le génie Nourghean d'en avoir de fa façon. Il vient de m'apporter la dernière, elle eft fi femblable à celle que Kiribanou nous retient, que je pourrois m'y méprendre moi-même.

Alors Boca, interrompant pour la première fois la princeffe, en pouffant un profond foupir : Hélas! madame, lui dit-il, fi j'avois fû alors l'utilité de cette boëte, & à quoi j'étois deftiné, je n'aurois pas éprouvé le déplaifir fenfible que j'ai reffenti, & je me ferois plutôt porté de bon cœur à vous fervir. Je n'en doute point, reprit Abdelazis; mais, Boca, il n'étoit pas permis à la fée Bienfaifante de vous inftruire; votre confentement & le hafard devoient agir avec fes foins. Nourghean, pour vous engager à perfectionner vos ouvrages, vous en paya un prix exceffif....

Digitized by Google

Bon, dit Boca, vous ne ſavez donc pas, princeſſe, que tout cet argent s'eſt évanoui; & qu'au lieu de trouver les piaſtres où je les avois précieuſement ſerrées, il ne ſortit de mes coffres que des mouches, des fourmis, & autres animaux? Je le ſais bien, reprit-elle en ſouriant: mais, Boca, quand on veut connoître un homme, il faut le voir dans l'adverſité. Cette première épreuve fit croire que vous ſeriez capable de ſoutenir les autres. Avouez que le tréſor, que le vieillard vous offrit de partager avec vous dans la forêt, vous auroit tenté, ſi vous n'aviez pas déjà réfléchi ſur la fragilité des biens périſſables.

Les inſectes que vous trouvâtes à la place de votre argent, étoient des habitans de ce royaume, qui, ſachant qu'ils pourroient contribuer à ma délivrance, voulurent me prouver leur zèle. Si le haſard vous les eut fait interroger, ils auroient répondu comme j'ai fait, & engagé à entreprendre ce voyage; c'étoit la ſeule façon de parler qui leur fût permiſe: vous ne le fîtes pas, & leurs ſoins furent inutiles. Quoi! madame, dit Boca, ce bel oiſeau, & cette affreuſe araignée m'auroient parlé? Oui, reprit-elle, l'oiſeau vous auroit parlé: mais je ne ſais ſi

Digitized by Google

l'araignée l'eût fait; elle étoit occupée d'un autre soin. Insensiblement, Boca, vous m'engagez dans un grand détail; vous voulez tout savoir. Il faut donc vous dire que Kiribanou, en métamorphosant les sujets de cet empire, ajouta à leur supplice celui d'être forcés de suivre l'instinct naturel à l'espèce dans laquelle il les avoit transformés; instinct qu'il avoit choisi directement opposé à leur caractère.

Les philosophes devinrent papillons. Les gens de lettres, les politiques & les magistrats se virent changés en hannetons. L'assidu courtisan, mieux traité que les autres, conserva par la beauté de son plumage d'anciennes marques de sa parure; mais fuyant l'esclavage, il devint habitant de l'air, & volant de branche en branche, il chantoit une liberté forcée dont il ignoroit tout le prix. Les femmes prodigues devinrent fourmis, les nonchalantes & les avares furent contraintes de travailler pour autrui, sous la forme de mouches à miel. Les vieilles prudes en apparence & coquettes en effet, dont tout le soin étoit de réparer avec art & en secret les outrages que le temps fait à la beauté, se virent avec douleur, sous la forme d'araignées monstrueuses, étaler au

jour un indigne travail, & n'exciter par leur présence que l'horreur & l'effroi.

Celle qui poursuivit l'oiseau dans votre chambre, l'avoit autrefois aimé; c'étoit un homme d'un mérite distingué, qui n'avoit eu pour elle que du mépris : cherchant depuis longtemps une occasion de s'en venger, elle s'avisa de vouloir comme les autres se placer dans un de vos coffres, sous prétexte de me servir. Vous vîtes comment elle poursuivit & piqua ce pauvre oiseau : Nourghean, indigné de cette action, l'en a punie; mais sa mort n'a pas empêché que ce malheureux seigneur n'ait cruellement souffert; & il en auroit perdu la vie sans le secours de Bienfaisante : car, Boca, les traits empoisonnés d'une prude & vieille coquette sont bien dangereux.

La fée voyant que vous vous accoutumiez à ces prodiges, vous fit trouver le petit bâton; &, pour vous engager à le garder précieusement, elle y attacha le don de produire tous les jours quatre réaux, quand il seroit dans votre poche. Elle dicta l'oracle, vous partîtes, & je savois tous les jours par ma protectrice ce qui vous arrivoit en chemin.

J'appris, quand vous fûtes à Java, com-

Digitized by Google

ment elle vous avoit engagé à monter fur le petit vaiffeau qui vous a conduit ici ; que guidé & fervi par les plus zélés fujets de Sedy Affan, fon génie Nourghean vous avoit garanti de plufieurs dangers, en combattant ceux du prince Jaloux : & qu'enfin, courageux, ferme & vertueux, vous aviez furmonté les trois obftacles de la forêt ; mais je ne puis fonger au quatrième fans en frémir encore.

Vous alliez donc périr, ma chère Zineby, lui dit-elle en l'embraffant, quand, à la vue de Boca, transportée de joie & pleine de confiance, vous courûtes au-devant de lui, franchiffant les limites prefcrites & oubliant le danger ! Hélas ! généreux étranger, continua-t-elle, fi votre courage & votre compaffion ne vous euffent fait précipiter vos pas, elle alloit perdre la vie : la vertu du petit bâton que vous portiez fit demeurer immobiles les génies malfaifans du prince Jaloux.

Elle vous conduifit ; & au moment que vous tombâtes évanoui, Nourghean vous transporta dans le jardin où vous reftâtes endormi toute la nuit. Bienfaifante & Zineby la pafsèrent avec moi, & nous nous flattâmes d'un prochain fuccès ; Kalem confirma

ma notre eſpoir, & porta à la fée la boëte d'yvoire qu'il venoit de dérober à Kiribanou, après l'avoir remplacée par la vôtre. Ce génie fut chargé de vous tirer de votre aſſoupiſſement au lever du ſoleil, & Bienfaiſante m'inſtruiſit de ce que je devois vous ordonner, ſi par haſard vos queſtions me permettoient de parler; & ſurtout de vous bien recommander de ne point fermer les portes du palais, certaine qu'elles ne s'ouvriroient plus, que vous y péririez, & qu'alors le petit bâton ſeroit en la puiſſance de notre ennemi.

Vous ſavez tout le reſte juſqu'au moment que vous me quittâtes pour aller au palais; vous avez vu la ſituation violente où j'ai été, & comment Kalem a reçu dans la boëte la petite boule d'ambre qui ſortit de ma bouche : le génie l'a remiſe à l'inſtant entre les mains de la fée, qui étoit reſtée inviſible auprès de moi, & Nourghean nous a ramené Zineby.

Abdelazis parloit encore, quand Nourghean & Kalem entrèrent; & s'adreſſant à Boca : Venez à l'inſtant, lui dirent-ils, tout eſt perdu, ſi vous différez. Kiribanou s'eſt apperçu de la tromperie qui lui a été faite, & le malheureux Sedy Aſſan va périr, ſi

Digitized by Google

vous ne le fecourez. Le barbare a ordonné à un de fes génies d'aller mettre le feu à fon bûcher ; venez trouver la fée, qui vous attend près du piédeftal. Ne nous fuivez point, princeffe, Bienfaifante veut que vous reftiez ici avec Zineby.

Boca les fuivit, & dès qu'il eut joint la fée, elle l'affura qu'il ne lui arriveroit rien de funefte : Mais, ajouta-t-elle, auffitôt que mes génies vous auront defcendu dans le fouterrain qui eft fous ce piédeftal, que rien ne vous effraie ; allez fur le champ prendre le flambeau ardent que vous y verrez. N'écoutez point les difcours du prince Sedy Affan, & fans lui répondre, fecouez deux fois le flambeau, il en tombera deux gros charbons enflammés ; marchez hardiment deffus, & les écrafez. Enfuite vous jetterez le flambeau fur le bûcher. Après cette inftruction, elle lui commanda de frapper le piédeftal de fon bâton ; il fe brifa, la terre s'ouvrit, & Boca fut tranfporté au fond du fouterrain. A la lueur du flambeau funefte, il vit l'infortuné prince le conjurer avec inftance de le lui apporter ; mais fans l'écouter il fit exactement ce qui lui étoit prefcrit. A peine eut-il écrafé les charbons, & jeté le flambeau fur le bûcher de Sedy

Digitized by Google

Affan, que la terre trembla, des cris affreux se firent entendre, & le bûcher en un moment s'embrasa & fut consumé.

Boca déploroit le sort du prince, & croyant qu'il venoit de périr, il se reprochoit d'en être la cause; quand il se vit dans le jardin, où Sedi Affan l'avoit déjà devancé par le secours de Nourghean. Le prince étoit aux pieds de la fée; le charme avoit été détruit au moment que Boca avoit marché sur les charbons.

Ils furent retrouver la princesse; leur joie ne se peut exprimer: Vous n'avez plus rien à craindre, leur dit la fée, vivez en sûreté, heureux amans; vos ennemis viennent de périr: toute leur malice résidoit en ce flambeau, & leur vie étoit attachée à ces charbons ardens que Boca vient d'écraser. Ainsi périssent à la fin les fées injustes à qui le grand nombre de crimes fait perdre l'immortalité.

Tout va reprendre ici sa forme ordinaire. Recevez tous deux de moi l'art de féerie. Je vous connois assez pour ne pas craindre que vous en abusiez. Vous allez être au comble de vos souhaits; qu'une juste modération les conduise, & que le souvenir de vos malheurs passés vous défende de l'aveu-

Digitized by Google

gement où fait souvent tomber l'excès du bonheur. Que Zineby choisisse dans cette cour un époux digne de son cœur; je ne lui fais point de dons, pour ne pas vous priver, Abdelazis, du plaisir que vous aurez à la rendre heureuse.

Boca, dit-elle, en se tournant vers lui, voyez ce que je puis faire pour vous. Il est juste de prodiguer les plus grands bienfaits à qui nous a rendu de si importans services : ne mettez point de bornes à notre reconnoissance; parlez, vous n'avez qu'à demander.

Madame, répondit Boca, j'ai oui dire à la princesse, que les animaux qui m'ont effrayé par leurs cris, dans la forêt, étoient des malheureux qui comme moi avoient entrepris de la secourir; hélas! de grâce, désenchantez ces pauvres gens, & les renvoyez dans leurs pays. Peut-être ont-ils une famille, des parens, qui ne peuvent subsister que par eux, & qui ne sont point complices de leurs fautes : d'ailleurs, madame, je vous avoue que je ne sais point pourquoi je n'ai point succombé comme eux; sans doute vous m'avez aidé d'un plus grand secours.

J'aime à voir, Boca, reprit la fée, que

Digitized by Google

votre vertu soit assez pure pour se méconnoître elle-même. Ma justice a prévenu vos vœux. Ces hommes ont déjà repris leur première forme ; mais c'est peu de les rendre à leur patrie, mes trésors vous sont ouverts, faites-leur des présens à tous, qui satisfassent votre cœur généreux : & vous, choisissez en quel pays vous voulez jouïr de la fortune que je vous prépare.

Alors Boca se tournant vers Abdelazis & Sedy Assan : Si le roi veut bien, dit-il, me permettre de rester dans cette ville, j'y passerai le reste de mes jours ; j'ai peu de parens, quelques amis, je partagerai avec eux vos bienfaits, & ce royaume me tiendra lieu de patrie. Mais de grâce, madame, ne me donnez pas tant de biens, il me semble que j'en serois moins heureux : qu'il me soit permis de m'occuper à tourner encore l'yvoire ; je dois trop à ce petit talent, pour n'en pas faire mon plus grand plaisir.

On admira la modération de Boca ; tout ce qu'il demanda lui fut accordé.

Abdelazis & Sedy Assan furent mariés avec pompe & magnificence. Le roi & la reine de l'île d'Ebène assistèrent aux nôces de la princesse leur fille, & Zineby com-

Digitized by Google

blée de biens & d'honneurs, reçut peu de temps après un époux des mains d'Abdelazis.

On donna à Boca un petit appartement dans le palais. La candeur de ſes mœurs, ſon déſintéreſſement, ſon humanité, ſa franchiſe, le firent aimer & honorer de tout le monde. Ce qui prouve bien que la vertu, pour ſe faire reſpecter, n'a pas beſoin d'emprunter l'éclat des richeſſes, ni des grandeurs.

Fin du dix-huitième Volume.

Digitized by Google

TABLE
DES CONTES,
TOME DIX-HUITIÈME.

SUITE DES CONTES DE BIDPAI.

CHAPITRE V. *L'on perd souvent par sa faute un bien que l'on n'a acquis qu'après bien des peines,* page 5
Le Singe & la Tortue, Fable, 6
Le Roi de Kachemire & son Singe, Conte, 10
Le Lion, le Renard & l'Ane, Fable, 26
CHAPITRE VI. *Sur les malheurs que la précipitation entraîne après elle,* 31
Le Derviche & sa femme, Fable, 32
Le Santon qui a cassé sa cruche, Fable, 36
Le Sultan & son Faucon, Fable, 40
CHAPITRE VII. *Il est permis de dissimuler avec ses ennemis, & même de leur*

Digitized by Google

témoigner des sentimens d'amitié pour se délivrer d'un danger, & nous soustraire aux maux dont ils veulent nous accabler, page 43
Le Rat & le Chat, Fable, 45
La Villageoise infidelle, Conte, 49
Le Rat & la Grenouille, Fable, 60
CHAPITRE VIII. *Sur la conduite que l'on doit tenir envers un ami que l'on a offensé, & sur le danger que l'on court d'ajouter foi à ses paroles flatteuses,* 63
Le Roi de l'Yémen & son Perroquet, Conte, 64
Le Derviche & les Voleurs, Fable, 67
La Paysane & sa fille, Fable, 71
Le Sultan & le Musicien, Fable, 73
Le Roi & son Visir, Fable, 75
Le Derviche & le Loup, Fable, 78
L'Arabe & le Boulanger, Fable, 79
CHAPITRE IX. *Que la clémence est une des plus grandes vertus des Princes,* 81
Le Lion & le Renard, Fable, 83
Le Derviche & les Mouches, Fable, 88
Le Sultan de Bagdad & la belle Esclave, Conte, 95
Le Derviche & le Négociant, Conte, 102
Le Roi de l'Yémen & un de ses Officiers, Conte, 110

Digitized by Google

CHAPITRE X. *Sur la tyrannie & l'injustice. Que celui qui fait le mal reçoit ordinairement un plus grand mal*, page 115
Le Lion; l'Once & le Renard, Fable, 118
L'homme injuste & le Derviche, Fable, 126
Le Singe & le Sanglier, Fable, 130
CHAPITRE XI. *Que l'on doit être content de l'état dans lequel la Providence nous a placés, & ne pas le quitter pour en embrasser un autre*, 133
Le Derviche & son Hôte, Conte, 134
La Grue & le Berger, Fable, 137
L'Homme & ses deux Femmes, Fable, 139
Le Pêcheur & les Savans, Fable, 142
Le Corbeau & la Perdrix, Fable, 146
CHAPITRE XII. *Que la douceur & la modération sont les qualités les plus à désirer dans un Monarque*, 148
Le Roi des Indes, son Visir & les Bramins, Conte, 151
Le Roi de l'Yémen, Conte, 174
Les deux Colombes, Fables, 181
CHAPITRE XIII. *Sur le danger que courent les Princes en accordant leur confiance à ceux qui en sont indignes*, 186
Le Sultan d'Alep & le Jouailler, Conte, 188

Digitized by Google

CHAPITRE XIV. *Sur la différence de la destinée des hommes*, page 205
Asfendiar, prince Grec, & ses Compagnons de voyage, Conte, 206
NOTES, 219

FABLES ET CONTES DE FÉNÉLON.

I. FABLE. *Les Aventures d'Aristonoüs*, 235
II. FABLE. *Les Aventures de Méléfichthon*, 254
III. FABLE. *Aristée & Virgile*, 263
IV. FABLE. *Histoire d'Alibée, Persan*, 236
V. FABLE. *Histoire de Rosimond & de Braminte*, 245
VI. FABLE. *Histoire de Florise*, 257
VII. FABLE. *Histoire du Roi Alfaroute & de Clariphile*, 264
VIII. FABLE. *Histoire d'une vieille Reine & d'une jeune Paysane*, 269
IX. FABLE. *Fable de Lycon*, 275
X. FABLE. *Fable d'un jeune Prince*, 278
XI. FABLE. *Le jeune Bacchus & le Faune*, 281
XII. FABLE. *Le Rossignol & la Fauvette*, 283
XIII. FABLE. *Fable du Dragon & des Renards*. 286
XIV. FABLE. *Les deux Renards*, 288
XV. FABLE. *Le Loup & le jeune Mouton*, 289

Digitized by Google

XVI. FABLE. *Le Chat & les Lapins*, 290
XVII. FABLE. *Les deux Souris*, page 293
XVIII. FABLE. *L'Assemblée des Animaux pour choisir un Roi*, 295
XIX. FABLE. *Le Singe*, 297
XX. FABLE. *Les deux Lionceaux*, 300
XXI. FABLE. *Les Abeilles*, 304
XXII. FABLE. *L'Abeille & la Mouche*, 305
XXIII. FABLE *Les Abeilles & les Vers à soie*, 307
XXIV. FABLE. *Du Hibou*, 310
XXV. FABLE. *Du berger Cléobule & de la bergère Phidile*, 312
XXVI. FABLE. *Chromis* & *Mnasyle*, 315
Le Fantasque, 318
La Médaille, 323

PAR MADAME LE MARCHAND.

BOCA, ou la Vertu récompensée, 329

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google